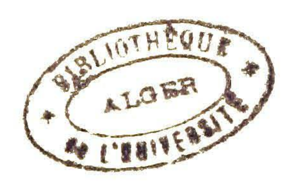
LE MZAB
ET LES
PAYS CHAAMBA
(SAHARA)



Lieutenant D'ARMAGNAC



ÉDITIONS BACONNIER
ALGER

LE MZAB

ET LES PAYS CHAAMBA

Il a été tiré de cet ouvrage :

500 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 500.

25 exemplaires Hors Commerce sur pur fil Lafuma, numérotés de A à Z H.C.

Ces 525 exemplaires constituent l'édition originale

Ouvrage honoré d'une souscription du
Gouvernement Général de l'Algérie

LIEUTENANT D'ARMAGNAC

LE MZAB
ET LES
PAYS CHAAMBA

Bois et Dessins de Mlle F. DE RODE

Couverture de Mme Y. KLEISS-HERZIG

Ouvrage orné de 24 Hors-texte en Héliogravure

ÉDITIONS BACONNIER
ALGER

PRÉFACE

Le Sahara, terre de la soif, du mystère et de l'épouvante du XIX^e siècle, est en voie de devenir, par suite des études documentées de nos explorateurs et de nos officiers, et de la volonté des romanciers et de la mode, un des lieux où le grand tourisme cosmopolite du XX^e siècle, trouvera son champ d'élection.

Depuis dix ans, il ne s'est passé d'année sans que des voyageurs illustres, de par leur naissance, leur haute position ou leur situation de fortune, attirés par la sombre renommée du clair désert, y soient venu en pèlerins de la beauté et de l'immensité sahariennes. Aucun n'en a rapporté de désillusion ni de rancœur. Tous, au contraire, ont ressenti la beauté étrange de ces régions et les charmes profonds de leur silence infini.

Une cure de solitude dans l'air sec et pur du grand sud! Que peut-on imaginer de plus reposant pour les organismes surmenés ou anémiés de nos contemporains? Encore faut-il, pour que ces voyages soient vraiment féconds, qu'ils s'appuient sur une connaissance suffisante du pays et des hommes. Combien Ghardaïa, par exemple, ne change-t-elle pas d'aspect si on la considère dans son passé et dans son histoire qui soulignent si fortement l'originalité actuelle de son village fortifié. On comprend mieux son architecture compliquée et ses mœurs puritaines lorsqu'on se représente les Mzabites, ces perpétuels exilés, qui ont tour à tour, au cours des siècles, fondé Tiaret, Sédrata, puis, chassés de ces deux villes, sont venus abriter leur foi inébranlable en la grandeur d'Allah au milieu du terrible désert de la Chebka, tandis que leurs femmes, sévèrement cloîtrées, conservaient jalousement les traditions de leur race.

El-Goléa, la douce ville médiévale, naguère plus qu'à moitié détruite par les nomades, se relève aujourd'hui de ses ruines et dresse ses maisons blanches au milieu des jardins parfumés de roses et d'orangers. Quel intérêt n'y a-t-il pas à commenter son glorieux passé et à rechercher l'origine du château fort qui la domine de ses hautes murailles d'ocre rouge. On revit alors la légende de la reine M'Barka Bent Khas, aussi fière qu'intelligente et belle, sultane de Taourirt, qui défendit son peuple contre le souverain du Maroc et obtint la victoire.

Et Ouargla, nid d'aigle des Arabes Chaamba, conservée par de paisibles noirs Zenètes, comme elle paraîtra plus pitoyable encore lorsque l'on connaîtra les avatars de son histoire et les aventures surprenantes de ses oppresseurs nomades.

Le Lieutenant d'ARMAGNAC, en même temps qu'il nous conte dans un mode agréablement teinté d'érudition, toutes ces vieilles histoires, nous révèle les splendeurs du désert, qui en fut le théâtre, par des photographies qui, à elles seules, valent parfois des poèmes.

Monsieur Baconnier, de son côté, a réalisé dans cette édition, un effort de goût et d'art qui mérite d'être loué.

Je suis certain que les lecteurs du beau livre qui leur est présenté, ratifieront ces éloges et qu'ils éprouveront un véritable plaisir à répondre au séduisant appel de son auteur qui les invite, à visiter les oasis septentrionales du grand désert français.

Alger, le 8 Décembre 1933.

Général O. MEYNIER



AVANT-PROPOS

Le Sahara, le pays, les hommes

Le Sahara est le plus grand et « le plus réussi » (1) des déserts. C'est une immense contrée du globe, de plus de quatre millions de kilomètres carrés, sur laquelle une misérable vie végétale et animale agonise depuis des millénaires.

Le sable et la pierre recouvrent tour à tour ces plaines et ces montagnes désolées qui doivent à leur nudité et à leur usure une étrange beauté et donnent la plus impressionnante image de l'infini.

« Et c'est une magnificence presque effroyable... »

« Dans des lointains si limpides qu'on les dirait beaucoup plus profonds que les habituels lointains terrestres, des chaînes de montagnes s'enlacent et se superposent avec des formes régulières qui, depuis le commencement du monde, sont vierges de tout arrangement humain, avec des contours secs et durs qu'aucune végétation n'a jamais atténués. Et tout cela est vide, silencieux et mort. C'est la splendeur des régions invariables... » (2).

La variété, une extraordinaire variété de formes et de couleurs, est un des caractères remarquables du grand désert Africain.

Sa structure géologique est pourtant d'une grande simplicité. Elle évoque avec une netteté impressionnante ce drame éternel, la lutte de l'écorce terrestre contre de redoutables éléments, le vent, le soleil et l'eau, qui s'acharnent sur elle depuis le début des siècles.

Presque toute la surface du Sahara est occupée par un immense « bouclier », un bloc de la croûte terrestre resté rigide depuis des âges immenses (1). Cette carapace est tout ce qui subsiste des anciennes chaînes montagneuses contemporaines des massifs hercyniens de l'Auvergne et de la Bretagne.

Elles ont été rongées jusqu'à la base et il ne reste d'elles que le squelette, de vastes plateaux et, de loin en loin, quelques buttes témoins. Dans les dépressions, en bordure de ces faibles saillies, s'étendent de vastes couches de calcaires et de grès qui dissimulent l'armature.

---

(1) E.-F. Gautier.
(2) Pierre Loti.

Les oueds, fleuves morts ou vivants, ou bien encore intermittents, ont leur source sur les parties élevées du Sahara et de ses environs et vont se perdre, après de longs trajets, dans le fond des plaines sablonneuses et salées. Même aux temps reculés où leur débit était le plus abondant, ces oueds semblent n'avoir jamais eu la force d'aller jusqu'à la mer. Leur cours et surtout le point où ils aboutissent déterminent les centres de vie les plus importants. Bien qu'un grand nombre d'entre eux ne coulent plus depuis des siècles, ils correspondent encore à des courants d'eau souterraine.

Parfois, ces cours d'eau cachés meurent à leur tour. Les oasis qu'ils font vivre meurent aussi et les hommes s'en vont...

L'usure par l'eau des rivières et des pluies, rares mais torrentielles est complétée par l'action de la chaleur et des vents chargés de sable. La sécheresse et la violence des éléments ont ainsi, peu à peu, « modelé » le désert.

*
**

Le « modelé désertique » est l'œuvre de la sécheresse et des intempéries. Mais la sécheresse elle-même est due à la situation du Sahara et à son relief.

« On sait que le climat, à la surface de la planète est en premier lieu fonction de la latitude.

« Les zones arides s'intercalent entre les zones tempérées et tropicales à la surface des continents ; cela correspond sur les océans avec les zones de hautes pressions qui séparent les zones de pressions plus basses des vents d'Ouest et des alizés... ça s'applique aux déserts américains du Nord et du Sud, au Kalahari, au désert australien... Le lien est évident entre le désert et la ceinture des hautes pressions océaniques ; il est trop constant pour qu'il y ait coïncidence fortuite.

« La latitude pourtant n'est pas le seul facteur d'un climat. Son influence est, suivant les cas, renforcée ou atténuée par celle qu'exerce la forme et l'altitude des terres émergées. Le Sahara a des montagnes, mais rien de comparable à l'Himalaya et au Tibet, ni aux Montagnes Rocheuses ou aux Andes. Dans l'ensemble, il n'y a pas de barrière montagneuse continue, les plaines basses ou d'altitude médiocre dominent. Cela est de grande importance au point de vue barométrique et thermométrique... » (1).

*
**

Le relief, la nature du sol et son aspect extérieur, ainsi que le trajet et le sens des cours d'eau, ont découpé au Sahara français de grandes régions naturelles dont la répartition présente une certaine symétrie.

---

(1) E.-F. Gautier.

Au centre, un immense plateau, crête dorsale d'une longueur de mille kilomètres environ, s'étale de Laghouat à In-Salah. Quatre paliers successifs, la région des Dayas, la Chebka du Mzab, la Hammada d'El-Goléa et le Tadmaït, abaissent le niveau supérieur du Sahara de 750 mètres à 400 mètres au-dessus de la mer.

Sur cet axe ne se trouvent que les quelques oasis de Laghouat, du Mzab, d'El-Goléa et d'In-Salah. De part et d'autre de ces plateaux s'étendent les grands ergs orientaux et occidentaux, à cheval sur les deux bassins hydrographiques qui alimentent les groupes d'oasis les plus importantes.

Le bassin Est, dont la cuvette d'épandage est la région des basses altitudes du chott Melghir est drainé par la vallée de l'Igharghar. Ce fleuve quaternaire, venant du Sud, était alimenté par les eaux du Hoggar. Actuellement il ne coule plus à la surface du sol. Son bassin, dans lequel sont situées les importantes oasis de Touggourt, de l'Oued Rhir, d'El-Oued, d'Ouargla et de Biskra est nettement tourné vers le Nord de l'Afrique dont il a, de tout temps, subi l'influence. Il est, du reste, séparé du Niger et du Soudan par le formidable obstacle de l'erg oriental. Le bassin occidental est, au contraire, tourné vers le Sud, vers l'Afrique Centrale. Il est alimenté par des oueds venant du Nord de l'Atlas, comme l'oued Zergoun, l'oued Seggeur et la Saoura. Il comprend deux groupes principaux d'oasis, celui de la Saoura et celui du Touat-Gourrara, ce dernier étant situé au fond de la cuvette d'épandage des eaux. Perpendiculairement à l'arête dorsale du Sahara, et au Sud de celle-ci ont surgi, par de profondes cassures du bouclier, le chapelet des monts volcaniques du Hoggar et de l'Aïr.

⁂

Les oasis ne sont, au Sahara, que des points perdus dans les immensités dénudées. Cependant, exception faite de quelques parties du Tanezrouft, du Tadmaït, des Sebkha et de la Chebka du Mzab, le désert n'est pas absolu. Presque partout il y a quelques traces de vie, vie instable et languissante, à laquelle de loin en loin, une nappe ou un courant d'eau souterraine rend un peu d'ardeur.

Ces maigres survivances d'une nature qui lutte par tous les moyens contre de puissantes forces destructrices, font mieux sentir encore la nudité, le vide impressionnant du désert...

Adaptées à la lutte incessante qu'elles mènent, elles s'unissent aux traits du modelé désertique pour composer l'austère visage du Sahara.

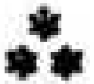
Parmi ces survivances, il faut placer au premier rang les végétaux, plantes organisées pour résister contre la sécheresse, le vent et, autant que possible la dent des animaux affamés. Viennent ensuite les animaux. Ils sont aussi

rares et dans une situation aussi précaire que les végétaux dont presque tous se nourrissent. Cette faune misérable est représentée par des hôtes de passage qui s'élancent hardiment d'une rive à l'autre du désert et quelques bêtes particulièrement sobres qui demeurent.

Le plus répandu des herbivores est la gazelle qui parcourt parfois des centaines de kilomètres à la recherche d'un pâturage. Elle ne boit jamais...

Le seul animal domestique qui puisse vivre en dehors des oasis sans être lié aux points d'eau, et qui soit par conséquent, capable de parcourir le désert en tous sens, c'est le chameau. Cette précieuse bête, remarquablement organisée pour lutter contre la soif, semble n'habiter le Sahara que depuis quelques siècles. Mais en tout cas, originaire de pays désertiques ou semi-désertiques, il peut emporter dans ses flancs énormes de grandes réserves d'eau.

Le chameau qui, jusqu'à l'automobile et l'avion permettait seul à l'homme de vaincre l'obstacle formidable représenté par des milliers de kilomètres de désert, a joué un rôle de premier plan dans l'histoire du Sahara.



Les populations de races diverses qui occupent actuellement le Sahara, se disent venues d'ailleurs depuis un laps de temps qui varie entre quelques siècles et deux millénaires. L'histoire du Maghreb confirme du reste les légendes concernant la venue tardive des hommes de teint clair au Sahara. Berbères, Arabes et Israélites sont des nouveaux venus sur cette terre brûlante dont ils supportent assez mal les intempéries.

Le Sahara est cependant habité depuis les temps les plus reculés. Les vestiges qu'ils ont laissés, gravures rupestres, silex taillés et tombeaux ne nous permettent pas de douter que les hommes de la préhistoire aient habité ces plaines et ces plateaux, actuellement désertiques,mais qui ne paraissent pas avoir été toujours aussi stériles. Il est à peu près certain que le Sahara n'a jamais pu échapper entièrement aux conditions qui font de lui un désert. Mais l'existence d'une faune résiduelle de nature presque tropicale et le relief très accusé des oueds nous conduisent à penser qu'il a eu un temps de prospérité relative.

Le grand désert devait être alors une sorte de prolongement du pays soudanais. C'était peut-être la forêt mimosée avec quelques rares grands arbres et de nombreux arbustes à l'ombre desquels se trouvaient des pâturages beaucoup plus abondants que ceux où vivent de nos jours les troupeaux de chameaux des nomades sahariens.

Au pied des monts volcaniques, coulaient des rivières au régime torrentiel, dont les oueds actuels, ne sauraient donner une idée. Jamais, cepen-

dant, ils n'ont été des fleuves à débits réguliers, alimentés par un pays humide. La preuve en est qu'aucun d'eux ne se jetait à la mer et que les eaux se perdaient dans d'immenses cuvettes.

Dans ce pays chaud, insuffisamment arrosé, mais pas tout à fait désertique, se hasardèrent quelques représentants de la faune tropicale. Après les plantes et les animaux, les hommes vinrent aussi s'aventurer jusqu'au cœur de l'actuel Sahara. Sur les points qui sont maintenant les plus arides, les plus desséchés, ont été découverts les armes et les outils en silex les moins bien travaillés, les plus archaïques, tels que coups de poing et massues. Dans les parties qui se sont desséchées plus tard, qui le sont encore incomplètement, on trouve des vestiges d'une humanité plus évoluée, des pointes de flèches, des racloirs, et de vraies lames fort régulières. En même temps que les animaux, les hommes ont fui la sécheresse menaçante...

A l'époque relativement prospère du Sahara, ils vécurent vraisemblablement en nomades, car ils n'avaient même pas l'abri tentant des grottes pour les fixer. Leurs principales ressources devaient être la pêche et la chasse. Ils étaient couverts de peaux de bêtes et avaient pour bijoux des colliers composés de ces petits disques en coquille d'œuf d'autruche que l'on ramasse, à demi pétrifiés, à côté des pointes de flèches et des hameçons en silex.

Nomades à court rayon d'action, les premiers hommes du Sahara cultivèrent les céréales dans les cuvettes et les lits d'oueds. Ils se servaient, pour moudre le grain, de rouleaux et de mortiers caractéristiques des civilisations nègres. La petite meule, encore en usage, ne fut importée au Sahara que beaucoup plus tard, par les hommes de race blanche venus du Nord.

Ces autochtones, que les Grecs et les Latins devaient baptiser, beaucoup plus tard, du nom d'Ethiopiens, ceux au visage noirci, parcouraient les pistes de leur immense domaine, à dos d'éléphant et dans des chars traînés par des zébus. A une époque plus proche, le cheval dut être également utilisé, car les auteurs anciens nous rapportent que les Ethiopiens, montés sur des chars attelés de quatre chevaux, firent la guerre aux Garamantes.

Qu'étaient ces Ethiopiens, habitant le Sahara depuis les temps préhistoriques ? C'est là un problème dont les difficultés sont telles qu'elles n'ont pu encore être résolues d'une façon définitive. Nous possédons cependant de précieuses indications, et en particulier les vestiges laissés par les hommes de la préhistoire. Les flèches en silex que nous détenons, à peu près intactes, étaient leurs armes préférées. Or les ancêtres des Berbères, qui ont été, à cette époque reculée, les seuls blancs de l'Afrique du Nord, n'ont jamais utilisé que la sagaie. De même, les rouleaux et les mortiers à moudre le grain nous permettent d'affirmer que ces nomades sahariens, appartenaient à la race noire. Une hypothèse, vérifiée par quelques faits historiques et ethnographiques, les rattache aux Nigritiens qu'on retrouve encore au Tibesti. Les

Tibous, grands, maigres et nerveux, ne sont pas de vrais nègres. Ils n'ont ni le nez épaté, ni les lèvres énormes des Soudanais. Leurs cheveux ne sont pas crépus et leurs visages allongés ont une harmonieuse régularité. Seuls, parmi toutes les populations vivant actuellement au Sahara, ces Nigritiens, extrêmement résistants, paraissent parfaitement adaptés au climat qu'ils subissent. Les nègres, du modèle Soudanais, qui exploitent un certain nombre d'oasis du Sahara Français, s'étiolent sur les bords des puits, à l'ombre même des palmiers, parce que cette ombre est encore trop sèche pour eux. Blancs et nègres paraissent donc être des étrangers au Sahara, et seuls les Nigritiens du Tibesti purent être des autochtones. Ces derniers ont probablement occupé, jusqu'à la fin de la domination romaine en Afrique du Nord, tous les points de « moindre sécheresse » du Sahara. Depuis de nombreux siècles ils s'y trouvaient en quelque sorte emprisonnés par le desséchement des étendues où ils avaient jadis nomadisé. Et ils durent vivre en sédentaires, dans un désert hermétiquement fermé, jusqu'au jour où le chameau, seul animal domestique capable de parcourir des centaines de kilomètres sans boire, vint du Nord, monté par des hommes de race blanche.

Les nouveaux venus détruisirent peu à peu la race autochtone par métissages et refoulements successifs. On rencontre bien au Sahara des Négroïdes moins noirs que les Soudanais et qui n'ont plus les traits de vrais nègres. Mais il serait imprudent de voir en eux les descendants directs des autochtones. La variété de leur type permet de supposer que nous nous trouvons plutôt en face de produits de multiples métissages. Il y a peut-être en eux quelques gouttes de sang des Nigritiens disparus, mais ils sont surtout les descendants des conquérants de race blanche et de leurs esclaves soudanaises. On les nomme Harratines et ils se livrent d'ordinaire à la culture des jardins.

Le desséchement progressif fut le premier grand drame de l'histoire du Sahara. Le second fut la destruction par des hommes de race blanche de la race des Nigritiens qui avaient assisté à cette évolution du désert.

Cette race mourut, mais les blancs purent, grâce au chameau, braver la chaleur et la soir. Et le nomadisme renaquit, rendant au Sahara une vie nouvelle, pour un nombre de siècles probablement limités, car les eaux continuent à se retirer du désert...

***

Les premiers habitants du Sahara, de plus en plus isolés par le desséchement progressif, vécurent par petits groupes isolés, prisonniers des bas-fonds dans lesquels ils s'étaient réfugiés. Tandis que le Sahara agonisait, se formait dans le Nord de l'Afrique un grand peuple, le peuple berbère, composé d'éléments très divers, mais doué d'une force vitale exceptionnelle.

Il célèbre son entrée dans l'histoire par des conquêtes qui, lui donnant une certaine unité, en font ce peuple puissant et redoutable dont parlent les auteurs arabes. Ce que nous savons de son passé, commence justement à l'époque où il envahit le Sahara, sous l'influence de ce fait capital dans l'histoire de l'Afrique du Nord, l'apparition du chameau. Un groupe de berbères qui prirent le nom de Zenètes, devint, grâce à son cheptel camelin, une tribu de grands nomades qui, peu à peu, inonda toute la partie du Maghreb comprise entre Tripoli et Taza. Ils occupèrent le Sahara, refoulant et absorbant les petites colonies occupant les points du désert encore habitables pour des sédentaires. Sur l'emplacement des terrains utilisés pour la culture des céréales, ils créèrent des palmeraies dont ils confièrent l'entretien à des nègres réduits en esclavage à la suite de « razzias » faites aux confins du Soudan. Mais malgré la possession de ces oasis ils restèrent de vrais nomades chameliers, jouant le rôle de grands seigneurs propriétaires terriens, chasseurs et guerriers.

Les Zenètes des premières vagues, qui occupèrent la presque totalité du Sahara et créèrent des palmeraies, se distinguent de ceux qui arrivèrent plus tard, stimulés par le ferment de la conquête arabe, mais non sans avoir été préalablement islamisés.

Avec les Zenètes de la première heure, vinrent au Sahara de nombreux Juifs et Berbères Judaïsés.

Sous l'influence des uns et des autres, se constituèrent autour des oasis de petits empires qui jouirent d'une certaine prospérité et dont l'organisation sociale évoque le souvenir de notre moyen âge. Nous pouvons contempler encore les ruines de leurs ksour, fortifiés, construits en pierre sèche et perchés sur des pitons. Ces villages ont la silhouette de ceux de notre vieille France, massés sous les murs protecteurs des châteaux forts.

*
**

Tandis que Berbères et Juifs donnaient au Sahara un regain de vie, plantaient des palmiers, bâtissaient des ksour et peuplaient de nomades chameliers les plaines, les plateaux et les montagnes désertiques, le sort de l'Afrique du Nord, déjà profondément modifié par la ruine de l'occupation romaine, et la venue du chameau, l'était à nouveau par l'extension de l'Islam.

Cette conversion en masse des Berbères à une nouvelle religion, fut l'œuvre des premières invasions arabes qui eurent lieu au VII^e^ et VIII^e^ siècles et eurent un caractère uniquement militaire. Les arabes passèrent, traversèrent le Maghreb qu'ils convertirent sans l'occuper, sans même le conquérir vraiment, car ils furent presque aussi souvent vaincus que vainqueurs. Mais l'idée religieuse dont ils s'étaient faits les champions trouva en Berbérie un

terrain tout préparé et se propagea avec une force irrésistible, répandant la langue arabe qui lui avait donné sa forme définitive dans le Coran.

Cependant vers le milieu du VIII[e] siècle se développa au sein de la Berbérie islamisée, un schisme, né en Orient, le kharedjisme, qui fut par son opposition acharnée, une des causes de l'échec final de l'occupation arabe.

Les kharedjites se divisèrent en deux sectes, Ibadites et Çofrites. La première fonda l'empire de Tiaret, la seconde, celui de Sidjilmessa, au cœur du Tafilalet.

Au début du IX[e] siècle, Abou MANSOUR ELIÇA soumit à l'autorité de SIDJILMESSA une grande partie des oasis sahariennes, et c'est ainsi que l'Islam prit possession du désert, sans l'intervention des Arabes.

Persécutés par les musulmans orthodoxes, les kharedjites Ibadites de Tiaret, prirent à leur tour le chemin du Sud au X[e] siècle.

*
**

Bien qu'islamisé, le Sahara serait resté profondément Berbère, sinon de langue, du moins de race, si le XI[e] siècle n'avait vu déferler sur la Berbérie une invasion arabe, tout à fait différente de la première. Les conquérants arabes envoyés par les khalifes avaient apporté avec l'Islam un élément de civilisation. Les hordes barbares des Hilal et des Soleïm ne semèrent au contraire sur leur passage que des germes de ruines. Après avoir porté un coup mortel aux empires du Maghreb Central, elles se ruèrent vers les oasis. Les ksour furent pillés, les palmeraies saccagées et les groupements berbères disloqués ou arabisés. Le pouvoir passa des mains des anciens habitants des ksour, entre celles des nouveaux venus, uniquement nomades et incapables d'être plus que cela. La venue des arabes marqua la fin de la seconde période de prospérité relative du grand désert. Seuls deux noyaux de Berbères Sahariens gardèrent leur homogénéité. Ce sont, à l'extrême Sud, celui des Touareg retranchés dans leurs montagnes, et dans la chebka effroyablement stérile, les mzabites, héritiers des Ibadites de Tiaret.

Les arabes envahisseurs subirent eux aussi le contre-coup de leurs succès. Ils furent fortement métissés de sang berbère. Cependant à l'Est, au Sud et à l'Ouest des oasis du Mzab nomadisent les Chaamba de Metlili, d'El-Goléa et d'Ouargla qui paraissent être les plus purs arabes de l'Afrique du Nord.

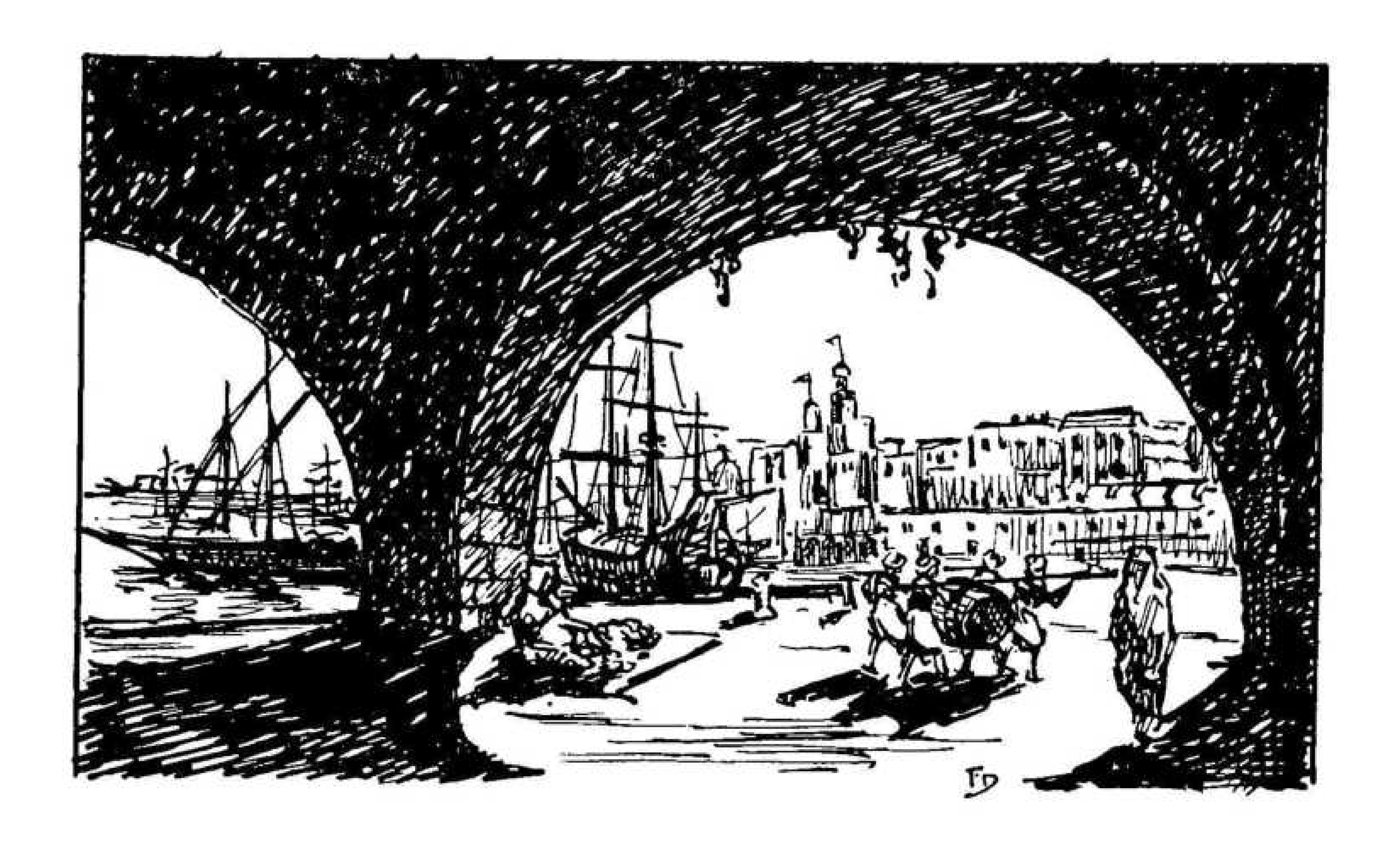
PREMIÈRE PARTIE

LE MZAB

ALGER. — Courtisanes Mau

(Photo Bouc





CHAPITRE I

Vers le Sud

ALGER

Toute blanche et souvent baignée par les flots d'une ardente lumière. Alger descend, en cascades, des verdoyantes hauteurs de Fort-l'Empereur, vers la baie, largement ouverte sur une mer très bleue.

Fort-l'Empereur, c'est par là, par la brèche ouverte à coups de canons, que les troupes du Général DE BOURMONT, le 5 juillet 1830, s'élancèrent dans la Kasbah, où le Dey s'était enfermé.

Alger est actuellement une grande ville très française, moderne et élégante.

Quelques vieux quartiers, bien que postérieurs à la conquête, possèdent encore ce cachet violent que devait avoir la vieille cité barbaresque.

Il n'est pas besoin, pour s'en rendre compte, de monter jusqu'à la Kasbah, rue de la Lyre, par exemple, le passant peut avoir quelque mal à s'imaginer qu'il foule le sol d'un département français.

A son entrée, un grand café maure encombre le trottoir de ses bancs et de ses nattes d'alfa, sur lesquels s'entassent des indigènes venus de toutes les contrées de l'Afrique du Nord. Parmi eux, un peu à l'écart, discutent souvent un petit groupe d'hommes grands et forts, sans barbe, mais portant de grosses moustaches presque blondes. Ils ont, autour de la taille, une large ceinture rouge, et sur la tête, un turban de couleur. Ce sont les derniers descendants d'une race qui va disparaître, celle des Maures chassés d'Espagne au XII^{e} siècle, à l'instigation de la reine Isabelle.

Bordée d'arcades, un peu sombre, la rue descend, entre deux rangées de magasins. En regardant ceux de droite, on pourrait se croire transporté en plein royaume d'Israël. Au-dessus des vitrines on lit des noms comme : ABRAHAM, DAVID, MARDOCHÉE, AARON.......

Ils se tiennent du reste tous sur le seuil de leurs magasins, en costume européen, mais qu'ils portent d'une façon particulière. Mal rasés, ils sont presque toujours en noir, et coiffés de melons râpés aux reflets verts.

De l'autre côté se vendent des objets en cuir rouge, des cuivres, des tapis et des étoffes voyantes, tout ce qu'il faut pour meubler un riche intérieur indigène, et parer une femme.

Au milieu de ces magasins débordants de soie et d'or, trônent de paisibles marchands au visage gras et pâle, au regard indifférent, à la mise austère.

Ces hommes, qui vivent d'un luxe que leur morale réprouve, dans un pays qui n'est pas le leur, ce sont des Mzabites. Plus habiles commerçants que les Juifs eux-mêmes, et plus fanatiques que les Arabes, ils viennent faire fortune dans les villes de la côte et du Tell. Périodiquement, ils confient leurs magasins à un parent ou à un associé, et vont dans leurs familles, retremper leur foi puritaine, au cœur de la Chebka du Mzab, désert parmi les déserts. C'est là qu'ils sont tous nés, parce que leurs femmes n'ont pas le droit de s'expatrier, et c'est là qu'ils se retireront un jour de la vie active pour attendre la mort.

Epiciers, marchands de cuivres ou de tissus, installés à Oran, Alger ou Constantine, ils font vivre de leur commerce le Mzab stérile. Son sol inclément, véritable océan de pierres que les oiseaux eux-mêmes et les animaux sauvages évitent de traverser, et dont l'aspect aurait dû éloigner les hommes, a vu germer dans ses replis cinq imposantes cités berbères.



Actuellement peuplée par trente mille Ibadites, cette étrange pentapole et deux autres villes, matérialisent, par leur existence même, un extraordinaire acte de foi.

Elles sont le refuge austère d'un idéal religieux défendu avec autant d'orgueil que d'intransigeance, et contre lequel les assauts de l'Islam Orthodoxe se sont en vain renouvelés.

LA MITIDJA

Plus de six cents kilomètres séparent Alger du Mzab, par une succession de plaines élevées, de hauts plateaux et de chaînes montagneuses, dont l'ensemble, orienté parallèlement à la mer, constitue le grand corps osseux de l'Algérie.

Tout cela compose une gamme de régions naturelles juxtaposées dont le relief, la richesse et les couleurs, sont infiniment variés.

Aux portes mêmes d'Alger, la route du Sud gravit en lacets les riants coteaux du Sahel, émaillés de blanches villas, et couronnés par d'opulentes vignes. Mais peu à peu les ondulations s'adoucissent, disparaissent au seuil de la vaste et fertile plaine de la Mitidja. Celle-ci s'élève en pentes douces, du Sahel vers l'Atlas de Blida. Elle est constituée par des alluvions, d'âge récent, qui occupent l'emplacement d'un ancien golfe marin.

Longue de plus de cent kilomètres, d'une largeur qui varie entre dix et trente, elle n'est, dans toute son étendue, qu'un vaste jardin, terre

d'élection de la vigne, de l'oranger et des plantes à parfum. Abritée des vents qui soufflent en tempête sur la côte, elle n'est guère parcourue que par des brises légères, au printemps délicieusement embaumées.

La Mitidja doit à la France sa richesse et son aspect enchanteur. Avant la conquête, c'était une terre maudite, désertée par les bergers eux-mêmes, envahie par la brousse et des maquis impénétrables, coupée de marais pestilentiels. Elle fut la plus douloureuse étape des troupes du Général DE BOURMONT. Mais sachant que la conquête était à ce prix, et la voulant, les soldats passèrent et les colons suivirent. Héroïquement, ces derniers entreprirent et réussirent la rude tâche de défricher et d'assainir ces terres, la pioche à la main et le fusil dans le dos. Un grand nombre d'entre eux moururent dans des guets-apens, ou minés par la fièvre.

A ces pionniers de la Colonisation, il fallait une ville. Ils la construisirent sur l'emplacement d'un marché indigène.

Cinq Colons, conduits par M. DE VIALAR, se présentèrent sur ce marché, au milieu de milliers de Hadjoutes, tous armés et hostiles. Ils ne parvinrent à leur acheter qu'un mauvais chien kabyle. Par la suite, plusieurs Colons qui tentèrent à leur tour de s'imposer, furent assassinés et leurs corps mis en morceaux. Mais le sacrifice de leur vie ne fut pas inutile. Une petite ville s'est élevée à la place où ils sont tombés, *victimes* de leur audace. Cette ville, pleine d'ombre et de fleurs, aérée par de larges avenues, c'est Boufarik. Bâtie au milieu des champs, elle est habitée par une population de terriens sains et laborieux.

DE BLIDA A MEDEA

A Boufarik, la Mitidja n'est qu'à cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais elle ne cesse de s'élever, et peu à peu, insensiblement, cède le pas à la montagne.

Blida, qui est déjà à deux cent cinquante mètres d'altitude, est située sur les premières pentes de l'Atlas. Mais les jardins fleuris qui donnaient à la plaine un charme si prenant, fait de fraîcheur et d'harmonieuse fécondité, se prolongent jusqu'aux pieds des murs de la ville, l'entourent et la pénètrent intimement.

Bien avant notre venue, Blida, la ville fleurie, était déjà un séjour de *délices* pour les guerriers arabes qui venaient, au lendemain de lointaines expéditions, se reposer à l'ombre de ses grands arbres. Ils y goûtaient les joies de la paix et de l'amour



Sur les Hauts Plateaux
Famille d'Ouled-Naïls

En bas à gauche
Bassour, dans lequel voyagent les femmes

La mère,
ancienne courtisane

« On t'appelle petite ville, et moi je t'appelle petite rose », s'écriait, dans son admiration, le Marabout Mohammed BEN YOUCEF !

A notre approche, la paix de la « petite ville » fut quelque temps troublée. Ses habitants nous opposèrent une résistance acharnée. Mais elle a depuis retrouvé son calme sourire.

La ville française s'est construite à côté des claires et coquettes villas mauresques ; et rien n'est changé. Comme jadis, la vigne grimpante tapisse les murs et retombe des terrasses en vertes et rouges cascades. Nous avons respecté les lauriers-roses qui se pressent dans l'Oued, les grands arbres du Bois Sacré, et le cimetière indigène qui s'accroche aux pentes d'une colline, et sa source dont le murmure berce, dit-on, le sommeil des morts.

En sortant de Blida, la route s'enfonce dans les gorges de la Chiffa, monte, contourne d'étroites arêtes et longe les flancs de la montagne, affreusement ravinés et qui croulent, laissant par plaques, la terre noire à nu.

Et là, où une certaine végétation s'efforce de l'habiller, cette terre laide et ingrate est encore bien pauvrement vêtue ! C'est la maigre forêt, le maquis plutôt, avec ses sombres taillis de chênes-lièges, de caroubiers et de lentisques. Quelques arbousiers balancent au vent leurs fruits couleur de feu. C'est la seule note claire !

Ce versant de la chaîne principale de l'Atlas Tellien a un aspect profondément triste et désolé. Sans cesse le regard se heurte à de hautes murailles qui bornent l'horizon. Mais il faut à tout prix l'escalader, parce qu'il n'y a pas d'autre chemin pour aller d'Alger vers le Sud, sans faire de trop grands détours.

Du reste, au fur et à mesure qu'on approche de Médéa, la route domine davantage. L'horizon s'ouvre, et, de loin, les crêtes, les ravins que l'on vient de côtoyer, paraissent presque grandioses. Les sommets bleuissent, et leurs contours s'estompent. Les gorges s'emplissent d'ombres profondes et tandis qu'elles s'éloignent, apparaissent à l'ouest les Massifs de l'Ouarsenis. Aux pieds de leurs masses imposantes et curieusement veinées par l'érosion, s'ouvre une large vallée de montagne en forme de berceau, retenant les eaux, abritée des vents. Cette cuvette est un véritable verger, la vigne à l'automne pare ses coteaux de diadèmes rougissants.

A l'extrémité de cette vallée se dessine un col que souligne un ruban de toits et de terrasses blottis dans la verdure.

C'est Médéa, dont les petits magasins, le jardin des plantes, les cafés, le kiosque à musique, et même le paysage, font penser à une petite sous-préfecture de France !

Médéa, c'est pourtant la limite du bassin méditerranéen et le belvédère des pays du Sud, tournés vers le Sahara.

Au point de vue purement tectonique, c'est un étranglement du bourrelet formé par la grande chaîne médiane de l'Atlas Tellien. Et à cet affaissement des crêtes correspond un bombement transversal, perpendiculaire à la direction générale des deux Atlas. La vaste croupe formée par ces deux faisceaux montagneux, supporte la haute vallée et les coteaux réputés par la qualité de leur vin à la fois chaud et léger.

Mais c'est aussi un point remarquable de divergence des eaux, qui s'écoulent à l'ouest vers la vallée du Chéliff, au nord, par les gorges de la Chiffa et à l'est, vers la vallée de l'Isser.

Il est intéressant de remarquer que ce bombement est dans le prolongement de l'arête Hoggar, Tadmaït, Mzab, dont la direction partage le Sahara en deux bassins principaux, et coupe à angle droit les plissements de l'Atlas saharien.

Cette particularité du relief Nord Africain n'a pas seulement un intérêt géologique. Elle a joué et jouera un rôle indiscutable dans l'Histoire du Sahara. Cette arête qui a été, à l'époque humide de cette région, une ligne de partage des eaux, est actuellement une des deux voies principales d'échange transsaharien, un pont jeté entre l'Algérie et l'Afrique Centrale. De chaque côté de cette voie passant par le Mzab, El-Goléa, In-Salah et Tamanrasset, se trouvent deux formidables obstacles, les grands Ergs Orientaux et Occidentaux.

Sa situation donne à Médéa une valeur stratégique de premier ordre. Cependant cette petite ville ne fut occupée définitivement qu'en 1839. L'expédition d'Alger avait été décidée et entreprise par le Gouvernement de la restauration, « comme une mesure d'honneur et d'intérêt national, devant laquelle le Gouvernement, qui avait tenté toutes les autres voies, ne pouvait plus reculer, sans déserter ses devoirs » (1).

Cette expédition fut conduite avec beaucoup d'énergie et de décision, par le Général DE BOURMONT. Mais, après la victoire, les avis furent très partagés sur la conduite à tenir. Fallait-il se contenter de la leçon infligée aux Barbaresques et évacuer Alger, ou y rester en occupant une partie restreinte des Territoires de l'ancienne régence ; ou bien encore entreprendre une occupation complète et définitive de l'Algérie.

Le Gouvernement de Charles X, soucieux de ne mécontenter ni l'Angleterre, ni notre armée d'occupation, ne prit aucune décision. Celui de Louis-Philippe, hésita aussi pendant quelques années. Relevés dès qu'ils

---

(1) Augustin Bernard.

prenaient une initiative importante, ou subissaient un échec, sept Gouverneurs se succédèrent à Alger durant les neuf premières années de l'occupation.

Ne recevant ni les instructions, ni les renforts qu'ils demandaient, et sans cesse désavoués, ils ne purent mener la conquête aussi activement que le désiraient nos Généraux.

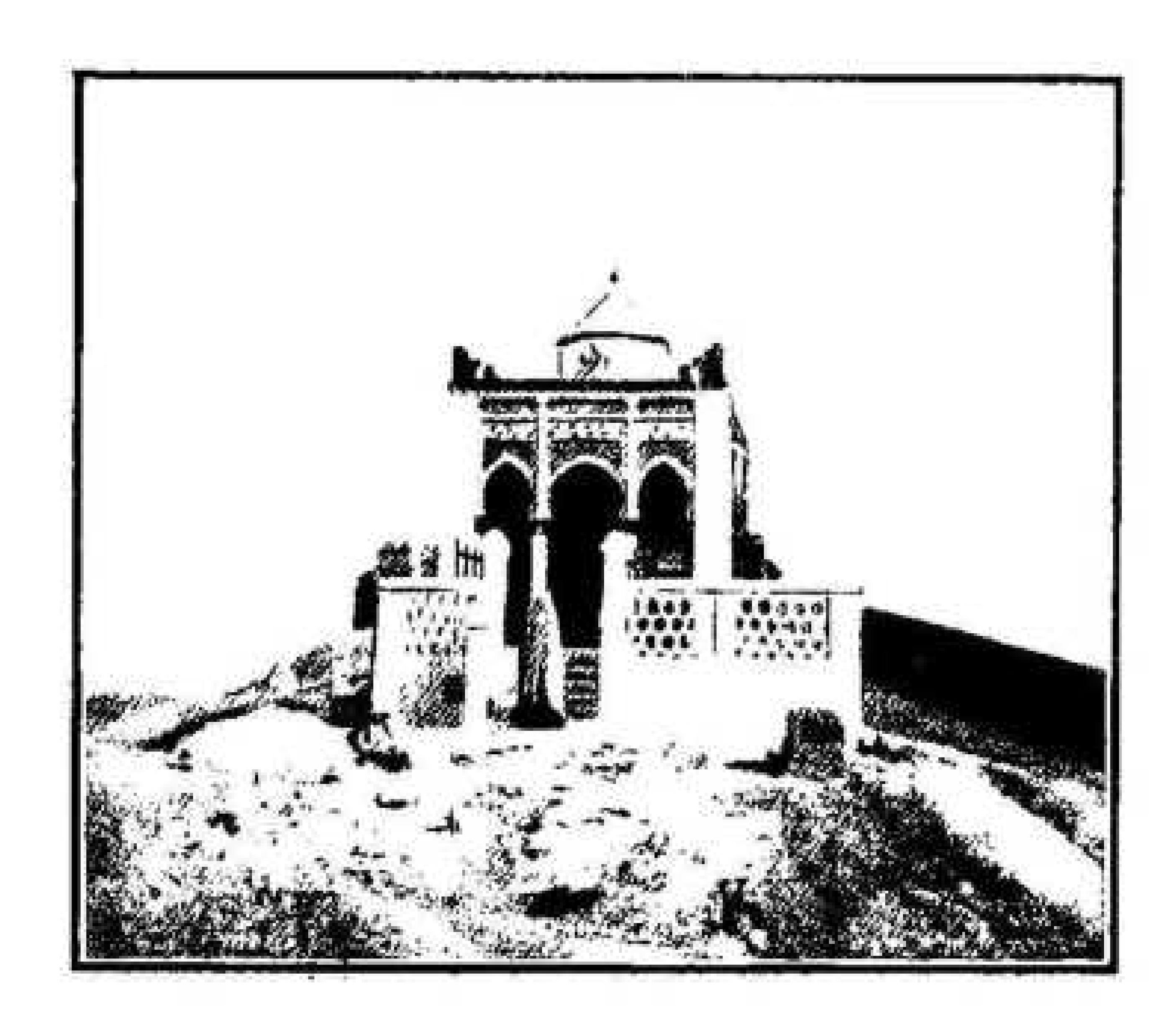
Cette indécision, et la faiblesse de nos effectifs, qui nous valurent plus d'un revers, étaient d'autant plus regrettables qu'elles fortifiaient la situation du redoutable Emir ABD-EL-KADER.

Au lendemain de notre entrée à Médéa, notre situation en Algérie était encore des plus critiques. D'autre part, comme il était trop tard pour renoncer, sans déshonneur, à la conquête, LOUIS-PHILIPPE, pour éviter une défaite complète de nos armées, dut faire appel à BUGEAUD, et lui donner plein pouvoir.

Sous l'impulsion de ce Chef populaire, aussi bon soldat qu'administrateur éclairé, le cours des événements fut entièrement modifié. Treize ans plus tard, l'Algérie, moins le Sahara, était entièrement pacifiée, et le 4 décembre 1852, nos troupes s'emparaient de Laghouat. La porte du désert était forcée.

DU TELL AU DESERT

De Médéa, la route monte encore, puis dévalant les pentes de l'Atlas, se dirige peu à peu vers les Hauts Plateaux, hautes terres légèrement ondulées qui s'étendent jusqu'au rebord constitué par l'Atlas Présaharien.



Mais dans le Sud Algérien, le Tell, avec son climat et sa flore méditerranéenne, se prolonge bien au delà des hauts sommets. Sa limite passe approximativement par la ligne Tiaret, Boghar, Bordj-Bou-Arréridj. Plus loin, c'est le domaine de la steppe qui s'étend jusqu'aux frontières du Sahara. En certains points de l'Algérie, c'est au con-

traire la steppe qui empiète sur le domaine du Tell, et couvre les flancs de l'Atlas.

Le point de vue auquel il faut se placer pour diviser notre Colonie en grandes régions naturelles, ce n'est donc, ni le relief du sol, ni sa qualité, mais la quantité d'eau qu'il reçoit par an, et qui détermine la nature de la flore et les possibilités de culture. Dans le Nord, il y a, en effet, des points où la terre est très pauvre. Au Sahara, il y a au contraire de vastes étendues où la terre est aussi riche qu'ailleurs puisqu'il suffit de remplacer, par des puits artésiens, l'eau que le ciel refuse, pour constituer de belles oasis de verdure.

En 1843, pour limiter la zone d'influence de l'Emir ABD-EL-KADER, BUGEAUD créa une ligne de postes avancés, au Sud de l'Atlas Tellien. L'un d'eux fut installé à Boghar, au sommet d'une crête qui fait encore partie de la montagne, mais d'où on aperçoit déjà, vers le Sud, une immense bande tantôt grise, tantôt violette et sans relief, la steppe.

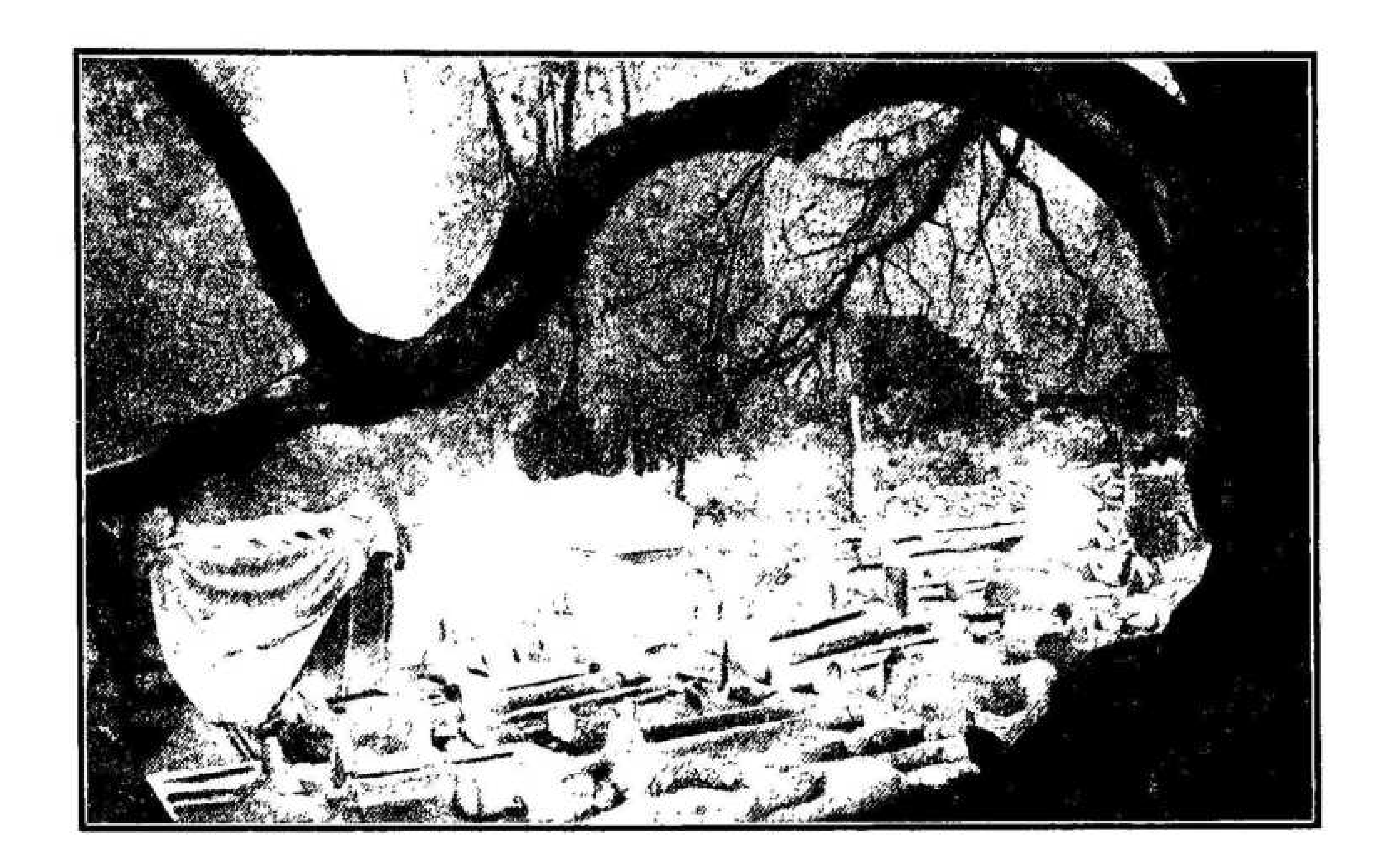
Construite au milieu des pins, Boghar est une cité très française, mais elle a la froide banalité des petites villes d'Algérie qui ont germé sur l'emplacement d'un ancien camp. Je ne connais rien de plus triste que Boghar, si ce n'est Batna et Djelfa.

Beaucoup plus bas, accroché aux aspérités d'un rocher qui domine le Chéliff, se trouve Boghari. Ce village indigène, tout en escalier, est vraiment pittoresque. Il est prolongé, en bas, près de la route, par un quartier français spécialisé dans le ravitaillement du voyageur au long cours. Il y a bien peu de maisons qui n'abritent un garage, une pharmacie, un dépôt d'essence ou un café. Boghari est aussi un important marché où se rencontrent les hommes de la montagne, et les grands nomades de la steppe.

Les premiers apportent des plaines du Nord, les grains qu'ils échangent avec les moutons des tribus de pasteurs.

La route, après Boghari, longe le lit aride, crevassé et parfois boueux du Chéliff. Cet oued serpente dans une étrange vallée dont FROMENTIN a fait une très exacte description :

« Un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents
« arides et brûlé jusqu'aux entrailles ; une terre marneuse, polie comme de
« la terre à poterie, presque luisante à l'œil tant elle est nue, et qui semble,
« tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu ; sans la moindre trace de
« culture, sans une herbe, sans un chardon ; — des collines horizontales
« qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange
« en dentelures aiguës formant crochet, comme des cornes tranchantes ou



« des fers de faux — et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la « vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistré, mais exacte- « ment couleur de peau de lion ».

On sort de la vallée du Chéliff par un col étroit qui permet de descendre dans l'immense plaine aperçue de Boghar.

C'est là le seuil d'un pays très différent. La terre n'est plus noire comme dans le Tell, mais jaune et comme imbibée de soleil. Sur de grandes étendues, elle est recouverte d'un tapis d'alfa vert sombre, avec des reflets bleus.

L'horizon est rectiligne, jusqu'au moment où on y découvre les hauteurs de Guet-Esthel, les sebâa rous, couronnées de pins. Après les avoir dépassées, on se trouve dans une nouvelle plaine, plus étendue et plus monotone que la première.

Cette région a été également fort bien décrite par FROMENTIN. Il est seulement regrettable, qu'il l'ait prise pour le Sahara ! Il est vrai qu'elle en a presque la nudité et que le soleil y est parfois aussi brûlant. Les horizons sont, en outre, lointains comme au désert. Mais de cette nudité et de cette immensité se dégage une impression de monotonie et de profonde tristesse ; tandis qu'au Sahara, les mêmes éléments, transformés par une lumière à la fois plus éclatante et plus nuancée, donnent aux paysages de la grandeur et de la beauté.

Cette partie des Hauts Plateaux est le domaine de la tribu des pasteurs Ouled-Naïls. Dans ce pays où la nature est particulièrement ingrate, toute la vie semble réfugiée dans ses habitants. Dans ce cadre vide de tout ce qui peut charmer et retenir l'attention, la physionomie très spéciale de ces grands nomades prend un relief étrange. Vivant sur un sol pauvre, terne et plat, ils aiment les couleurs violentes, le rouge et le vert, en particulier. Ils ont, en outre, un certain culte pour tout ce qui est l'emblème de la richesse, de la puissance, du courage et de la générosité. Cette tendance est ce qu'on nomme l'esprit de « fantasia », terme qui se traduit en français par le mot « panache ».

Les Ouled-Naïls parcourent les plaines à cheval, à la recherche des pâturages les moins desséchés, pour y conduire leurs troupeaux de moutons. Leurs montures, longues et maigres comme eux, ont toujours l'air fourbues. Mais au moindre signal de leurs cavaliers, elles sortent de leur calme trompeur, pour se livrer à de frénétiques galops, la tête rejetée en arrière, la crinière au vent et les naseaux blancs d'écume.

Ces Ouled-Naïls et leurs voisins de l'est et de l'ouest ont valu aux Arabes leur réputation d'intrépides cavaliers. En réalité, ces tribus nomadisant entre les deux Atlas sont les seules à faire du cheval un usage aussi intensif. Ce sont elles qui ont fourni, à nos régiments de Spahis, leurs meilleurs éléments. Grands chasseurs et un peu frondeurs, les Ouled-Naïls se séparent rarement de leurs longs fusils à baguette, dont les plus anciens sont incrustés de nacre ou d'argent.

Leurs tentes, faites de bandes rouges et noires, sont vastes mais basses et étalées sur le sol, pour mieux résister aux vents. Elles forment souvent de petits « douars », protégés par de véritables remparts de buissons épineux. Entre les tentes, s'agitent des femmes et des enfants vêtus d'amples vêtements aux teintes chaudes.

Djelfa, grise petite ville sans cachet, très froide en hiver, et balayée par les vents, est le centre de ravitaillement des Ouled-Naïls, le grand marché de la région. Ses rues, bordées d'arbres chétifs, larges mais laides, se coupent toutes à angle droit. Les maisons sont basses, mal bâties et couleur de poussière.

Dernière étape avant le vrai Sud, Djelfa n'invite pas à s'attarder.....

Pendant une centaine de kilomètres la route traverse encore une série de plaines et de plateaux monotones. Mais peu à peu s'élèvent à l'horizon les chaînons brisés de l'Atlas Présaharien. Ils ont un aspect étrange. Tantôt ils se présentent sous la forme de vagues rocheuses, obliques, qui

se superposent et semblent monter à l'assaut du désert ; tantôt ils dressent vers le ciel une arête squelettique, en dents de scie, qui évoque l'image d'un animal fabuleux. La piste les contourne. L'un d'eux, abaissant vers la plaine un promontoire semblable à un énorme chanfrein, découvre brusquement Laghouat.

FROMENTIN dans « un été au Sahara », nous a laissé, de cette subite apparition, un tableau remarquable :

« Le ciel était d'un bleu de cobalt pur ; l'éclat de ce paysage « stérile et enflammé le rendait encore plus extraordinaire. Enfin, le terrain « s'abaissa, et devant moi, mais fort loin encore je vis apparaître, au-dessus « d'une plaine frappée de lumière, d'abord un monticule isolé de rochers « blancs, avec une multitude de points obscurs, figurant en noir violet les « contours supérieurs d'une ville armée de tours ; au bas s'alignait un fourré « d'un vert froid, compact, légèrement hérissé comme la surface barbue « d'un champ d'épis. Une barre violette, et qui me parut sombre, se montrait « à gauche, presque au niveau de la ville, reparaissait à droite, toujours « aussi roide, et fermait l'horizon. Cette barre tranchait crûment sur un « fond de ciel couleur d'argent mat, et ressemblait, moins le ton, à une mer « sans limites ».

Un peu plus loin, il nous fait le récit de la prise de Laghouat, que lui aurait contée à lui-même un Officier des bureaux arabes :

« D'abord, et pendant un long jour ensanglanté, le marabout « fut pris et repris. C'était le point faible ; il fut énergiquement défendu. « Le mamelon, sans être escarpé, est roide à monter, partout hérissé de « gros cailloux, de volume à cacher aisément un homme. On l'aborda par « le sud ; tout le sommet, toute la pente opposée étaient garnis de com- « battants, couchés à plat ventre, ajustant entre les pierres et tirant à coup « sûr. Il fallut viser à chaque pierre, puis monter quand même ; par moment « se battre corps à corps. C'est un genre de guerre qui plaît aux Arabes ; « et depuis Zaatcha, jamais ils ne l'avaient pratiqué avec plus de fureur, ni « avec un succès plus long. Ce ne fut qu'à la troisième tentative qu'on put « enfin garder le marabout, le hérisser de feux, tirer en plongeant sur tout « le revers du nord et faire évacuer cette formidable redoute.

« Une fois maître du terrain, on creva le marabout, on y poussa « une pièce d'artillerie, on fit une embrasure en perçant le mur qui regarde « la ville, et la pièce, une fois mise en batterie dans le ventre de ce petit « monument qui n'a pas quatre mètres carrés, ouvrit son feu contre la tour « de l'Est. Un petit mur relevé à la hâte servait d'épaulement.


« La ville alors se garnit de fusils et couvrit à son tour de balles « ce petit point blanc, au centre duquel on voyait un trou noir d'où sortait

« régulièrement sans relâche, un boulet dans un flocon de fumée, et cribla « tout le plateau, intrépidement gardé, malgré d'énormes pertes. Ce fut le « moment le plus meurtrier pour nous.

« L'assaut ne nous coûta que peu de monde ; il n'y eut pas de « résistance dans les jardins ; quant à la lutte qui se prolongea dans la « ville et se répéta de maison en maison, elle fut désespérée de la part des « Arabes, mais courte, et terrible seulement pour eux. Sur les deux mille « et quelques cents cadavres qu'on releva les jours suivants, plus des deux « tiers furent trouvés dans la ville. La guerre des rues est atroce, et l'homme « y devient fou, soit qu'il se défende ou qu'il attaque ».



LAGHOUAT. — Les terrasses, la cathédrale, l'oasis et dans le lointain les derniers contreforts de l'Atlas Présaharien.





CHAPITRE II

La Chebka, terre d'exil

POURQUOI LA FRANCE A OCCUPE LE MZAB

A l'époque où nos troupes entrèrent à Laghouat, les Mzabites avaient, depuis bien longtemps, perdu toute vertu guerrière. Et sans que la moindre démonstration militaire ait été faite pour les intimider, ils prirent peur, et nous proposèrent une sorte de « pacte de non agression ».

Leurs descendants aiment à décorer encore de nos jours cette convention du nom de « traité ». En réalité, le Gouverneur Général RANDON répondit aux propositions des Mzabites, par un véritable ultimatum, dont voici le texte :

« Il ne saurait être question d'un traité de commerce entre vous et « nous, spécifiait-il, mais bien nettement de votre soumission à la France. « En dehors de cette pensée, il ne peut y avoir aucun arrangement. Vos

« ressources de toutes espèces nous étant connues, chaque ville ne paiera « que ce qu'elle doit raisonnablement payer. Comptés dès lors comme nos « serviteurs, notre protection vous couvrira partout, dans vos voyages à « travers nos tribus, et pendant votre séjour dans nos villes. Nous ne voulons « en aucune façon, nous mêler de vos affaires intérieures, vous resterez à « cet égard comme par le passé. Ce sera donc à vous de régler dans vos « villes le mode de perception de la somme que vous devez verser chaque « année au beylik. Nous ne nous occuperons de vos actes que lorsqu'ils « intéresseront la tranquillité générale et les droits de nos nationaux et de « nos tribus soumises. Quant à votre commerce avec le Maroc et avec Tunis, « il continuera, avec l'obligation de payer à nos frontières, aux lieux que « nous ferons connaître, les droits que la France impose aux marchandises « étrangères.

« Faute de se conformer à ces prescriptions, vos caravanes seront « confisquées par les gardiens de la frontière ou par les Arabes du Sud, « auxquels nous les donnerons. Nous voulons aussi que vous fermiez vos « villes et marchés à nos ennemis et que vous les repoussiez par la force « comme doivent faire des serviteurs ».

L acceptation de telles clauses par les Djemâas des villes du Mzab, fut une vraie capitulation. Ces clauses laissaient pourtant entendre que la France n'était nullement disposée à l'occupation. Mais les Mzabites ne surent pas tenir leurs engagements. Ils se conduisirent très mal entre eux et avec nous.

Divisés en « çofs » (1) par des questions de politique intérieure ou extérieure, ils commirent toute une série de crimes révoltants. Trop peu guerriers pour nous combattre ouvertement, ils firent cependant tout ce qu'ils purent pour nous nuire. Ils vendirent des armes et des munitions aux tribus dissidentes et reçurent même dans leurs murs, des fractions d'insurgés. Devant une mauvaise foi aussi évidente, l'occupation fut décidée.

Le 10 Novembre 1882, nos troupes, commandées par le Général DE LA TOUR D'AUVERGNE, partaient de Laghouat. Leur Chef avait reçu l'ordre de s'emparer, à n'importe quel prix, des diverses cités du Mzab. Mais le 17, il entrait à Ghardaïa sans combat. Ces dispositions éminemment pacifiques, valurent aux Mzabites de n'être pas désarmés. La conquête fut consacrée, quelques jours plus tard, par la proclamation suivante :

« Habitants du Mzab,

« Lorsqu'en 1853 vous avez fait votre soumission à la France, nous « vous avons promis que notre puissante protection vous couvrirait dans vos

---

(1) Partis rivaux.

« voyages à travers nos tribus et « pendant votre séjour dans nos « villes. Nous avons tenu notre pro- « messe : tous, vous avez apprécié « les avantages que procure le fonc- « tionnement régulier de nos insti- « tutions. En échange de ces garan- « ties qui vous étaient données, de « la liberté qui vous était laissée de « régler vous-mêmes vos affaires « intérieures, vous vous étiez enga- « gés à maintenir l'ordre de vos « villes et à ne rien faire qui puisse « porter atteinte à nos intérêts ou « à notre politique. Ces engage- « ments n'ont pas été tenus. En « proie à l'anarchie la plus com- « plète, le Mzab n'a pas cessé de « donner à nos tribus le funeste « spectacle de ses désordres et de « ses luttes sanglantes. Les villes sont devenues les refuges assurés de tous « les malfaiteurs poursuivis par nos lois. Les marchés sont restés ouverts à « tous les insurgés du Sud, et ils leur ont fourni en abondance toutes les « munitions de guerre.



« Cependant, nous ne vous avons ménagé ni nos conseils, ni notre « appui, ni les avertissements salutaires. Vous n'avez pas voulu ou vous « n'avez pas pu en tenir compte.

« Aujourd'hui appelés par tous ceux qui souffrent de ces désor- « dres, nous venons rétablir chez vous l'ordre, le calme et la sécurité. Tout « en resserrant les liens qui déjà vous unissent à la France, nous respecterons « vos institutions traditionnelles.

« Nous ne vous imposerons ni aghas, ni cadis arabes, vous « conserverez dans la mesure utile vos djemâas municipales pour vous admi- « nistrer, et vos chioukhs abadites pour vous rendre justice. Nous affirmerons « l'autorité de vos chefs et nous ferons respecter les décisions de vos chioukhs, « lorsqu'ils agiront avec équité et justice.

« Mais aussi nous saurons atteindre et frapper ceux qui manque- « raient à leurs devoirs, soit vis-à-vis des administrés et des justiciables, « soit vis-à-vis du Gouvernement de la République française ».

A TRAVERS LES DAYAS

Aux portes de Laghouat, commence le désert. Les montagnes s'écartent vers l'Est et l'Ouest, pour laisser place à la plaine mollement ondulée. Cette plaine est sans bornes et le regard, au fur et à mesure qu'il monte vers l'horizon, rencontre de nouvelles immensités dont les lignes indécises se font de moins en moins distinctes. L'horizon est, dans cette région, le point où l'œil ne peut plus distinguer le ciel de la terre, où les couleurs du sol se fondent dans l'azur. Il est plus ou moins éloigné, selon l'acuité visuelle de chacun, selon l'intensité lumineuse du jour et de l'heure. En été, quand le soleil est au zénith et que l'air tremble sous un ciel blanc, étincelant comme du métal en fusion, l'œil ne distingue que le lambeau de terre où se posent les pieds, et le ciel est immense.

Le soir, au contraire, quand le soleil l'effleure de ses rayons obliques, le sol s'étend à l'infini et semble monter à la rencontre de la nuit.

Cette région, dite région des dayas est une sorte de trait d'union entre les deux bassins hydrographiques de l'Est et de l'Ouest, que drainent l'Igharghar et la Saoura. C'est en même temps une transition entre l'Atlas Présaharien et le plateau calcaire de la Chebka, de la hammada d'El-Goléa et du Tadmaït. Au point de vue climat, c'est une zone intermédiaire entre celle de la steppe et le Sahara. Plus de forêts, plus d'alfa, et les pâturages eux-mêmes deviennent de plus en plus maigres. Mais la transition ne s'opère pas brutalement. Très progressivement, et avec toutes sortes de ménagements, le désert s'empare de son royaume.

Le sol n'est pas dénudé. A perte de vue il est jonché de plantes ligneuses et grisâtres. Ces touffes ont le plus souvent l'aspect du bois sec ; mais après les pluies, elles se couvrent de feuilles d'un vert sombre, et de jeunes tiges à l'écorce violette.

Ces teintes donneraient au paysage un aspect sévère, si le regard ne découvrait, de loin en loin, des taches rondes de verdure plus claire, ce sont les dayas.

De-ci de-là, le sol s'est légèrement incurvé, formant des cuvettes vers lesquelles convergent, quand par hasard il pleut, de minces filets d'eau. C'est peu de chose, mais la nature en profite pour reprendre momentanément ses droits.

Ces dayas, dans un paysage semi-désertique, se voient de très loin. Chacune d'entre elles est marquée par un ou plusieurs arbres dont la physionomie tourmentée évoque celle des châtaigniers ou des vieux chênes, ce

Tente de nomades aménagée pou
séjour prolongé. Les femmes broie
grain dont la farine servira à la f
cation du « couscous » et de la « kes


BIBLIOTHÈQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

sont des betoums. Toute leur existence, ils ont été torturés, tordus par le vent et déchiquetés par la dent des animaux affamés. Nombre d'entre eux sont dévorés, à peine sortis du sol, et les autres ne doivent la vie qu'à la protection des jujubiers épineux.

Tendant vers le ciel leurs bras noueux, ces betoums ont la nuit une silhouette fantastique et quelque peu effrayante. Mais combien leur ombre est bienfaisante, durant les longs jours d'été ! Ils sont, aux heures torrides de la sieste, le refuge des animaux et des hommes. Les chameaux se régalent de leurs feuilles et les nomades mangent leurs petits fruits rafraîchissants. Pour tous ces bienfaits, ils sont aimés et leur vue réjouit le cœur du piéton ou du méhariste, pour qui, se déplacer au désert est encore une épreuve rude et parfois redoutable. Pour certaines tribus sahariennes, dont l'Islamisme est fortement teinté de paganisme, les betoums les plus imposants sont l'objet d'un vrai culte. Comme les hommes les meilleurs ou particulièrement célèbres, et certaines choses bienfaisantes, les betoums possèdent à leurs yeux quelques attributs de la divinité. Vénérés et presque adorés, ils sont de vrais lieux de pèlerinage. A leurs branches sont suspendus les ex-voto les plus pittoresques, tels que seaux défoncés, goulots de bouteilles, lambeaux de vêtements, et très souvent, ceintures de femmes qui veulent obtenir des faveurs d'un ordre très intime.

Sous les betoums pousse une herbe légère, qui, de temps en temps, s'émaille de petites fleurs toutes semblables à celles de nos prairies du Midi de la France. Quand il a plu plusieurs fois, au début de l'hiver, les nomades sèment de l'orge dans les plus grandes dayas, après en avoir à peine gratté le sol. Et les nuances claires de ces petits champs improvisés, font avec la grandeur du paysage désertique, un aimable contraste. Les arabes qui les ont ensemencées en passant, continuent souvent leur chemin, et ne reviennent qu'au moment de la récolte pour prendre ce qu'Allah a bien voulu qu'on leur laisse. Quelquefois, cependant, si les pâturages sont assez abondants dans le voisinage de ces terres qui appartiennent au premier occupant, ils campent à proximité, pour aider le ciel à préserver leur grain en herbe. Moins indulgents que la Providence, ces propriétaires d'une saison, ne pardonnent pas aux pillards et aux bergers négligents.

Larbaa, Hadjadj et arabes du Mzab, sont déjà de vrais sahariens. Leur vie est trop rude pour qu'ils aient les goûts un peu frivoles, des Ouled-Naïls. Aussi leurs tentes sont-elles entièrement noires, et leurs vêtements uniformément gris !

Un repli de terrain plus important que les autres, abrite une grande daya. Au milieu d'une véritable forêt de betoums, les voitures stoppent

devant l'enceinte rectangulaire d'une sorte d'hôtellerie fortifiée. C'est le caravansérail de Tilremt.

De part et d'autre d'un large et lourd portail en fer forgé on lit, chose inouïe : « Hôtel-restaurant ». Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette enseigne n'est nullement mensongère. A Tilremt, on dort merveilleusement plongé dans le grand silence du désert, on y mange aussi fort bien, car le gibier abonde dans les dayas.

Tilremt est à la fois l'une des étapes des caravanes qui se dirigent, à petites journées de marche, vers le Mzab, et l'unique halte des automobiles qui parcourent le même chemin en cinq ou six heures. Les chameaux restent devant la porte, tandis que les voitures entrent et se rangent dans la grande cour centrale. Au fond se trouvent les chambres, à gauche des écuries à chevaux, à droite les cuisines, une salle à manger pour les clients chics et une grande salle, sorte de corps de garde, presque toujours enfumée. C'est là que la nuit, les chasseurs et les caravaniers de passages boivent le thé à la menthe et le café maure. Quelques-uns d'entre eux, assis sur les bancs, penchés au-dessus des lourdes tables de bois blanc, boivent en silence, ou dorment, la tête appuyée sur les bras croisés ; sous les grands capuchons, bordés de franges, de leurs burnous, on distingue mal leurs traits. A la lueur vacillante d'une mauvaise lampe à carbure, leurs mains, brûlées par le soleil, ont des reflets terreux.

D'autres, assis sur des nattes, devant la porte, devisent, évoquant des souvenirs de chasses ou de combats. Parfois l'un d'eux tient sur son pouce gainé de cuir, un faucon qui bat des ailes et, l'œil méchant, esquisse une défense, à chaque caresse de son maître.

Un peu plus loin, des sloughis (1) fauves dorment, assis sur leurs pattes de derrière, le cou allongé sur celles de devant et toujours prêts à bondir.

LA CHEBKA

Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de Tilremt, le Sahara devient moins uni, plus stérile et sévère. Plus de betoums, et même plus de ces dayas herbeuses, qui de loin en loin, rassuraient. L'emprise du désert devient de plus en plus complète. Le regard quelque peu inquiet, ne découvre plus, à droite et

(1) Lévriers arabes.



à gauche de la piste, que de misérables lichens clairsemés, à peine distincts de la terre, si sèche qu'elle en devient grise, comme les cailloux dont elle est jonchée. C'est le début de la Hammada, analogue à celle de l'Atlas Présaharien.

Mais cette hammada est étrange. Elle a une forme insolite, une irrégularité de profil qui laisse prévoir de brusques transformations dans le paysage. En effet, elle se dépouille peu à peu de toute terre végétale, et barre l'horizon, d'Est en Ouest par une première ligne de dos d'ânes, de saillies aux sommets pointus ou tabulaires, aux crêtes déchiquetées, et croulantes. Cette première ligne franchie, une nouvelle lui succède qui fait corps avec elle. Ce n'est bientôt plus, de tous côtés, que pyramides éventrées, promontoires aigus et ravins enchevêtrés.

Pentes et bas-fonds sont hérissés de blocs de rocher. Depuis des milliers d'années, ces blocs se sont un à un détachés de la rude et jaune carapace de pierre qui recouvre ce sol désolé, épouvantablement nu. Cette région, la plus déchirée et la plus stérile qu'on puisse rencontrer, c'est la Chebka (1) image saisissante de la mort.

La nuit, au clair de lune, ses lignes brisées, ses amas de pierres, ses arêtes semblables à des murs écroulés, donnent au voyageur l'impression de traverser une grande ville en ruines.

Du reste, c'est bien de ruines qu'il s'agit ! La Chebka est le résultat du déchirement, de l'usure de l'ancien plateau calcaire, par le soleil, l'eau et les vents chargés de sable.

Les garas (2) aux sommets tabulaires, supportent encore des lambeaux de l'atterrissement qui constituait, à un âge lointain, le niveau de ce

(1) Filet.
(2) Buttes témoins de l'ancien niveau.

plateau. Sur les flancs de ces buttes témoins, se distinguent très nettement les couches successives du calcaire. Leur effondrement a mis à nu les entrailles même du désert. De larges traînées de pierres, noires comme du charbon, calcinées, s'écroulent des sommets vers le creux des ravins, ajoutant encore une note sombre à ce spectacle impressionnant. La piste, sans cesse, monte, franchit de nouveaux cols, redescend et serpente à travers ce dédale sans que le paysage s'adoucisse, sans que jamais l'écorce rugueuse de la Chebka ne se couvre d'un peu de terre féconde.

Mais au moment où, la curiosité amplement satisfaite, la lassitude gagne l'esprit, à un tournant, une masse vert sombre soulignée de bandes claires, s'inscrit subitement dans un cercle de Chebka. Cette vision inattendue s'évanouit aussitôt, plonge derrière une crête aiguë. Elle reparaît bientôt plus proche, complétée par un ksar imposant, bâti en forme de pyramide sur une presqu'île rocheuse, élevée, qui s'avance vers le confluent de trois oueds.

Les maisons, ocre pâle ou blanches, se superposent, se pressent les unes contre les autres, comme des béliers apeurés, autour du minaret qui les domine toutes.

Ces maisons sont étranges, sévères, sans fenêtres. Elles ne communiquent avec la rue que par une petite porte, très basse, souvent au-dessous du niveau du sol. Comme toutes les villes du Mzab, cette petite cité saharienne est une vraie ruche. C'est à peine si, des hauteurs qui l'environnent, on peut distinguer les coupures des rues parallèles, qui courent horizontalement sur les flancs du rocher, et celles des rues qui grimpent, en lacets, vers la mosquée.

De l'extérieur, rien ne distingue cette mosquée des maisons qui l'environnent. Elle est seulement dominée de très haut, par son minaret en forme d'obélisque, austère comme la foi dont il est le symbole, sans ornements, et simplement prolongé par quatre bras tendus vers le ciel.

A l'arrivée, la piste franchit un petit pont, et aussitôt longe l'Oasis. Quel ravissement que de contempler tant de verdure, quand on vient de traverser les sauvages et stériles étendues de pierres de la Chebka. De sombres palmiers pressent autour des puits et des oueds, leurs gracieuses et longues silhouettes. Durant de nombreux mois, s'étend à leurs pieds un riche tapis d'orge et de plantes potagères. La vigne, les figuiers et les grenadiers poussent, au hasard, par bouquets, entrelaçant leurs troncs et leurs branches. Toute la gamme des verts s'offre à la fois au regard émerveillé, surpris de découvrir tant d'exubérante vie, en un repli du désert.

Berrian
et son minaret

Les jardins
de Berrian
inondés

Vieux Mzabite

Rien que du
sable et des
pierres

La terrasse et
l'étage d'une
maison mzabite

BERRIAN, SEUIL DU MZAB

De l'emplacement où stoppent les voitures, on ne voit rien de la ville. Pour s'en faire une idée, il faut y pénétrer par une des petites rues, zigzagantes, ou par la rue principale El-Chara-El-Ehdani. Le long de cette dernière, qui conduit au marché, se trouvent les principaux magasins de Berrian. C'est là que se vendent tissus, ferblanterie, épicerie et légumes. Des stocks de courgettes, de cabouillas (1), de poireaux, et de gros navets blancs débordent des étalages, jusqu'au milieu de la rue. Dans ce quartier, les maisons sont hautes et blanchies. Quelques-unes badigeonnées de bleu. Pour les Mzabites, une telle fantaisie est le comble de la frivolité !

Sur le trajet de Chara-El-Ehdani, un grand portique permet d'accéder à la place du marché, en passant sous une maison affublée d'un balcon trop européen. Cette place, entourée d'arcades, est close comme une grande cour. Deux fois par semaine, elle se remplit d'Arabes qui viennent vendre aux habitants de Berrian les moutons de leurs troupeaux, de la laine, et du bois ramassé dans le désert ; mais aussi des céréales et toutes sortes de produits manufacturés, apportés du Tell par les caravanes. Ces nomades, secs et brûlés par le soleil, ont grand air, drapés dans leurs haillons couleur de poussière. Ils contrastent violemment avec les Mzabites.

Assis côte à côte, tout le long des arcades, d'un mot, d'un simple signe parfois, ces derniers font monter les enchères. Ils ont les mêmes visages pâles et gras que les commerçants de la rue de la Lyre à Alger, mais ici, il y a plus de barbes blanches. Dans leur regard, il y a moins d'indifférence et plus de fierté, d'orgueil même, orgueil d'avoir gardé intacte leur austère religion, d'avoir bâti des villes dans le désert et créé des Oasis, orgueil d'être cultivés et riches, orgueil même de n'être point arabes.

Volontairement privés par leur fanatisme, de certains bienfaits de notre civilisation, ces hommes sont pourtant plus près de nous que les Arabes, par leurs aptitudes commerciales, leur bon sens bourgeois, quelques aspects de leur civilisation intellectuelle et morale.

Que fait donc au désert ce peuple de commerçants ? Dans quelle vie antérieure, sur quelle contrée du globe a-t-il acquis ces éléments de civilisation, qui ne peuvent avoir germé sur un sol aussi pauvre ? Qui sont ces hommes et d'où viennent-ils ? Pour résoudre cette énigme, qui se pose dès le premier contact avec le Mzab, il faut remonter très loin dans l'histoire de l'Islam.

(1) Courgette renflée aux deux extrémités.

A la mort de MAHOMET, ABOU-BEKR, frère d'AICHA, épouse préférée du Prophète, fut désigné pour présider aux destinées de la Communauté musulmane, déjà nombreuse. Il prit le titre de Khalife. A sa mort, il fut remplacé par Omar ben EL-KHOTTAB, autre beau-frère de MAHOMET qui, à son titre de Khalife, ajouta celui de « Emir El-Moumenine », c'est-à-dire, Prince des Croyants.

Il conquit à l'Islam toute l'Asie Mineure, et ses troupes pénétrèrent en Egypte, jusqu'à Memphis. Il mourut assassiné par un Abyssin Chrétien.

Les postulants à cette succession, tragiquement ouverte, se rassemblèrent dans la maison d'AICHA, et le sort, auquel, ils se confièrent, comme étant l'expression de la volonté d'Allah, désigna Othman ben AFFANE membre de la famille des Omeïades qui devait plus tard, jouer un grand rôle dans l'histoire. OTHMAN était à la fois cousin et gendre du prophète. Chez l'une des veuves de celui-ci, HAFSIA, fille d'OMAR, il découvrit les versets épars du Coran, et les réunit en un seul ouvrage.

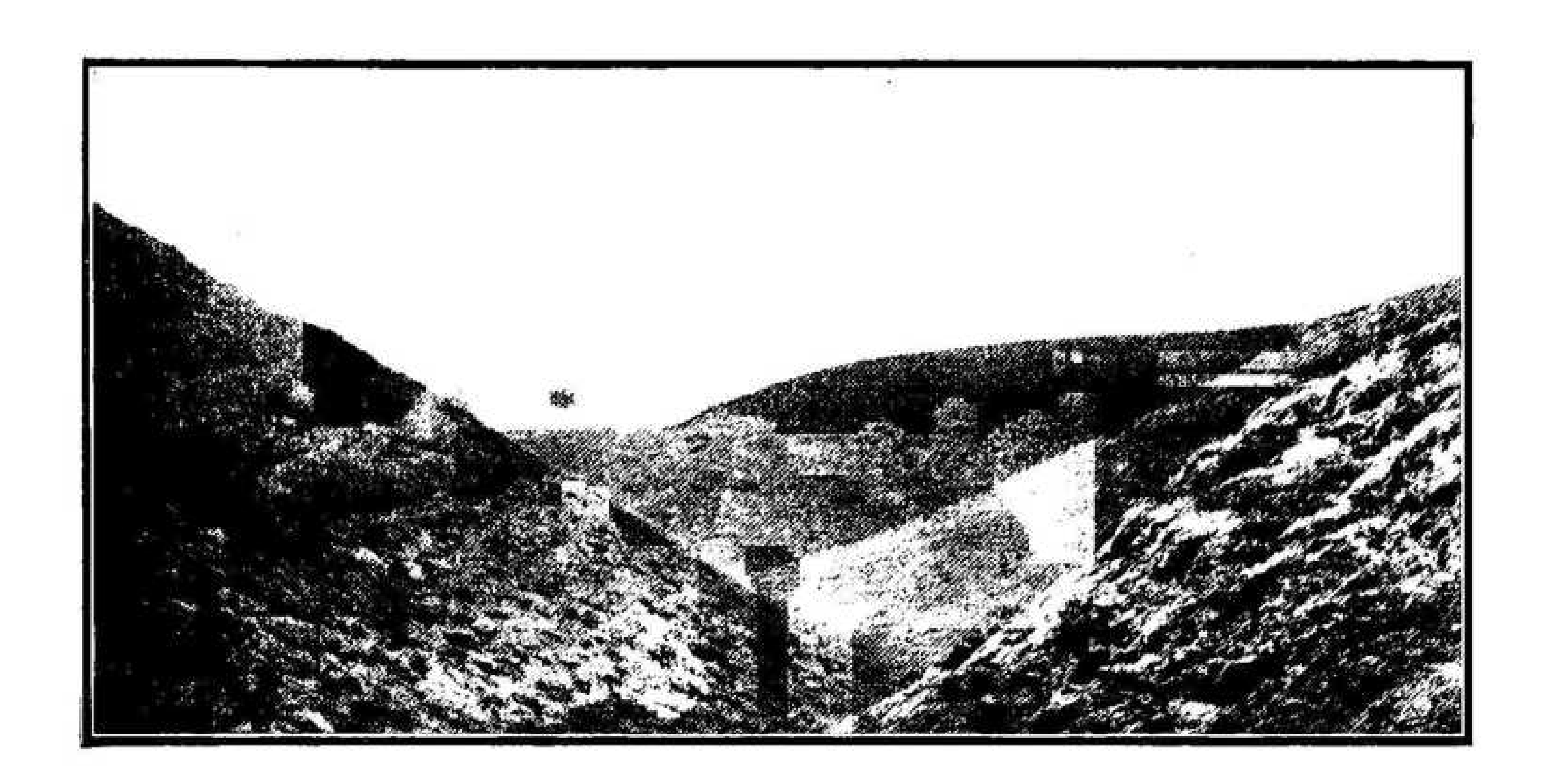
Mal conseillé, ce Khalife amoncela contre lui les rancunes d'un grand nombre de musulmans, et à son tour, mourut assassiné.

Sept jours plus tard, son plus grand ennemi, ALI BEN ABI THALIB, gendre du Prophète, fut élu Khalife. Il eut tout de suite à lutter contre de nombreuses intrigues, dont l'âme était AICHA, très attachée aux Omeïades, et qui accusait injustement ALI du meurtre d'Othman.

L'adversaire le plus redoutable du Khalife, fut MOAOUIA, fait roi de Syrie par OMAR BEN EL KHOTTAB.

Dans les rangs des croyants, deux clans se formèrent qui se livrèrent de sanglantes batailles. ALI fut bientôt las de laisser verser tant de sang pour la défense de ses pouvoirs temporels et spirituels et le soir de la bataille de Siffin, alors que quatre mille cadavres jonchaient le sol, il proposa l'intervention d'un arbitrage, dans le règlement de son différend avec MOAOUIA. En fait d'arbitrage, il proposa un combat singulier au roi de Syrie qui n'osa l'accepter et se retira momentanément de la lutte.

Mais le geste était fait, et la conduite d'ALI fut désapprouvée par un certain nombre de musulmans. Ceux-ci estimaient que la succession des Khalifes, soumise au vote, jusqu'à la nomination d'ALI, devait continuer à



être régie par le sort. Et le Khalife ainsi désigné, devait garder le pouvoir aussi longtemps qu'il s'en montrait digne.

A leurs yeux, ALI s'était déshonoré en acceptant cet arbitrage. Ils refusèrent donc, désormais, de le reconnaître comme « Chef des Croyants ». Ceux-ci, leur Chef en tête, les déclarèrent aussitôt « Kharedjites », c'est-à-dire « sortis » de la communauté musulmane orthodoxe. Ils devenaient de ce fait « schismatiques » et en vertu des prescriptions du dogme qui ordonnent de combattre l'Infidèle, il leur fut fait une guerre acharnée.

Pour résister à leurs persécuteurs, ces « Kharedjites » se réunirent à Bosra, et se choisirent un Chef, qui fut ABD ALLAH BEN OUAHAB, d'où le nom de Ouaḥbites, que se donnèrent désormais les adversaires de l'arbitrage.

Ils étaient déjà quatre à cinq mille, quand ils se mesurèrent avec les troupes d'ALI à Nehrouan. Ils furent défaits, et dix d'entre eux seulement échappèrent au massacre. A la suite de ces événements, l'entourage du Khalife était convaincu que c'en était fait de la doctrine Ouahbite. Mais la persécution avait exalté la foi intransigeante des survivants, et quelque temps après l'un d'eux, IBN MOLDJEN, décapita ALI en s'écriant :

« C'est Allah qui est juge, et non pas toi ».

Cette phrase résume les convictions des premiers Ouahbites, convictions qui peu à peu se préciseront pour devenir un jour celles des Mzabites. Nous étudierons plus loin les caractéristiques de cette religion, qui est plutôt un schisme de l'Islam qu'une hérésie. Mais il est bon de noter que dès l'origine, elle se distingue de l'Islam orthodoxe par le fait que ses fidèles ne reconnaissent qu'une puissance réelle, celle d'Allah, et tendent à garder à

l'Islam le rigorisme et la simplicité des premières années d'expansion, en rejetant tout enseignement qui n'est pas directement tiré du Coran.

Les premiers temps du Ouahbisme constituent la « voie de défense ».

Les survivants de Nehrouan firent de nombreux adeptes, et trente ans plus tard, on les comptait par dizaines de mille. Ils continuèrent à être persécutés par les autres musulmans qui passaient pour orthodoxes, parce qu'ils étaient le plus grand nombre.

Et malgré l'héroïsme de leurs Chefs, qui, pendant cette seconde période, qualifiée « voie de dévouement », marchaient à la mort et vendaient leur vie à Dieu pour conquérir la félicité éternelle, les Ouahbites durent renoncer momentanément à la lutte, non par peur, mais par sagesse.

Groupés en petites communautés autour de Chefs éclairés, ils se cachèrent pour se livrer à l'étude de la religion, et se préparer, dans « la voie du secret » à régénérer l'Islam.

Ils confièrent à une assemblée dite Holga, ce qui signifie « cercle » ou « joug », le soin d'exercer le pouvoir, de professer les lettres et d'enseigner la religion. A la tête de cette Holga (1) était placé un Cheikh qui partageait, avec cette assemblée, les pouvoirs spirituels et temporels. Cette organisation sociale, à la fois théocratique et démocratique, contenait en germe celle qui régissait le Mzab à notre arrivée. Dans la voie du secret, à la faveur des discussions théologiques, l'Ouahbisme se divisa en deux sectes, nommées Çofrites et Ibadites, du nom de leurs Chefs, ABD ALLAH BEN SAFFAR et ABD ALLAH BEN IBAD.

Toutes deux devaient être plus tard mêlées à l'histoire de l'Afrique du Nord.

Vers 720 de notre ère, dans une cave bien gardée, dix Ouahbites Ibadites recueillaient les paroles du Cheikh ABOU OBEIDA. Pour mieux garder leur secret, ils plaçaient tous les jours à l'entrée de la cave, l'un d'eux, chargé d'agiter une lourde chaîne à l'approche d'un profane.

Ils avaient décidé de réformer l'Islam en allant, au loin, s'attaquer à ses plus jeunes rameaux. C'est, disaient-ils, par la tête qu'on relève un arbre qui menace de tomber !

Cinq d'entre eux se dirigèrent vers l'Arabie méridionale et convertirent l'Oman.

Les cinq autres, dont les plus influents étaient ABOU EL KHOTAB et ABD EL RAHMAN BEN ROSTEM, partirent pour le Maghreb, déjà islamisé par les conquérants arabes, depuis soixante ans environ.

---

(1) Assemblée disposant du pouvoir temporel et religieux.



Un groupe de Çofrites, qui avait suivi l'exemple des Ibadites domina longtemps le Maroc et le Sud Oranais, après avoir commis dans l'Ifrikia (1) les excès qui rendirent son joug odieux. Définitivement confinés dans le Maghreb occidental, ces Çofrites fondèrent plus tard la puissante cité saharienne de Sidjilmessa. Et leur histoire ne devait plus rien avoir de commun avec celles des Ibadites.

Au IV^e^ siècle, les Berbères avaient accueilli avec enthousiasme le donatisme, schisme chrétien qui leur inspirait des principes d'égalité, et les autorisait à commettre les pires violences, pour ruiner l'influence des colons romains, en partie chrétiens orthodoxes. Au cri de « Laudes Deo », des bandes armées avaient dévasté fermes et villages, préparant la ruine de l'occupation romaine.

De même au VIII^e^ siècle, alors qu'ils portaient l'étiquette musulmane, ces mêmes Berbères écoutèrent avec bienveillance les exhortations des cinq apôtres Ibadites, qui les poussaient, au nom d'une doctrine nouvelle, à secouer le joug des conquérants arabes.

Il ne faut pas croire, cependant, que les Berbères ne virent dans le Donatisme, et plus tard, dans l'Ibadisme, qu'un prétexte à la révolte. Ils trouvèrent dans l'une et l'autre doctrine, qui ont plus d'un caractère commun, la pleine satisfaction de leurs tendances monothéistes, et aussi profondément égalitaires.

---

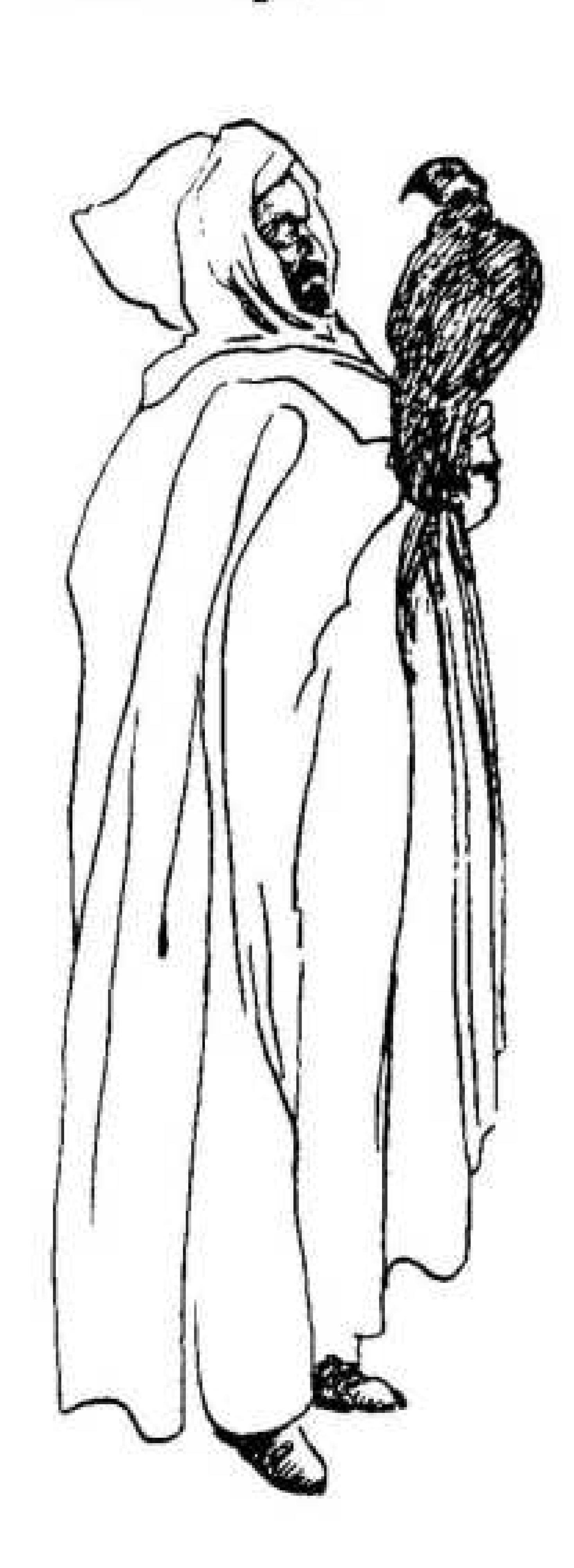
(1) Etait ainsi nommée la partie orientale du Maghreb.

Les Ibadites créèrent tout d'abord un foyer de propagande dans le Djebel Nefous, au Sud de Tripoli, puis, peu à peu, étendirent leur influence vers l'Ouest. Vers l'an 761, ABD EL RAHMAN BEN ROSTEM fonda Tahert (1) dont il fit sa capitale. Il conquit ensuite au Kharedjisme la majeure partie de la Berbérie.

Tahert ne fut pas, comme le prétendent certains auteurs musulmans orthodoxes, un simple camp d'hérétiques révoltés. Ce fut une vraie ville, témoignant d'une civilisation avancée. Elle était entourée de remparts, possédait des Mosquées et une Bibliothèque à l'usage des lettrés qui étaient fort nombreux. Dans sa banlieue, les plus riches familles avaient d'élégantes villas.

Centre militaire, intellectuel et religieux, Tahert fut aussi une cité très commerçante, et brilla, durant un siècle, d'un très vif éclat.

Mais cet « état de gloire » des Ibadites fut éphémère. L'Histoire de Tahert ne fut qu'une succession de dissensions intérieures et de schismes. Les Orthodoxes en profitèrent. Ils ruinèrent peu à peu la puissance des Ibadites, et dans les premières années du X[e] siècle, s'emparèrent de Tahert, qu'ils détruisirent entièrement en l'an 908. Il ne reste même pas la moindre ruine de cette orgueilleuse cité qui fut l'opulente capitale d'un puissant empire.



De nouveau réduits aux abois, les Ibadites s'enfuirent pour éviter le massacre général. Plutôt que de sacrifier leur idéal religieux à leur tranquillité, ils entrèrent pour la seconde fois dans la « voie du secret » et, sous la conduite d'un de leurs chefs, se retirèrent au désert, en l'an 908.

Dans l'Oued Rhir, et dans la région qu'occupe actuellement Ouargla, ils comptaient déjà de nombreux établissements, fondés par des coreligionnaires, venus directement du Djebel Nefous. Mais c'est surtout depuis la destruction de Tahert, que les Ibadites se trouvent étroitement mêlés à l'histoire générale du Sahara.

A quatre ou cinq kilomètres de l'immense palmeraie que leurs devanciers possédaient à Ouargla, les nouveaux arrivés fondèrent Sédrata. Ils en firent une

(1) Tiaret.



splendide cité saharienne, édifiée probablement sur le modèle de Tahert, mais mieux construite encore car elle bénéficia de l'expérience acquise. En tout cas, si nous ne pouvons nous faire une idée de Tahert qu'en consultant les traditions et les auteurs anciens, il suffit, au contraire, de gratter le sable des dunes, pour découvrir les ruines de Sédrata. Et ce sont de fort belles ruines...

Ses maisons étaient solidement construites, un peu sur le modèle des habitations actuelles du Mzab, mais beaucoup plus somptueuses. Certaines d'entre elles étaient de vrais palais ornés de reliefs en « timchent », travaillé au couteau.

M. Blanchet, faisant allusion à l'un de ces édifices, écrit dans un compte rendu à l'Académie :

« Les murs, les colonnes et les chapiteaux sont couverts d'un stuc « très fin, refouillé en arabesques ».

Bien qu'on en retrouve quelques traces à Guerrara, ce genre de décoration a été abandonné par les Ibadites depuis leur installation dans la Chebka.

En même temps que la technique de ces bâtisseurs, se précisait l'organisation sociale de leur société, déjà ébauchée dans la « voie du secret » et la « voie de gloire » depuis les revers de Nehrouan.

L'histoire des Ibadites a été comparée à celle des Israélites, éternels émigrants ! Mais le fait d'avoir souvent émigré et de tirer du commerce leurs principales ressources, sont les seuls caractères communs.

Le Judaïsme est une religion, mais c'est aussi et surtout l'esprit d'une race très déterminée, et constituée depuis le point de départ. Si la race n'est plus actuellement pure, c'est au cours de ses diverses étapes qu'elle s'est affaiblie.

Ce qui a fait au contraire, dès le début, la puissance de l'Ibadisme, c'est l'idée religieuse. A l'origine, il n'y avait pas de race émigrante, puisque cinq ibadites seulement, sont venus au Maghreb convertir des milliers de Berbères. Ces Berbères ont accueilli ensuite divers éléments arabes, négroïdes et nègres. Et ce n'est qu'au Mzab, quatrième étape de l'Ibadisme, que s'est constituée peu à peu une race, la race Mzabite.

Cette race est donc l'œuvre d'un idéal religieux, pétri d'un fanatisme, et d'un esprit d'exclusivisme intransigeant qui conduisit un groupe d'Ibadites dans l'isolement de la Chebka, et leur a imposé, dans ce cadre particulièrement sévère, des conditions de vie très spéciales.

C'est, en effet, pour défendre une fois de plus leurs convictions contre les attaques de leurs voisins musulmans orthodoxes que les Ibadites abandonnèrent Sédrata, vers l'an 1000, pour s'installer dans la Chebka et se faire un rempart de son aridité.



GHARDAIA

On distingue de nombreux puits creusés dans le lit de l'Oued et le barrage construit pour inonder les jardins en période de crue.







Trois rues de la ville haute
Quartier des Tolbas et du
parti religieux.



CHAPITRE III

Ghardaïa

IMPRESSIONS D'ARRIVÉE

L'oasis de Berrian est découpée en forme d'étoile par les méandres de trois oueds, et les caps aigus de la Chebka.

La piste, continuant vers le Sud, contourne l'une des branches de cette étoile faite de voûtes de palmes, qui, au soleil couchant, étincellent comme des lames d'acier.

Sous les palmiers, rayonnent de blancheur des Koubas élevées pour célébrer la mémoire de marabouts vénérés par les arabes de la région. Formant à leurs villes une ceinture, on pourrait croire qu'elles sont l'œuvre des Mzabites. Mais non, ces derniers condamnent les cultes marabouti-

ques par lesquels les musulmans d'Afrique du Nord placent des intermédiaires entre la Divinité, trop lointaine, trop abstraite, et le commun des mortels.

« Dieu seul est grand » proclament, sur un ton de réprobation les Ibadites qui passent aux pieds de ces Koubas.

La piste, longeant l'Oued, tourne avec lui, doublant un éperon de la Chebka, et aussitôt disparaissent Berrian, l'Oasis et les Koubas.

Le voyageur est de nouveau plongé dans le domaine de la pierre, de plus en plus houleuse, stérile et déchiquetée. Peu à peu, ce vide de la nature, ce néant donne une impression d'écrasement, qui hypnotise, anéantit, engourdit toutes les facultés, ou bien encore, aboutit à une sorte de malaise de l'esprit comparable au vertige. Mais tout à coup, à l'horizon, la croûte rocheuse et bosselée s'infléchit, plonge vers on ne sait quelles profondeurs, tandis que plus loin, de l'autre côté de la brisure, la Chebka reprend. Cette coupure, c'est l'Oued Mzab, véritable fosse, large, mais encadrée par de hautes berges escarpées. Longeant les flancs d'une Chaba (1), épousant par de multiples lacets les formes anguleuses du rocher, la piste descend dans le canion.

En même temps, apparaissent, surgissant du fond de l'Oued, Ghardaïa, capitale du Mzab, puis, à gauche, Mélika, Béni-Isguen, et sur une pente de la Chebka le Bordj militaire, allongé, un peu semblable à un chien de garde, accroupi et qui veille.

Un peu de sable, débris de la Chebka, balayée par les vents, garnit le fond de l'Oued. Celui-ci longe un grand cimetière, triste et terne champ des morts, sans ornements, simplement hérissé de pierres pointues et jonché de poteries cassées...

De l'autre côté de l'Oued, le plus souvent à sec, puisqu'il ne coule guère plus d'une fois par lustre, commence le domaine des vivants, les premières maisons de Ghardaïa.

La ville est assise sur un énorme mamelon rocheux, en forme de bosse de chameau, qu'elle recouvre entièrement, le débordant même. Au sommet se dresse le minaret, tour quadrangulaire en forme d'obélisque, semblable à toutes celles du Mzab, mais plus haut, plus imposant. Les pointes qui le prolongent représentent assez bien les doigts d'une main tendue vers le ciel.

Il domine la Mosquée, ses vastes terrasses aux murs élevés et crénelés, véritables remparts ! Ces lieux de prière, susceptibles de devenir un refuge, le dernier refuge contre l'ennemi, sont bien le cœur de la ville. Peu

(1) Ravins étroits qui aboutissent à un oued.



à peu, au-dessous d'eux celle-ci est descendue, étagée, compacte, couvrant toutes les pentes du mamelon, superposant, juxtaposant ses milliers de terrasses et de murs. Ce qu'on voit des terrasses est désert et les murs sans fenêtres.

Pas de verdure, pas le moindre jardin accroché aux paliers de Ghardaïa, si différente des autres cités sahariennes, arabes ou nègres. Sur son assise rocheuse, située entre deux berges de roc dénudé, l'héritière de Tahert et de Sédrata, donne par la masse compacte et étendue de ses terrasses, une forte impression de vie contenue et cachée, mais triomphante, victorieuse du désert. Il ne s'agit pas d'une vie exubérante, se révélant par des œuvres éphémères. Les murs de Ghardaïa, déjà millénaires, promettent de durer encore longtemps. Ils ne sont pas construits comme la plupart de ceux des habitations sahariennes, avec cette argile rouge qui donne aux agglomérations de jolies teintes chaudes, mais que le vent chargé de sable, émiette, et que les averses réduisent en bouillie. Ils sont faits de la dure pierre de la Chebka, recouverte de timchent (1) de couleur ocre très pâle et presque rose.

Ces nuances sont si ténues que par temps nuageux, la ville devient toute grise. Sous le grand soleil, elle est au contraire dorée. Et le soir, au couchant, c'est le rose qui domine, adoucissant l'aspect des lignes trop droites, des murs trop nus. Cet immense et austère ksar saharien semble alors gravir plus légèrement les pentes du rocher, monter vers le ciel, comme une vision de rêve.

---

(1) Plâtre du pays.

FONDATION DE GHARDAIA

Sévérité, puissance, vitalité, douceur de certains aspects fugitifs, ces traits donnent à Ghardaïa une physionomie faite, à la fois, d'austère gravité, et d'un charme très prenant.

Mais tout cela n'est que la forme extérieure, la manifestation matérielle de l'âme de la ville, de l'idée qui a présidé à la fondation, plus tard, aux destinées de Ghardaïa et de ses sœurs.

Le plateau de la Chebka, en raison de sa sécheresse et de sa stérilité, devait être peu peuplé avant la fondation du Mzab. Les autochtones dont la tradition et les traces matérielles nous ont transmis le souvenir, étaient des arabes vivant sous la tente, très misérablement, des produits de leurs troupeaux. Quant aux caravanes, elles passaient à l'Est et à l'Ouest, évitant cette région sans ressources, et trop pénible à traverser. Or c'est justement parce que l'Oued Mzab était particulièrement désert et isolé du reste du monde, qu'il a tenté les Ibadites, à la recherche d'une retraite inviolable, où ils pourraient, sans crainte, conformer leur existence à leur idéal religieux. Ils s'y installèrent donc, en petit nombre d'abord, puis en masse, désertant Sédrata, malgré le développement que cette dernière avait acquis et les ressources commerciales qu'elle présentait.

Choisi par des hommes qui jouissaient d'une civilisation assez avancée, et habitués à la richesse, peuplé à l'encontre des lois qui régissent d'ordinaire les migrations, ce pays inhospitalier fut aménagé selon un plan très déterminé et assez rationnel. Rien ne fut laissé au hasard. Quand la première ville, El-Ateuf, fut fondée, en 1011, sa situation, l'emplacement de la Mosquée et les contours des murs extérieurs, furent fixés par décision de la Holga, présidée par son Cheikh.

Le cadre ainsi tracé, fut bien vite garni par les familles de la colonie venue de Sédrata, et par de nombreux Ibadites accourus du Nord et de toutes les Oasis du Sahara, où ils vivaient en petits groupes isolés.

Ils furent bientôt trop nombreux pour l'espace réduit qu'entouraient les remparts, mais au lieu d'étendre la ville au delà des limites qui leur avaient été imposées, ils décidèrent de fonder Bou-Noura, en 1048, puis Béni-Isguen et enfin Ghardaïa, vers 1075.

Mélika semble n'avoir été rattachée à la confédération du Mzab qu'au XIVe siècle.

GHARDAIA. — Le « çahn » ou «
rieure de la mosquée « Iba
(Photo Bo



Guerrara et Berrian, qui sont beaucoup plus jeunes encore, ne datent que du XVII^e siècle. Les cinq premières ont été groupées sur quelques kilomètres, de façon à pouvoir faire front unique devant l'ennemi. Si les deux autres sont plus éloignées c'est bien un peu à cause de l'esprit d'indépendance de leurs fondateurs ; mais aussi parce que de nouveaux établissements créés en amont de l'Oued Mzab, auraient asséché, par de nouveaux puits, ceux des villes existant déjà en aval.

Comme ses aînées, Ghardaïa fut bâtie sur une hauteur, de façon à être plus aisément défendue. Tout en étant élevé, l'emplacement choisi ne l'éloignait pas du lit de l'Oued, dans lequel la palmeraie devait être plantée.

Cette nécessité de dominer les alentours, et de se trouver tout entière sous l'autoritaire protection de sa mosquée, lui a valu sa formation massive.

Pour les mêmes raisons de sécurité, les rues ont été dessinées étroites et tortueuses. Un certain nombre sont couvertes et constituent de véritables défilés. Pleines d'ombre, elles devaient, d'autre part, jeter sur la vie intime de la cité, un profond mystère qui convenait au puritanisme Ibadite.

Ainsi la pensée qui a présidé à la construction de Ghardaïa se dégage-t-elle clairement de sa situation, de son caractère de ville fortifiée et fermée. Ses terrasses elles-mêmes, domaine de la femme recluse, sont en grande partie recouvertes de portiques soutenus par de fines colonnes. La vie de famille est ainsi rigoureusement à l'abri des regards.

L'histoire et la structure des diverses cités du Mzab ont été si profondément influencées par la mentalité uniformisée des Ibadites, qu'il semble impossible qu'un événement aussi important que la fondation de Ghardaïa, ait été fortuit. C'est pourtant ce que laisse entendre une fort jolie tradition.

Dans la seconde partie du XI^e siècle, et vraisemblablement vers 1075, deux Saints musulmans, MOHAMMED BEN YAHIA et SLIMANE BEN YAHIA, vinrent rendre visite aux Mzabites, avec l'intention, plus ou moins avouée, de les convertir à l'Islam Orthodoxe. Ils s'installèrent aux pieds d'une colline, qui semble être celle où se trouvent encore les ruines d'un vieux ksar. Ils furent bientôt entourés de quelques Ibadites, qui tout en ne partageant pas leùrs croyances, admiraient leur sagesse.



MOHAMMED BEN YAHIA remarqua qu'une lumière s'allumait tous les soirs au flanc de la

colline déserte qui se trouvait en face de son campement. Il envoya un de ses admirateurs, Cheikh ABOU AISSA EL ALAOUI, sur les lieux, pour éclaircir ce mystère.

Au fond d'une grotte Cheikh ABOU AISSA découvrit une femme, une jeune nomade d'une grande beauté, que ses parents avaient abandonnée, parce qu'elle allait enfanter et ne pouvait plus les suivre. Elle lui dit s'appeler DAIA, et vivre des fruits dont les caravanes de passage lui faisaient l'aumône.

Invitée à se rendre près du sage MOHAMMED BEN YAHIA, DAIA répondit avec soumission : « C'est facile, j'irai ».

MOHAMMED BEN YAHIA fut conquis par ses charmes, la garda auprès de lui et l'épousa. Il dessina, autour de la grotte où avait vécu sa bien-aimée, le plan d'une ville qui fut appelée « Ghar-Daïa » (1).

La grotte existe encore, bien qu'en partie comblée. Située derrière la Mosquée, elle est devenue, pour les femmes, un lieu de pèlerinage.

LES ORIGINES DES MZABITES

Bien que leur nombre ne soit guère supérieur à vingt-deux mille, les Mzabites constituent une variété de race très distincte.

Il ne suffit pas, pour les définir, de déclarer que ce sont des Berbères. Ces derniers sont, en effet, représentés par un ensemble de groupements dont les origines lointaines sont probablement assez diverses. Il est possible que ces éléments disparates se soient peu à peu unifiés, et qu'ils aient eu, à une certaine époque, un ensemble de caractères ethniques communs. Mais ils ont été à nouveau diversifiés par les croisements que leur ont fait subir les invasions successives et, en particulier, celle des arabes.

De tous ces groupements, celui que constituent les Mzabites est resté le plus pur, bien qu'il ait évolué. Isolé par son exclusivisme et son exil volontaire, il a été préservé de toute influence dissolvante, venue d'un milieu extérieur.

Mais du fait qu'il s'est longuement refermé sur lui-même, et qu'il a été soumis à des conditions de vie très spéciales, il a acquis, au cours des

(1) Grotte de Daïa.



neuf derniers siècles, des caractéristiques qui ne semblent pas être spécifiquement berbères.

Cependant les résultats de cette évolution ne doivent pas faire douter des origines berbères des Mzabites. L'Ibadisme a été implanté en Afrique du Nord, par cinq apôtres de ce schisme. L'un d'entre eux, ABD ER RAHMAN BEN ROSTEM était Persan, et les quatre autres Arabes. Mais quelle influence a pu avoir cet apport infime de sang oriental, sur ce peuple de prosélytes berbères qui, quelques années plus tard, constituait l'Empire de Tahert. Or, après la ruine de cet empire et le sac de sa capitale, c'est une colonie de réfugiés venus de Tahert, qui a fondé Sédrata et, plus tard, les villes du Mzab.

Il y a certainement eu, avant l'installation dans la Chebka, quelques alliances d'Ibadites avec des Arabes. Il y en a encore quelques-unes. Mais leur influence n'a jamais été prépondérante parce qu'elles étaient trop rares. Du reste les descendants de ces unions sont, en quelque sorte, mis à l'index. Il ne leur est permis d'épouser eux-mêmes que des individus de sang mêlé. Et ainsi la masse des Mozabites a été préservée par les lois que lui avait inspiré l'instinct de conservation.

Elle a été menacée par un autre danger plus redoutable que celui de l'influence arabe. Malgré l'hermétisme des citadelles à l'abri desquelles ils mettaient leur foi et leurs familles, les Mzabites n'ont pas cessé, depuis le XI^{e} siècle, d'entretenir des échanges avec le Nord et le Sud. De tout temps, avant l'occupation française, ils ont ramené du Soudan des esclaves nègres. Tandis que les hommes étaient chargés des travaux agricoles, les négresses, qui

vaquaient aux soins du ménage, ont été souvent les concubines de leurs ma tres. Mais les fruits de ces unions illégitimes, bien qu'élevés dans la religic Ibadite, n'étaient pas admis effectivement dans la caste Mzabite.

Ainsi s'est formé, à côté de cette dernière, une variété de nègr Mzabites qui constitue la plèbe des villes, et qui n'a pas altéré la pure du sang de la classe supérieure. Dans cette lutte sociale livrée aux péri arabe et noir, la femme Mzabite s'est, une fois de plus, montrée à la hau teur de son rôle de « conservatrice ». Plus soumise que l'homme aux lo régissant le mariage Ibadite, elle ne s'est jamais mésalliée.

Le Mzabite se distingue physiquement de l'Arabe par la form de son crâne, qui est un ovoïde parfaitement régulier. C'est pour cette ra son que le « guennour » lui va si mal. Cette coiffure ne convient qu'aux dol chocéphales.

Son teint est très clair et sa barbe brune ou châtain. Ses yeu sont grands et dominés par de fortes arcades sourcilières.

En raison de sa vie sédentaire, il est ordinairement gras à moir d'être irrémédiablement maigre.

Son tronc et ses bras sont longs ; mais ses jambes, trop courte lui donnent une démarche assez spéciale, dont la majesté rachète imparfaite ment le manque de grâce.



Les nègres-Mzabites se rapprochent plus o moins de ce type, selon qu'ils sont plus ou moins méti sés. Mais ce qu'il y a de plus tenace dans leur atavism soudanais, c'est la couleur.

Les rares nègres de sang pur qu'on rencontr au Mzab, descendent directement des derniers esclave amenés du Soudan. Ils n'ont rien de commun avec le négroïdes d'El-Goléa ou d'Ouargla.

Les caractéristiques physiologiques, qui di tinguent nettement les Mzabites des arabes et des nè gres, ne sont pas les seuls traits saillants de leur per sonnalité. Ils ont une langue et une civilisation dont le éléments principaux les rattachent fortement à la sou che Berbère. Leur puritanisme a en outre donné à leu pensée et à leur activité une forme austère et rigide dont les contours se dégagent nettement de leur organi sation sociale et de la façon dont ils comprennent la vi de famille.



Le voisinage de ceux qui ne sont plus, rend au Mzab, l'idée de la mort familière aux vivants



L'ouverture grillagée donne soit sur une terrasse soit sur le patio de l'étage

Petite fille d'une famille d'arabes agrégés au Mzab



Jeune fille israélite de Ghardaïa

Au Mzab, la "venue" de l'Oued est un événement aussi heureux que rare



Ce furent des considérations d'ordre politique, qui, dès les premiers temps de l'Islam, dressèrent MOAOUIA, roi de Syrie, contre ALI, quatrième khalife.

Mais l'arbitrage proposé par ALI, au lendemain de la Bataille de Siffin, posa une question de principe, qui touchait au domaine de la religion. Nous avons vu comment les Kharedjites, se sont « séparés » du reste de l'Islam parce qu'ils niaient à ALI le droit de disposer lui-même du sort du Khalifat, en acceptant un arbitrage entre lui et son adversaire.

Les Ibadites héritiers des premiers Kharedjites, n'ont cessé de professer que le Khalife, Chef suprême des croyants devait être élu, et avait le strict devoir de conserver le pouvoir jusqu'à sa mort, s'il n'en était pas jugé indigne.

De ce principe, posé à l'origine de l'Ibadisme, découlent toutes les caractéristiques de ce schisme.

Ses sectaires proclamaient non seulement que le Khalifat n'était pas héréditaire, mais encore qu'il ne devait pas être l'apanage de la famille du Prophète. N'importe qui, quelle que fut son origine, pouvait prétendre à cette dignité suprême, s'il possédait la science et les vertus nécessaires.

C'était subordonner entièrement au pouvoir religieux, le pouvoir temporel pour éviter que l'hérédité ne donnât trop d'importance au Khalifat. Cette doctrine est remarquablement résumée par ces mots :

« La Illah Illah Allah » Dieu seul est grand !

Dans la bouche des Ibadites, cette sentence prend un sens très étendu. Elle n'accorde à la personnalité des chefs, même religieux, qu'une importance relative. Ils ne sont respectables qu'autant qu'ils parlent au nom d'Allah !

« Dieu seul est grand », par conséquent, MAHOMET lui-même ne l'était pas plus qu'un autre homme. Et c'est bien là ce qu'ont voulu affirmer les Kharedjites, quand ils ont pillé le sanctuaire qui abritait sa tombe. Mais, conséquence plus profonde et qui sépare davantage les Ibadites des Orthodoxes, la seule source de la loi, du dogme, c'est le Coran, révélé aux hommes par « l'intermédiaire » de Mahomet, mais qui est en réalité, « la parole increéée d'Allah ».

Après la mort du Prophète, ses disciples se rendirent compte que les versets de ce livre sacré ne permettaient pas de donner une solution à

toutes les situations dans lesquelles Dieu place l'homme. Pour suppléer à ces lacunes, ils accordèrent force de lois aux exemples donnés par MAHOMET au cours de son existence, interprétant jusqu'à ses silences !

L'ensemble des prescriptions déduites de ces exemples constituent la « sunna », seconde source de la Loi.

Les Ibadites estiment que c'est un sacrilège d'élever au rang des prescriptions divines, les enseignements donnés par la conduite d'un homme, puisque « Dieu seul est grand » !

Ils rejettent donc la « sunna » et au nom de la stricte interprétation du Coran, condamnent toute innovation en matière de dogme. Et au nom de ce dogme immuable, cadre étroit et rigide de leur vie, ils se privent d'un certain nombre des bienfaits de notre civilisation. Ils rejettent le culte dont MAHOMET, le premier des musulmans, est l'objet de la part des orthodoxes.

Ils se gardent bien, à plus forte raison, de témoigner d'une dévotion quelconque pour la mémoire de ceux de leurs ancêtres qui se sont signalés par leur vertu et leur sagesse. Aussi ne voit-on dans leurs cimetières aucun de ces édifices, manifestation matérielle du maraboutisme, qui égaient par leur blancheur, les cimetières arabes.

Il semble aussi que l'interprétation stricte du Coran, et le désir d'imiter les premiers musulmans dans la simplicité de leurs mœurs et l'ardeur de leur foi, soit une des causes de l'austérité des Mzabites que nous rencontrons dans leurs rues, vêtus de grosse laine, sans la moindre recherche. Ils condamnent le luxe, les danses, la musique et tout ce qui peut réjouir le cœur en flattant les sens !

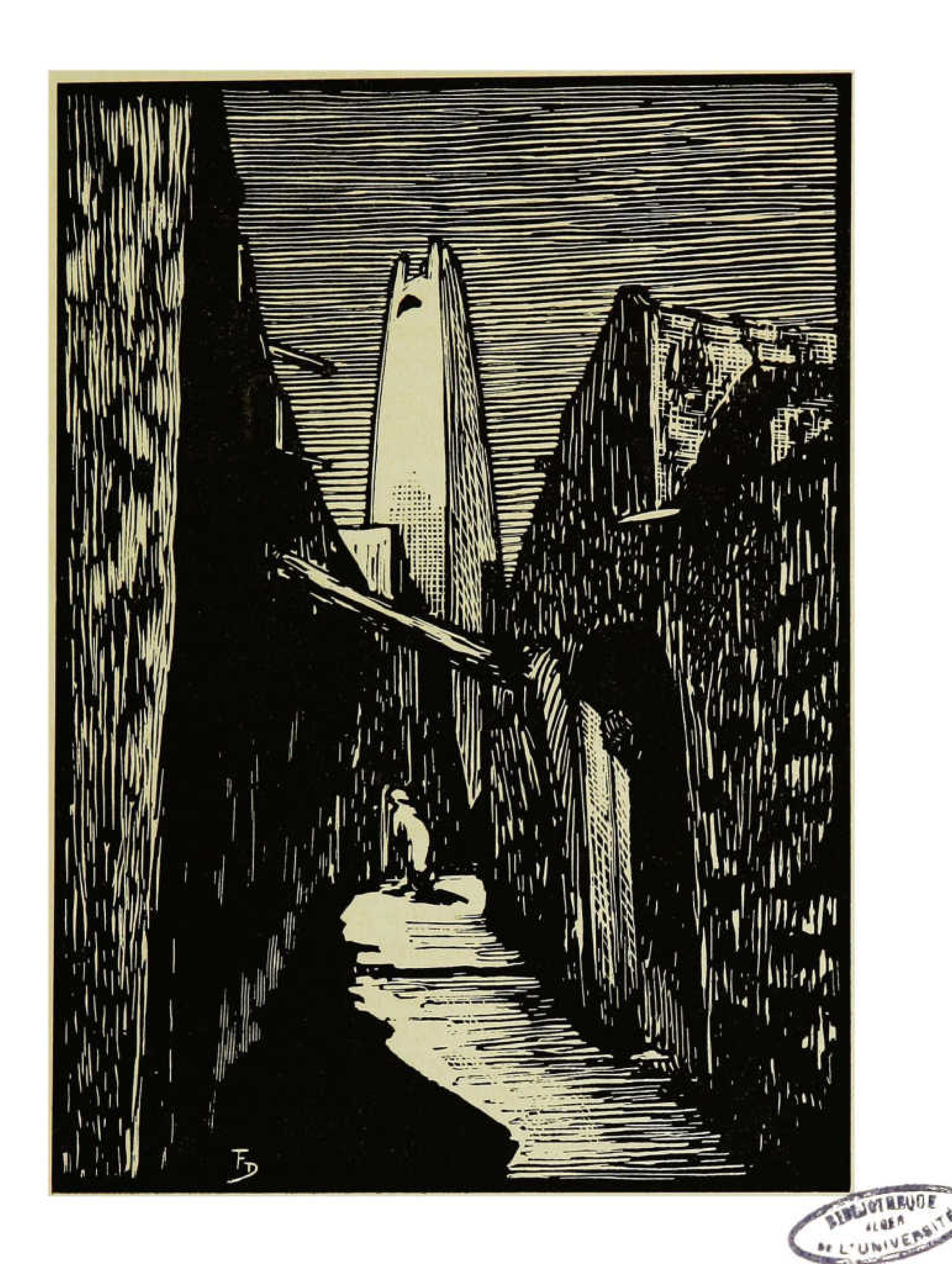
Je ne connais pas d'image plus exacte de leur âme, que leur mosquée, fortifiée, austère et pleine d'ombres.

Du sommet de son socle rocheux, elle domine la Chebka, les berges et le lit de l'Oued, Bou-Noura, Mélika, Béni-Isguen. Elle commande les « faubourgs » de sa propre ville, les quartiers arabes et juifs, et les rues commerçantes qui toutes se dirigent vers la place du marché, où la foule se presse, affairée.

Mais cette Mosquée, merveilleux poste d'observation, est en même temps une retraite, une « tour d'ivoire », d'où les « tolbas » (1), loin de toutes préoccupations matérielles, isolés de la vie trépidante des souks, veillent sur l'âme religieuse du Mzab, comme ils veillent sur la ville.

---

(1) Lettrés qui sont en même temps des chefs religieux.



Des bas quartiers, vers cette citadelle militaire et religieuse, montent des rues, d'abord larges et nombreuses, qui conduisent au premier palier, aux murs qui ceinturaient la ville ancienne, celle dont le plan a été dessiné à la fondation. De là, les rues, de plus en plus rares, étroites et sombres, continuent l'ascension. Transformées en boyaux, tantôt tortueuses, tantôt droites et raides, elles escaladent les diverses assises rocheuses dans lesquelles, de loin en loin, sont taillés quelques marches.

Elles sont, presque partout, recouvertes par l'étage supérieur des maisons, si bien qu'on ne sait jamais si on se trouve dans la rue, ou si, par mégarde, on n'a pas pénétré dans un intérieur privé.

Au fur et à mesure qu'on monte, s'éloignant des marchés et de la foule, le silence devient de plus en plus complet et bientôt impressionnant. Ce quartier semble déserté, tant on y est seul. De loin en loin, un homme accroupi devant sa porte, le capuchon sur les yeux, se tient immobile, si indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, qu'il ne semble pas vivre. Plus rarement encore, on croise un passant, sans pouvoir rencontrer son regard. Il marche, le front baissé, profondément distrait ou recueilli.

Enfin, ce faisceau de ruelles se fond en deux uniques voies. L'une assez large, mais glissante et malaisée, conduit à la porte principale de la Mosquée. L'autre, couverte, aménagée dans l'épaisseur des remparts, est le chemin ordinairement suivi par les femmes. Cette dernière débouche, on ne sait par quel miracle, en pleine lumière aveuglante, sur les immenses terrasses étagées de la mosquée.

C'est là, isolés du reste des humains, en plein ciel, que les fidèles se rangent, pendant les nuits d'été, pour prier un Dieu unique et tout puissant, qui pourrait être celui des Chrétiens, s'il était plus clément.

Aux pieds du minaret, dont la pointe hérissée semble toucher les étoiles, les voix montent, suppliantes, rythmées par une discipline séculaire, mais pleines et fortes. La prière de ces exilés n'est pas la complainte d'un peuple vaincu par l'adversité. Elle est l'expression d'une foi vivante, solide, dont leur vie est imprégnée, et qui les a soutenus.

Des terrasses, blanchies à la chaux, étincelant au soleil, on descend par un étroit escalier, dans la cour intérieure, sorte de patio appelé « çahn ».

Cette cour sert, comme les terrasses, de lieu de prière. C'est aussi là qu'à certaines saisons, les tolbas distribuent des dattes aux fidèles pour que l'heure des repas ne les éloigne pas des lieux saints. Autour du patio, se trouvent les portes basses qui donnent accès aux locaux où se font les

ablutions purificatrices, aux Ecoles coraniques, et à la salle de prière, le « beït eççalat ».

Quelques marches permettent de descendre dans cette salle profonde, et sombre parce que la lumière ne pénètre que par les portes.

Le toit qui supporte les terrasses de la Mosquée, est soutenu par une véritable forêt d'énormes piliers rectangulaires, occupant un espace presque égal à celui qu'ils laissent libre.

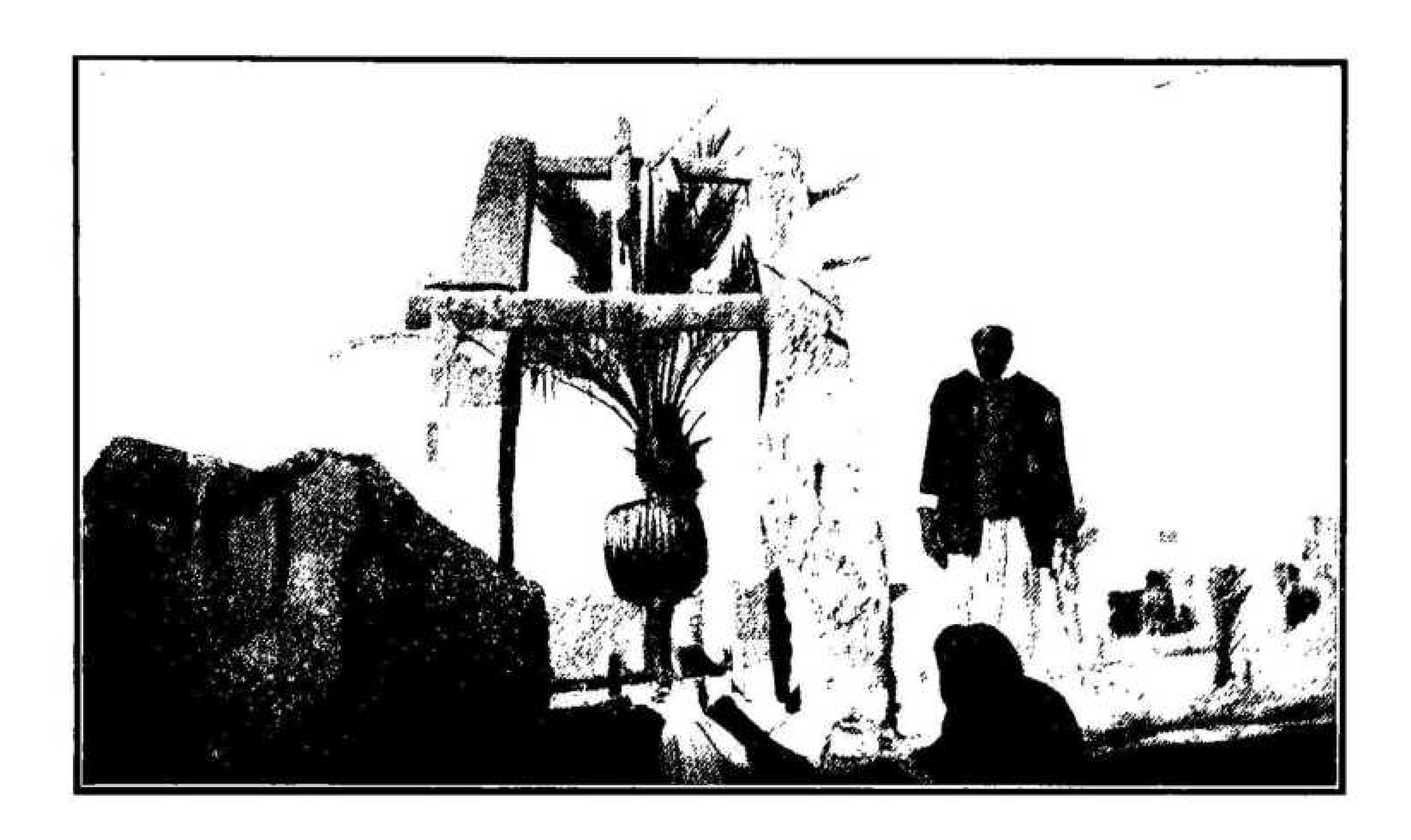
Ce « beït eççalat » évoque le souvenir des catacombes des premiers chrétiens, qui devaient se cacher pour prier, et pouvoir se défendre.

A mi-hauteur, entre les terrasses et la cour intérieure, dans l'épaisseur des murs, a été aménagée une salle étroite et longue, sorte de chemin de ronde, donnant sur le çahn par des ouvertures en arcades, que dissimulent de vieilles étoffes. C'est le « tamenaït ». Seuls, les tolbas ont le droit d'y entrer. C'est là qu'ils se réunissent et tiennent conseil, en grand mystère. Dans l'ordre religieux, leurs décisions sont souveraines.

Avant notre arrivée au Mzab, cette assemblée des Tolbas, s'occupait aussi des questions administratives et des règlements de police. Elle faisait et abrogeait les lois comme bon lui semblait. Mais pour ne pas s'exposer à perdre leur prestige, les tolbas ne se montraient jamais en public. Ils faisaient connaître leurs décisions à l'assemblée des « Aouan » chargée de veiller à leur exécution.

Actuellement, les Tolbas ne sortent pas davantage de leur retraite. Ces hommes au visage pâle, ornés le plus souvent de barbes majestueuses, ne franchissent la porte de la mosquée, que pour se rendre chez eux, en rasant les murs des sombres ruelles. Il est rare que des européens réussissent à les rencontrer.

Seules de hautes vertus et une grande culture permettent aux postulants de franchir les grades d'Imsourden et Irouan, par lesquels il faut passer pour être nommé Aazab, c'est-à-dire Taleb. Or il faut être parvenu au sommet de la hiérarchie, pour siéger dans le Tamenaït, et présider aux destinées morales de la Cité Ibadite. Malgré leur immense prestige et leur toute puissance, les Tolbas, fidèles aux croyances de leurs ancêtres, n'ont jamais prétendu réformer la loi, ni lui ajouter quoi que ce soit, puisque le Coran est sa seule source. Les décisions prises par l'assemblée des Tolbas, ou celle des Irouan, auxquels ils ont parfois donné délégation, ne concernent que des réglementations codifiant la loi et fixant les sanctions à infliger à ceux qui ne la respectaient pas. Parfois les Tolbas des cinq villes du Mzab se réunissaient pour instituer, sur un point important, une réglementation uniforme.



Voici quelques exemples de ces décisions :

« Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux. Et que sa bénédiction soit sur notre Seigneur Mohammed, sa famille et ses compagnons, avec le salut.

.....L'enfant à la mamelle, garçon ou fille, doit rester avec la mère, partout où elle réside...

Lorsqu'une femme répudiée a des enfants jeunes et qu'elle allaite, elle ne doit pas se remarier avant que ses enfants soient sevrés. Si la mère se remarie avec un autre que le père, pendant qu'elle allaite et si elle devient enceinte et perd son lait, elle est tenue responsable de la chose et on la punit du Tazir (1) ». (Décision prise en 1405).

« Au nom d'Allah..........

Celui qui a déshonoré et souillé la réputation et la religion d'un musulman, dans la personne de la femme de celui-ci, soit en pénétrant dans sa maison, ou en prenant rendez-vous avec la dite femme dans un autre local, ou dans la rue, pour commettre l'adultère, celui-là sera fouetté dans la Mosquée, en présence des notables. Il recevra 80 coups de fouet, il sera exilé du pays pendant deux ans et frappé d'une amende de 200 réaux...

La femme qui a été violée et qui a manifesté une résistance en criant, en se défendant ou en se débattant, doit faire une retraite de trois

(1) Peine inférieure à 40 coups de bâton et 40 jours de prison.

périodes intermenstruelles, et une grande aumône expiatrice. Alors son mari peut reprendre avec elle les rapports conjugaux. Si elle est devenue enceinte des œuvres du fornicateur, elle sera répudiée, quand la chose apparaîtra, et la paternité sera attribuée à ce dernier ». (Décision prise en 1409).

« Au nom d'Allah..........

Il est ordonné au crieur public d'inviter chacun, dans les mosquées et sur les marchés, à dénoncer les filles mères pour découvrir la faute qu'elles cachent. Elles seront mises à mort et malheur à elles si elles ne se repentent ». (Décision prise en 1568).

« Louange à Allah l'Unique.....

Celui qui amène dans son jardin ou son canal, une quantité d'eau courante de pluie supérieure à celle qui lui revient, est puni de 25 réaux d'amende et de l'exil ». (Décision prise en 1662).

« Louange à Allah l'Unique.....

« Les parfums sont interdits ». (Décision prise en 1697).

« Au nom d'Allah.....

Nous interdisons d'une manière générale et absolue, à tout Mzabite de faire sortir du Mzab sa femme, sa fille ou n'importe quelle autre femme Mzabite... » (Décision prise en 1928).

On voit que les questions les plus diverses étaient réglementées par les tolbas. Jadis, l'un d'entre eux, qui avait le titre de Cheikh de la Mosquée, présidait leurs réunions. En raison des nombreuses dissensions qui se sont produites à l'occasion de leur désignation, ces chioukhs de la Mosquée n'ont plus été remplacés après leur mort.

L'organisation sociale des cités du Mzab, a toujours été théocratique. Mais son histoire nous donne l'exemple d'une théocratie à forme très démocratique, bien que disposant de pouvoirs absolus.

Les tolbas qui s'isolent pour délibérer, dans le « tamenaït » ne se mêlent pas davantage au commun des fidèles quand ils sortent de la Mosquée. Ils habitent tous le quartier silencieux et plein d'ombre, situé aux pieds des remparts qui entourent les Lieux Saints.

Plus bas, s'étendent, comme nous l'avons déjà vu, les quartiers du parti mzabite laïque, c'est-à-dire de l'opposition, les quartiers arabes et israélites, le marché et les rues commerçantes.

Et, tout autour de Ghardaïa, animée d'une vie religieuse et économique si intense, se trouvent de vastes étendues réservées aux morts. Le

Deux rabbins de
(Photo B



plus souvent alignées en rangs serrés, mais parfois groupées sans ordre, comme une foule qui s'écoule, les tombes étalent, du pied de la Chebka jusqu'au seuil des maisons, leurs champs de pierres plates et pointues. Ces pierres plantées en terre, hérissent le sol grisâtre et bosselé. Il y en a une à la tête et l'autre au pied de chaque tertre. Une troisième, située entre les deux, désigne les tombes où reposent des femmes. Chaque fois qu'un habitant de Ghardaïa sort de la ville, chaque fois qu'il revient au Mzab après un séjour dans le Tell, la vue des cimetières évoque en lui le souvenir des morts. Le jour où il ira grossir leur nombre, ses amis n'auront que quelques mètres à parcourir pour le conduire, de la maison où il est né, à sa dernière demeure.

Le voisinage de ceux qui ne sont plus, rend l'idée de la mort familière aux vivants.

L'étendue et le grand nombre des cimetières vient de ce que tous les Mzabites doivent venir mourir dans leur famille. Or, la famille ibadite est stable, puisque la femme n'a pas le droit de quitter le Mzab, « terre patrie ». La patrie, pour chaque mzabite ce n'est pas tout le Mzab, mais seulement la ville où il est né, et le morceau de terrain réservé aux tombes de sa famille, ou de sa « fraction de tribu ». Ville et cimetière, l'un et l'autre sont intimement liés dans son cœur, parce que la patrie n'est pas pour lui un pays dont les charmes l'ont conquis, et auquel l'unissent des questions d'intérêt matériel. C'est l'oued desséché, où rien ni personne ne pourrait continuer à vivre, sans la situation qu'il a acquise dans le Nord ; c'est la terre hostile où ses ancêtres ne se sont fixés que pour défendre un idéal ; c'est surtout ce ksar orgueilleux, dont l'existence semble défier le bon sens, et le lambeau de terre désertique où reposent ses fondateurs.

Ksar et cimetière matérialisent, en effet, la continuité de l'idée qui a créé le Mzab et les Mzabites, et les a faits tels qu'ils sont. L'histoire de ce peuple est l'élément le plus important de son patrimoine, et il semble ne vivre que pour continuer son passé.

Dans chaque cimetière, les vivants groupent les tombes de leurs morts autour de celle où repose l'ancêtre qui a fondé la « fraction » à laquelle ils appartiennent. Mais ces tombes n'expriment pas seulement la continuité de l'idéal qui a forgé la patrie des Mzabites ; par leur simplicité, elles sont un nouveau témoignage de leur austérité. Leur nudité est aussi l'ultime expression de la foi de ces hommes qui n'ont cessé, pendant leur existence, de professer que le corps n'est rien par lui-même, qu'il n'est que le « compagnon de l'âme sur cette terre ». A partir de l'instant où l'âme l'a abandonné, il ne mérite plus notre attachement. Et si la place qu'il occupe après la mort reste un lieu de pèlerinage, c'est uniquement pour que, penchés sur la mince cou-

che de terre qui recouvre ses restes, les parents puissent, loin de leurs occupations, prier avec plus de recueillement.

La tombe n'est qu'un signe de ralliement, et la gardienne de la tradition. Chaque famille reconnaît les siennes des autres, toutes pareilles, en disposant, entre les deux pierres de la tête et des pieds, des poteries brisées, et parfois maintenues en place par des palmes de dattier.

Muettes, méticuleusement voilées, drapées dans leurs longs et lourds vêtements de laine grise, des femmes circulent lentement entre les tombes. Elles s'accroupissent près des leurs, et courbées en avant, la face près de terre, elles mangent en priant. De loin, elles ont l'air de parler aux morts, tout bas.

La rude et poignante simplicité de telles scènes retient notre pensée bien loin des cimetières arabes d'Alger ou de Blida, dans lesquels des femmes, vêtues de riches et clairs vêtements, circulent en devisant, entre les tombes blanches et fleuries.

Au Mzab, la dépouille mortelle n'est rien mais les hommes vivent, par contre, beaucoup plus qu'ailleurs, avec le souvenir des morts. Quand ils ont une décision importante à prendre, c'est au cimetière que les Tolbas se réunissent, pour ne pas être tentés de s'écarter de la tradition, de la voie tracée.....

Sur la place du marché, ont été plantées en terre et disposées en demi-cercle, des pierres provenant du cimetière. Jadis elles servaient de siège à chacun des membres de l'assemblée des Irouan, quand ceux-ci tenaient audience foraine.

LA FAMILLE ET LA MAISON MZABITES

Cette foi puritaine et vivace, l'organisation religieuse et sociale qu'elle a forgée, ont tracé à la vie de famille, un cadre très spécial.

Mais à son tour, l'édifice social puise dans la famille la sève nécessaire à son épanouissement, et la femme en particulier est un de ses meilleurs soutiens. Les absences fréquentes et prolongées du chef de famille ont fait d'elle la pierre angulaire du foyer. Malgré son existence de recluse, qu'elle accepte du reste sans récrimination, elle remplit avec dévouement et clairvoyance son rôle de gardienne et d'éducatrice de l'enfant. Plus intelligente et cultivée que la femme arabe, c'est elle qui donne aux jeunes Mza-



bites, leur première formation civique et religieuse. La mère garde son enfant auprès d'elle jusqu'au moment où il est capable de suivre son père dans le Tell.

Plus tard, quand son fils sera un jeune homme, c'est elle qui le mariera, au cours d'un de ses séjours au Mzab, en ayant soin que cette union multiplie les liens sentimentaux et matériels qui le rattachent à sa patrie.

Le marié, laissant sa femme dans sa tribu, sera obligé de revenir périodiquement au pays natal.

Les Tolbas furent fort sages quand ils interdirent aux femmes mzabites de sortir de leur pays, et rendirent, d'autre part, difficile le mariage d'un ibadite avec une femme étrangère à sa secte. Les conditions spéciales dans lesquelles le Mzab a été fondé et subsiste, sont telles que l'émigration périodique devient pour les Mzabites une nécessité vitale. S'ils pouvaient amener leurs femmes, ou se marier aisément ailleurs, beaucoup d'entre eux ne reviendraient jamais dans un pays qui ne leur offre, en lui-même, aucune ressource.

Or, cet abandon progressif, serait la condamnation à mort du Mzab et de la foi Ibadite...

Une fois marié dans sa tribu, l'homme revient souvent passer un certain temps auprès de sa femme. Les règlements édictés par les Tolbas, l'y obligent. Son épouse, d'autre part, s'efforce de lui rendre aussi agréable que possible, ces périodes de repos et de détente. Elle continue ainsi, par son charme, l'œuvre de conservation commencée par l'éducatrice.

Remplacer parfois en affaires le chef de famille, faire germer dans l'esprit de l'enfant les convictions et les penchants qui feront de lui un vrai Mzabite contribuer enfin à entretenir dans son cœur, malgré l'austérité de la stérile Chebka, un profond amour de la Patrie, tel est donc le rôle de la femme mzabite.

Le seul fait qu'elle ne soit pas inférieure à sa tâche, nous prouve bien qu'elle est, en général, bien douée et plus cultivée que la femme arabe. Nous savons, du reste, que de tout temps, certaines d'entre elles ont reçu, ou se sont donné la mission d'instruire les autres.

Bien qu'elle soit d'un niveau supérieur à ses sœurs musulmanes d'Afrique du Nord, la femme mzabite n'est malheureusement guère mieux traitée. L'homme lui demande davantage et ne lui donne pas beaucoup plus. Cependant, si ses instincts despotiques le poussent à n'accorder à la femme qu'une liberté très restreinte, sa sagesse lui a cependant fait comprendre qu'il ne pourrait compter sur elle, en son absence, qu'en lui conférant une certaine dignité. Ces égoïstes considérations ont fait édicter de généreuses ordonnances telles que la suivante qui généralise la monogamie et limite la durée de l'absence :

« Si la femme stipule dans le contrat qu'elle sera maîtresse de sa « répudiation dans certains cas déterminés, tel que le fait par son mari de « lui imposer une rivale, ou de prendre une concubine, ou de s'absenter « pendant deux ans, la stipulation est valable. »

Il est en outre interdit au mari d'imposer à sa femme des travaux manuels, si elle ne les accomplit pas de son propre gré, et il doit toujours se conduire à son égard avec courtoisie.

Dans la famille, l'enfant, le tout petit enfant, est traité avec ce même mélange de sévérité et de tendresse.

Sa venue est considérée comme un bonheur et, en signe de joie, la femme qui va enfanter se revêt du haïk (1) rouge. Dès son apparition, il subit la prise de possession de la religion. Mais il est aussi soumis à toutes sortes de pratiques dont certaines sont simplement barbares, et les autres, fortement empreintes de superstition ou apparentées à la magie païenne. La plupart des mères ont une réelle culture religieuse. Mais Allah, ce Dieu Unique, sévère et lointain, répond mal aux besoins de leur imagination et de leur sensibilité, exaltées par la réclusion. Aussi, à leurs convictions religieuses se superposent des croyances qui leur inspirent des procédés peu canoniques.

(1) Grand voile de soie ou de laine.

Le « quartier réservé » dans u
(Photo Bo


BIBLIOTHÈQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

Le père d'Henri IV versa sur les lèvres de son fils naissant, quelques gouttes de vin symbolisant la virilité. Les femmes mzabites mettent dans la bouche des nouveau-nés, un peu de pâte de dattes, pour les fortifier. Pour qu'ils soient vertueux, elles leur font boire un peu de l'encre qui a servi à écrire un verset du Coran. Afin d'éloigner les mauvais génies du berceau, un morceau de fer est attaché au cou de l'enfant. Son front, le creux de ses mains et diverses parties de son corps sont marqués au henné (1). Si un chat-huant hulule près de la maison, le quatrième jour après la naissance, il convient, pour conjurer le sort, de projeter sur lui un peu du lait de la mère. Ce lait sert encore, pendant les premières semaines, à faire la toilette du bébé. Celui-ci ne doit être lavé à l'eau que le quarantième jour. Cette ablution, qui devient un rite, est purificatrice. C'est aussi le même jour que la mère fait sa première grande toilette, après laquelle elle est jugée digne de se remettre en rapport avec Dieu par la prière. Les nourrissons ne sont pas délicatement maillotés, mais littéralement ficelés, de la tête aux pieds. Une main de Fathma et un coquillage porte-bonheur sont attachés dans leurs cheveux.

Pour que le cou des petites filles s'allonge, on les tient fréquemment la tête en bas, suspendues par les pieds.

Dès que la petite fille a quelques mois, sa sœur aînée circule en la tenant à cheval sur sa hanche. Cette position du nourrisson de sexe féminin lui donne une déformation du bassin qui passe pour très élégante. Pour sevrer son enfant, la mère frotte le bout de son sein avec une substance désagréable au goût, comme le laurier-rose, l'aloès ou le charbon.

Le berceau n'est, le plus souvent, qu'une caisse inconfortable suspendue au centre du patio. Aussi l'enfant en sort-il dès qu'il en a la force. Il marche très tôt. C'est probablement pour cette raison que les Mzabites ont souvent les jambes arquées. Dès leurs premiers pas, le petit garçon et la petite fille sont dotés de vêtements à peu près semblables à ceux que portent les hommes et les femmes ; mais beaucoup plus voyants. Les plus harmonieux de ces vêtements sont la gandoura multicolore des petits garçons et le « khoumri » ou châle noir brodé de laine rouge et jaune dont les petites filles se couvrent la tête et les épaules.

La circoncision est l'événement important de l'enfance des garçons. Cette opération, jugée impure, est toujours pratiquée par un nègre de la tribu. Elle est l'occasion de grandes réjouissances, et marque l'entrée du jeune enfant dans la communauté musulmane. C'est après la circoncision, qui a lieu vers 6 ou 7 ans, que celui-ci commence à aller à l'école, et peut suivre son père dans le Tell.

---

(1) Plante qui jaunit comme la teinture d'iode.

Le mariage est le second grand événement de l'existence du jeune mzabite. Au cours d'un de ses séjours au Mzab, sa mère lui vante les qualités d'une jeune fille, et quand il a pris une décision, son père se charge de demander la main de l'élue. C'est souvent une parente plus ou moins éloignée, car les mariages se font, autant que possible, sans sortir du cadre de la fraction de tribu.

Dès que les deux familles se sont mises d'accord sur les conditions de cette union, le Cadi dresse l'acte de mariage en présence des parents des deux parties. Cet acte stipule que le marié doit verser une dot qui est, en quelque sorte, l'achat du droit de posséder la femme convoitée.

Après l'accomplissement de cette formalité juridique, et le paiement de la moitié du montant de la dot, un des assesseurs du Cadi va demander son consentement à la fiancée. Il l'interroge à travers la porte de la maison. Même si l'union acceptée par ses parents lui est agréable, la jeune fille ne doit pas avoir l'air trop pressée de répondre. Il convient qu'elle paraisse effarouchée et que la négresse de la tribu, qui l'assiste, soit obligée de la frapper et de la pincer pour lui faire dire « Oui ».

Dès qu'elle a donné son consentement, de nombreux « Youyou » s'élèvent de la terrasse de sa maison, auxquels répondent joyeusement les femmes réunies chez son fiancé.

Le jour où la jeune promise doit être conduite au domicile conjugal, ses parents offrent une grande « zerda » ou banquet auquel sont invités les Notables de la ville.

Le marié et ses témoins, appelés « vizirs » sont habillés de vêtements neufs, au son aigre et perçant de la rhaïta, tandis que les femmes, de la terrasse, font pleuvoir sur eux des « youyou ». Toujours au son de la musique, mais scandée cette fois par des salves de mousqueterie, le fiancé et une partie des vizirs se dirigent vers la place du marché, et, de là, partent pour l'Oasis.

L'autre partie des vizirs préparent la « Hadjba », pièce entièrement tendue de tapis, et ornée de fruits. C'est là que pendant trois jours, et quelquefois plus longtemps, le marié assistera au défilé de ses parents et amis. Pendant toute la journée, assis sur une banquette, vêtu d'un lourd burnous rouge et paré comme une châsse, il devra subir les compliments sans ouvrir la bouche et sans bouger. L'épreuve de ce long silence et de cette impassibilité prolongée, qui lui donne une allure d'idole, est destinée à prouver qu'il a été bien éduqué, qu'il est sérieux et pondéré, comme doit l'être tout bon Mzabite.



Assis par terre tout autour de lui, de nouveaux venus remplaçant sans cesse ceux qui sortent, ses invités mangent des cacahuètes et boivent du thé. Un orchestre déchaîné pallie aux inconvénients que pourrait avoir le silence obstiné du maître de céans. Le soir du premier jour, ce n'est que fort tard que le marié est autorisé à se retirer. Les vizirs l'accompagnent à sa maison où, dans la chambre nuptiale, l'attend celle qui n'est pas encore sa femme. Les femmes, groupées sur la terrasse, et les vizirs assis à la porte, attendent les cris qui doivent leur annoncer que la mariée était vierge. Des « youyou » accueillent cette bonne nouvelle.

Dans le cas contraire, dès que l'époux se rend compte qu'il a été trompé, il doit sortir de la maison la tête basse. Si son accusation est reconnue exacte, la jeune femme est renvoyée chez elle. La famille du jeune homme s'efforce de la remplacer séance tenante, à n'importe quel prix, et la fête continue.

Dans les milieux très religieux, qui condamnent toute frivolité, le mari ne porte par de burnous rouge. En outre la musique et les jeux sont remplacés par des prières.

Bien souvent l'époux quitte sa jeune femme peu de jours après son mariage. Il va dans le Tell, reprendre le labeur qui lui permettra de faire vivre son foyer. A la maison, la jeune femme secondera sa belle-mère, en attendant de la remplacer.

Cette maison est vraiment son domaine, domaine caché, mystérieux, d'où elle fait rayonner sur la société son influence bienfaisante.

L'homme vit peu dans la maison d'habitation. Si ses affaires le retiennent pas dans le Tell, il a son magasin dans les rues commerçant Et s'il reçoit des amis, c'est dans la Maison des Hôtes, appelée « douira qu'il possède non loin de la maison d'habitation. Quand ses moyens ne permettent pas d'avoir une « douira », il reçoit dans une pièce de sa deme où on pénètre par une entrée indépendante, et qui ne communique pas a le reste de l'immeuble.

Le plus souvent, le mari ne rejoint sa famille que pour le re du soir, et le repos de la nuit. Sa femme est donc bien à elle seule l'âme murs qui abritent l'élément féminin de la famille et les enfants.

Ces murs abritent la famille en l'isolant le plus possible du mil extérieur, tandis qu'ils unissent les éléments faibles de cette famille, par étroite intimité, une promiscuité de chaque instant.

Sur le couloir d'entrée, construit en chicane, donne l'escalier monte à la salle de réception, si le maître ne possède pas de « douira ». l'extrémité de ce couloir, dissimulée aux vues de l'extérieur par un tournan angle droit, se trouve la lourde porte qui donne sur la cour, ou plutôt l'atriu Celui-ci ne communique avec l'étage supérieur et l'extérieur que par un es lier et une ouverture carrée d'un ou deux mètres de côté, grillagée.

De petites chambres à coucher, sans fenêtres, sont construites t autour de l'atrium. Mais dans la journée, c'est dans cette pièce centrale q se concentre toute la vie de la maison. Là, se tient la mère, entourée de enfants. D'un côté se trouve le métier à tisser, et de l'autre, l'âtre. Le p souvent il n'y a pas de cheminée et la fumée monte, en larges colonnes bleu vers l'unique ouverture de ce rez-de-chaussé. De rudimentaires ustensiles cuisine sont accrochés au mur. Dans ces intérieurs mzabites, tout est sim mais propre.

A l'étage, quand il y en a un, sont situés les magasins à vivres les latrines. Une partie de la terrasse est souvent couverte, et le reste bor d'un mur élevé qui permet de ne pas être vu et empêche d'avoir envie voir.

La maîtresse de maison se réserve le soin de préparer elle-mê les repas de son époux. Si elle a à son service un ménage de domestiq noirs, la négresse s'acquitte des autres travaux d'intérieur et fait les comm sions en ville. Pendant ce temps-là, son mari travaille à la palmeraie.

Même au temps où ils étaient esclaves, ces nègres jouissaient d' statut spécial qui faisait d'eux le prolongement de la famille et les mettait l'abri de la misère. Quand le maître ne respectait pas ce statut, l'assembl des Notables de la « fraction de tribu » le rappelait à l'ordre. Cette asse

Trois jeunes nom
Leurs haillons n'excluent p
(Phot



blée, dite « achira », intervenait, et intervient encore dans les questions d'ordre familial. Son action est rendue nécessaire par le caractère artificiel du groupement social mzabite. En l'absence du mari, elle donne à l'épouse l'appui de son autorité. Elle surveille la conduite des mères de famille qui ont perdu leurs maris, et si ces dernières ne se montrent pas dignes de confiance, elle supplée par le contrôle d'un tuteur, à l'autorité maternelle défaillante. Cette ingérence de l' « achira » dans les questions familiales n'a rien de surprenant, puisque tous les membres d'une même fraction sont un peu parents.

ARABES AGRÉGÉS AU MZAB

Malgré l'unité de doctrine, la paix n'a pas toujours régné entre les diverses cités du Mzab. Des conflits aboutissant à des combats meurtriers se sont même parfois élevés entre çofs d'une même tribu. Ces partis ennemis se sont chacun efforcé de faire triompher leur cause, en s'assurant l'appui de contingents arabes.

C'est ainsi que les Béni-Merzoug et les Medabih ont été appelés à Ghardaïa, les Attatcha à Guerrara, et les Debadba à Berrian.

Ces mercenaires se sont installés en bordure des ksour et se sont peu à peu imposés d'une façon redoutable, à ceux qui les avaient appelés à leur secours. Intervenant dans les questions de politique intérieure, ils se sont tantôt ralliés à un parti, et tantôt à l'autre, selon l'intérêt que pouvait présenter pour eux l'une ou l'autre alliance.

« Les Medabih, nous dit le Docteur AMAT, ont été appelés à Ghardaïa, il y a environ trois siècles, par le parti des Oulad Ammi Aïssa. Ils sont originaires du ksar Lelmia, au sud du Djebel Amour. Installés à Ghardaïa, pour donner, à prix d'argent, la supériorité au parti des Oulad Ammi Aïssa, les Medabih ont souvent changé de parti : à l'heure actuelle ils paraissent attachés au çof des Oulad Ba Slimane. »

En réalité, après l'occupation française, les Mzabites auraient bien voulu se défaire de ces arabes agrégés dont ils n'avaient plus besoin pour se défendre. Mais c'était trop tard.

Bien que vivant dans un quartier assez distinct, les Béni-Merzoug sont rattachés à diverses fractions de tribus mzabites.

Les Medabih constituent, au contraire, sept fractions distinctes. Béni-Merzoug et Medabih sont du rite orthodoxe malékite. Ils ont, depuis l'occupation, un Cadi qui juge selon ce rite, qui est en même temps celui des Chaamba.

Pendant longtemps, ils n'ont pas eu de Mosquée, les Mzabites ne tolérant pas qu'il existe dans leur ville d'autres lieux de prière que les leurs. Maintenant, il y a une Mosquée Medabih et une autre pour les Béni-Merzoug ; mais elles n ont pas de minaret, et de l'extérieur, ne se distinguent guère des maisons d'habitation.

Medabih et Béni-Merzoug vivent du tissage des burnous, du commerce et de l'élevage des moutons.

L'un d'eux, MOHAMED TITI, propriétaire du « Bazar Oriental » est bien connu des Touristes. Dans le magasin de cet aimable causeur quelque peu philosophe, on trouve à côté des tapis et des tentures du Mzab ou du Soudan, des livres, des pellicules photographiques, des parfums et les articles les plus divers. Le soir, le seuil de sa porte sert de lieu de réunion aux arabes nomades et à ceux de Ghardaïa.

De l'autre côté de la rue, en plein air, un jeune Chaambi vend du pain et des gâteaux ruisselants de miel.

LES ISRAELITES DU MZAB

Les Israélites du Mzab sont au nombre de 1.500, la tradition rapporte qu'ils sont issus d'une famille amenée à Ghardaïa, au VIII[e] siècle de l'Hégire, par le nommé Ami Saïd, ibadite de l'île de Djerba, venu s'installer au Mzab. Mais il est aussi très possible que leurs ancêtres soient venus d'Ouargla avec les premiers Ibadites. En tout cas, les Mzabites ont tout fait pour les retenir dans leur capitale. C'est dans ce but qu'ils ont interdit aux femmes israélites de suivre leurs maris dans le Tell. Et cette défense qui, appliquée à la femme ibadite par sa propre société, n'était qu'une mesure de salut public, prit un caractère d'esclavage quand elle fut étendue aux israélites. Ceux-ci eurent du reste le monopole de certains travaux manuels que les Mzabites jugeaient indignes. Actuellement encore, bijoutiers et orfèvres sont tous israélites.

Malgré les services que leur rendaient leurs voisins, les Mzabites ont toujours veillé à ce qu'aucune intimité ne s'établit entre leurs familles et les habitants du Ghetto.


B. VAN MENS.
GHARDAÏA-1933.

Ces derniers durent construire leurs maisons à l'extérieur des remparts, et il leur fut interdit d'habiter en dehors de l'espace très réduit qui leur avait été abandonné. Ils furent soumis aux règlements de police appliqués à la communauté mzabite ; mais à ces règlements furent ajoutées pour eux des mesures d'exception vraiment draconiennes. C'est ainsi que leur fut imposé le port de vêtements noirs destinés à faire nettement ressortir l'infériorité de leur condition, et qu'il leur fut défendu de posséder des jardins dans l'oasis.

Ce douloureux passé d'humiliations continuelles explique en partie l'aspect pitoyable que présente cette petite colonie des Juifs du Mzab.

Dans l'impossibilité où ils étaient d'étendre leurs quartiers au fur et à mesure qu'ils se multipliaient, ils ont pris l'habitude de vivre très nombreux dans des maisons parfois peu spacieuses. Il n'est pas rare que le même toit, ou plutôt la même terrasse, abrite tous les membres d'une famille de 30 à 40 personnes vivant ensemble d'une façon très patriarcale. Chacun des ménages ne dispose dans ce cas que d'une pièce ou d'une demi-pièce selon le nombre de ses enfants. Ceux des membres de la famille qui ne peuvent trouver place dans ces véritables chenils vivent en permanence dans le patio, ou sur la terrasse. Cet entassement inconcevable est une des causes de l'incurable saleté qui parfois transpire dans les rues...

Quel contraste violent avec la netteté, l'austère tenue de la ville haute !

Quand on franchit, en descendant de la Mosquée, les murs qui séparent le quartier des Tolbas, des rues juives, il semble qu'on soit transporté dans un monde lointain, sans rapport avec le premier.

Là-haut, quelques rares passants circulaient en silence et les portes, très basses, étaient soigneusement closes. Ici la vie extérieure est intense, grouillante même à certaines heures. De grands hommes efflanqués aux joues creuses et blêmes, à la barbe noire ou grise, longue et revêche, errent dans les rues. Ils marchent d'un pas incertain, à la fois nerveux et mal assuré, la poitrine rentrée et les épaules en avant. Leurs voix sont chevrotantes et ils semblent continuellement sous l'empire de la terreur.

Les enfants, rarement propres, jouent sans gaieté dans l'éternelle boue des égouts. Eux aussi sont pâles et les petits garçons portent de longs favoris qui descendent jusqu'en bas des joues, tandis que la tête est rasée.

Il y a cependant dans le regard de cette humanité végétante, étiolée, d'ardents reflets, des élans de confiance qui émeuvent. Mais aussi quelle profonde mélancolie, quelle détresse que l'on sent être l'œuvre de longs siècles de persécution et d'exils successifs. C'est vraiment un peuple vaincu par l'adversité.

Alors que les hommes sont ordinairement maigres, la plupart des femmes deviennent très fortes à un certain âge. Jeunes, elles sont souvent assez jolies. Leurs traits très réguliers ne manquent pas de grâce et parfois de noblesse.

Les vêtements féminins ont des couleurs violentes qui rappellent l'Orient, la Judée, patrie perdue !

Les coutumes des Israélites de Ghardaïa ont été très influencées par le rigorisme de leurs tout puissants voisins. Elles offrent cependant quelques particularités. Ainsi quand une femme met au monde deux jumeaux de sexe différent, elle ne nourrit que le garçon et sa fille, quantité négligeable, ne boit que du lait de chèvre. Plus tard cette fille sera mariée extrêmement jeune, souvent même avant la puberté. Le mariage n'en est pas moins consommé le plus rapidement possible et dans un délai maximum de trois mois. L'honneur de l'époux serait fortement compromis s'il laissait s'écouler ce délai sans avoir présenté aux femmes parentes et amies la chemise attestant que son épouse était vierge.

Les synagogues de Ghardaïa, au nombre de trois, ne ressemblent en rien aux mosquées ibadites. Elles sont très éclairées, blanchies à la chaux ou peintes en ocre ; leurs portes largement ouvertes donnent franchement sur la rue et y entre qui veut. Les tentures de soie artificielle qui abritent les livres saints, les bancs trop modernes et les quinquets huileux donnent à ce lieu de prière une allure de bazar. Du haut d'une estrade, dressée au centre, le rabbin bénit tous ceux qui l'entourent, fidèles ou touristes. Le mépris des Mzabites poursuit les Israélites jusque dans la mort, et leur cimetière a été relégué très loin, au fond d'un chaba rocheux. Les tombes alignées, recouvertes de timchent et toutes pareilles, portent des inscriptions en Hébreu.

COMMERCE, INDUSTRIE, AGRICULTURE

Il est intéressant de se pencher un instant sur la vie économique de ce pays de création si artificielle. Il ne produit aucune matière première rémunératrice. Ses seules ressources proviennent donc des établissements commerciaux fondés, hors du Mzab, par des Mzabites, des industries de transformation utilisant les matières premières importées et enfin des échanges effectués avec les pays soudanais, les diverses régions sahariennes et le Nord.

Depuis la fondation de Sédrata jusqu'à l'occupation française, les Ibadites ont été de grands animateurs des échanges transsahariens. De tout

temps ils ont attiré les caravanes du Sud, troquant les grains, les objets manufacturés et la poudre, contre des esclaves, de l'or, des défenses d'éléphants et des peaux.

Actuellement, la nature de ces échanges n'est plus la même, mais le marché de Ghardaïa, très fréquenté par les nomades, reste un des plus importants du Sahara et l'une des principales sources de vie de l'opulente cité.

Il y a des marchés quotidiens réservés aux produits de l'industrie locale et un marché hebdomadaire pour les échanges avec l'extérieur. Ce dernier a lieu le vendredi.

Les nomades qui font souvent plusieurs centaines de kilomètres pour s'y rendre, arrivent ordinairement la veille, avant la tombée de la nuit, conduisant les chameaux gras destinés à la boucherie et ceux qui servent à transporter les denrées qui seront vendues le lendemain. Ces derniers animaux, toujours maigres, parfois squelettiques et fourbus par une longue course, font pitié. Le soir, de grands feux s'allument comme au désert. La flamme qui danse éclaire de longues faces anguleuses, hâlées par le soleil et le vent. Assis par petits groupes dans la poussière de la place, ces hommes rudes se content leurs fatigues et leurs espoirs en buvant du thé à la menthe. Puis quand la flamme meurt, chacun se couche sur le côté, enveloppé dans son burnous, la tête appuyée sur la panse d'un chameau qui rumine inlassablement. Dès que les feux se sont éteints, le ksar, la mosquée et son long minaret surgissent de l'ombre transparente. Le désert est aboli par ce majestueux décor. Le matin, très tôt, la place se garnit de vendeurs et d'acheteurs, de troupeaux apeurés, de sacs de grain et de dattes, de monceaux de bois et d'oripeaux. C'est un inconcevable entassement de gens, de bêtes et de choses idéalement colorées, éclairées, poussiéreuses. Et dans l'air flotte une âcre senteur !

La vaste place rectangulaire est bordée d'arcades sous lesquelles s'ouvrent, dans l'ombre, les magasins mzabites, souks aux étoffes et aux cuirs. Une des maisons qui la bordent est plus haute que les autres ; c'est la maison des hôtes où se trouve le bureau du caïd. Devant cette maison s'élève une Mçallah, blanche plate-forme de 1 mètre 50 de haut, sur laquelle montent les arabes à l'heure de la prière pour s'isoler au sein même de la foule et s'élever un instant au-dessus des préoccupations matérielles. Le marché des légumes a envahi une grande rue située dans le prolongement de la place. De bon matin s'accumulent le long des murs des monceaux de légumes et d'herbes tendres ramassés dans l'oasis. Il y a là de grosses bottes de navets très pâles, de jolies carottes et parfois des petits tas de tomates et de poivrons rouges.

Dans le Zgag-Idjdid, qui débouche de l'autre côté du marché, on trouve des quincailliers, des épiciers, des bijoutiers israélites, des marchands

de cuirs et de tissus pour vêtements, des tentures confectionnées dans la région du Touat ou au Mzab, des djellabas et des burnous en laine ou poil de chameau. Le tissage de la laine est l'industrie la plus importante du Mzab. Dans l'ombre des cours intérieures, des milliers de femmes assises derrière leurs métiers travaillent en rêvant au temps heureux de leur enfance, à la liberté qu'elles ont perdue, et ne retrouveront que partiellement, très tard, quand leurs charmes se seront fanés.

L'été est la saison la plus agréable pour les femmes de Ghardaïa. A cette époque-là tous les Mzabites habitent l'oasis où ils possèdent de jolies villas blotties dans la verdure de leurs jardins. L'absence de puits artésien et de toute eau stagnante rend cette oasis très saine, tandis que celles des autres ksour sahariens sont rendues inhabitables par le paludisme.

L'eau strictement nécessaire à l'arrosage des palmiers est retirée des puits, par traction animale, avec des outres en peau de bouc appelées dellou. Parfois un certain nombre de ces puits se tarissent et ne sont revivifiés que par les crues de l'Oued Mzab attendues souvent pendant de longues années.

La récolte des dattes constituant la seule ressource agricole du Mzab, l'arrivée d'une crue est fêtée par des prières d'action de grâce et de nombreux coups de fusils. La récolte parvient à peine, même au cours des bonnes années, à couvrir les dépenses engagées pour l'entretien de ces jardins qui sont rarement une richesse mais bien un luxe de gros commerçants.

Au Mzab l'Agriculture, pas plus que l'industrie, du reste, ne constitue une situation sociale. La population se compose de deux éléments principaux, la masse des consommateurs enrichis par le commerce du Tell, et, celle des commerçants du Mzab qui vivent du ravitaillement des premiers. Cette situation anormale crée une vie économique intense, mais aussi artificielle que l'étrange pentapole qu'elle anime.



Bou-No
(Photo Bougau





CHAPITRE IV

En remontant l'Oued Mzab

EL-ATEUF

La piste d'El-Goléa gravit en lacets les berges de l'oued Mzab, puis s'en éloigne, en piquant vers le Sud.

A trois kilomètres de Ghardaïa un poteau indicateur se dresse, à une bifurcation, au-dessus de l'étendue pierreuse. Sur la plaque on lit « Belvédère deux kilomètres ». En suivant la piste indiquée par la flèche, on revient vers le Sud, longeant une arête qui domine un labyrinthe de ravins enchevêtrés. La pierre de ce coin de chebka est d'une teinte très sombre, presque rousse. Très vite apparaît le large sillon plus clair de l'oued.

D'une plate-forme naturelle, aménagée pour l'agrément des touristes, on domine l'harmonieuse courbe du canion où fut construit l'étrange

pentapole. Par temps clair, la vue est splendide. Que le relief de cet oued est vivant ! A droite, en aval, les jardins d'El-Ateuf bordent son lit d'un ruban vert. Le ksar qu'habite leur propriétaire est caché par un dernier tournant. Bou-Noura au contraire, est toute proche, surplombant l'oued. A gauche, Béni-Isguen, Mélika et Ghardaïa, semblent situées sur un même plan et ne constituer qu'une seule ville, immense et compacte, véritable ruche humaine encerclée et dominée par le désert de pierres.

Une piste qui passe par Béni-Isguen conduit de Ghardaïa à El-Ateuf, en suivant le lit de l'oued. Ce qui frappe, dès l'arrivée, c'est la coexistence de deux minarets, si contraire aux principes ibadites ; elle commémore les luttes intestines dont El-Ateuf fut le théâtre. L'un des deux « çofs » ennemis fut anéanti par l'autre, mais ses lieux de prière furent respectés.

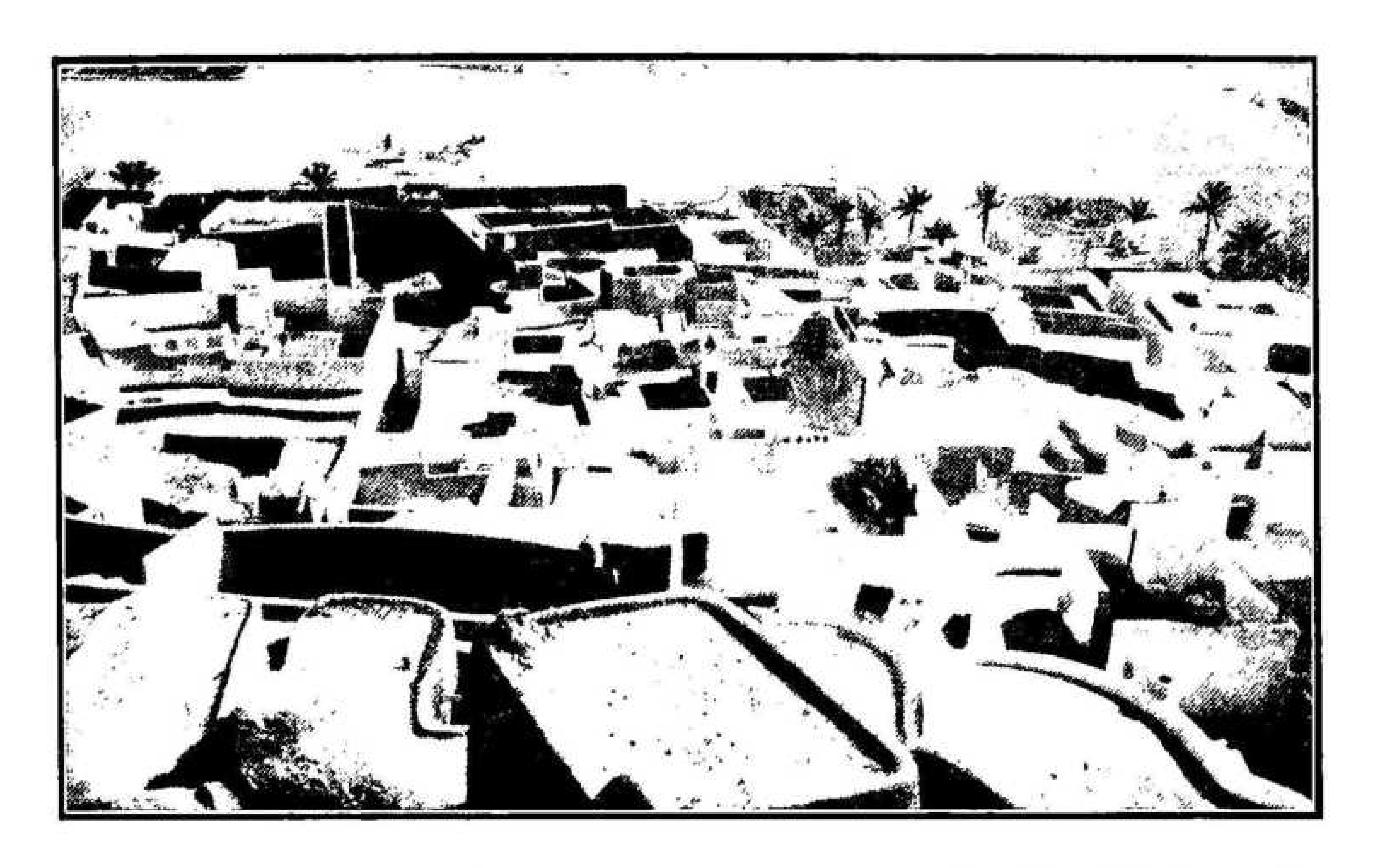
Du haut des mosquées on aperçoit les sillons capricieux des rues, et le damier des terrasses. Celles-ci ne sont pas recouvertes d'arcades, mais entourées de murs élevés qui protègent mieux encore les femmes des regards indiscrets et les préservent elles-mêmes de la tentation qu'elles pourraient avoir de regarder ce qui se passe chez les voisins. El-Ateuf construite en 1011 est peut-être plus puritaine encore que ses sœurs puînées.

BOU-NOURA

Bou-Noura, juchée sur des blocs géants de calcaires presque roses, est belle quand le soleil éclaire ses remparts percés de meurtrières. Elle a l'allure majestueuse et hautaine d'une cité moyenâgeuse. Aux angles de ses murs ont été aménagés, de loin en loin, de véritables balcons de pierre d'où l'on s'attend à voir se pencher quelques chevaliers empanachés ou une élégante châtelaine ; mais cette enceinte, aussi gracieuse qu'elle a pu être redoutable pour les assaillants, ne protège plus ni guerriers ni riches seigneurs.

La moitié de Bou-Noura est en ruines, et l'autre partie, bien que vainqueur, ne s'est jamais tout à fait relevée de l'état d'épuisement dans lequel l'a laissée la guerre civile.

Cette ville fut fondée vers 1048, par les Béni-Méthar, qui s'installèrent assez haut au-dessus de l'oued. Plus tard, les Oulad-Abdallah, chassés de Mélika, furent autorisés, par les fondateurs de Bou-Noura, à s'établir entre eux et l'oued. Mais les gens de Mélika, mécontents de l'hospitalité



qu'avaient reçue ceux qu'ils avaient exilés, poussèrent les Béni-Méthar à les chasser. Les Oulad-Abdallah refusèrent de s'en aller puisqu'ils s'étaient installés avec l'autorisation de ceux qui maintenant devenaient leurs ennemis. D'autre part, les Djemâas d'El-Aleuf, de Béni-Isguen et de Ghardaïa, approuvèrent cette résistance. Les Béni-Méthar parurent se soumettre, mais une nuit ils descendirent à l'assaut du quartier habité par leurs voisins, en tuèrent un grand nombre, et contraignirent les autres à sortir de la ville.

Cependant les trois villes qui avaient pris parti pour les Oulad-Abdallah, châtièrent impitoyablement cette lâche agression, en massacrant la presque totalité des Béni-Méthar, et en détruisant entièrement le quartier de Bou-Noura qu'ils habitaient.

BENI-ISGUEN

Les pentes sur lesquelles Béni-Isguen s'étage sont moins abruptes que celles d'El-Ateuf ou de Ghardaïa.

La ville s'étend sur le versant de la Chebka, puis s'étale largement dans la vallée formée par le confluent de l'oued Ntissa et de l'oued Mzab. Une haute muraille fortifiée l'encercle entièrement, percée seulement de quatre portes, qui sont fermées à l'entrée de la nuit. A chacune d'entre elles est

posté un gardien chargé de surveiller les entrées et sorties des personnes qui paraissent suspectes. Et ainsi Béni-Isguen, ville sainte du Mzab, est à l'abri des incursions des visiteurs indésirables. Aucun étranger à la secte ibadite ne peut loger dans ses murs ; nous avons respecté cette tradition et l'école française a été construite à l'extérieur de la ville.

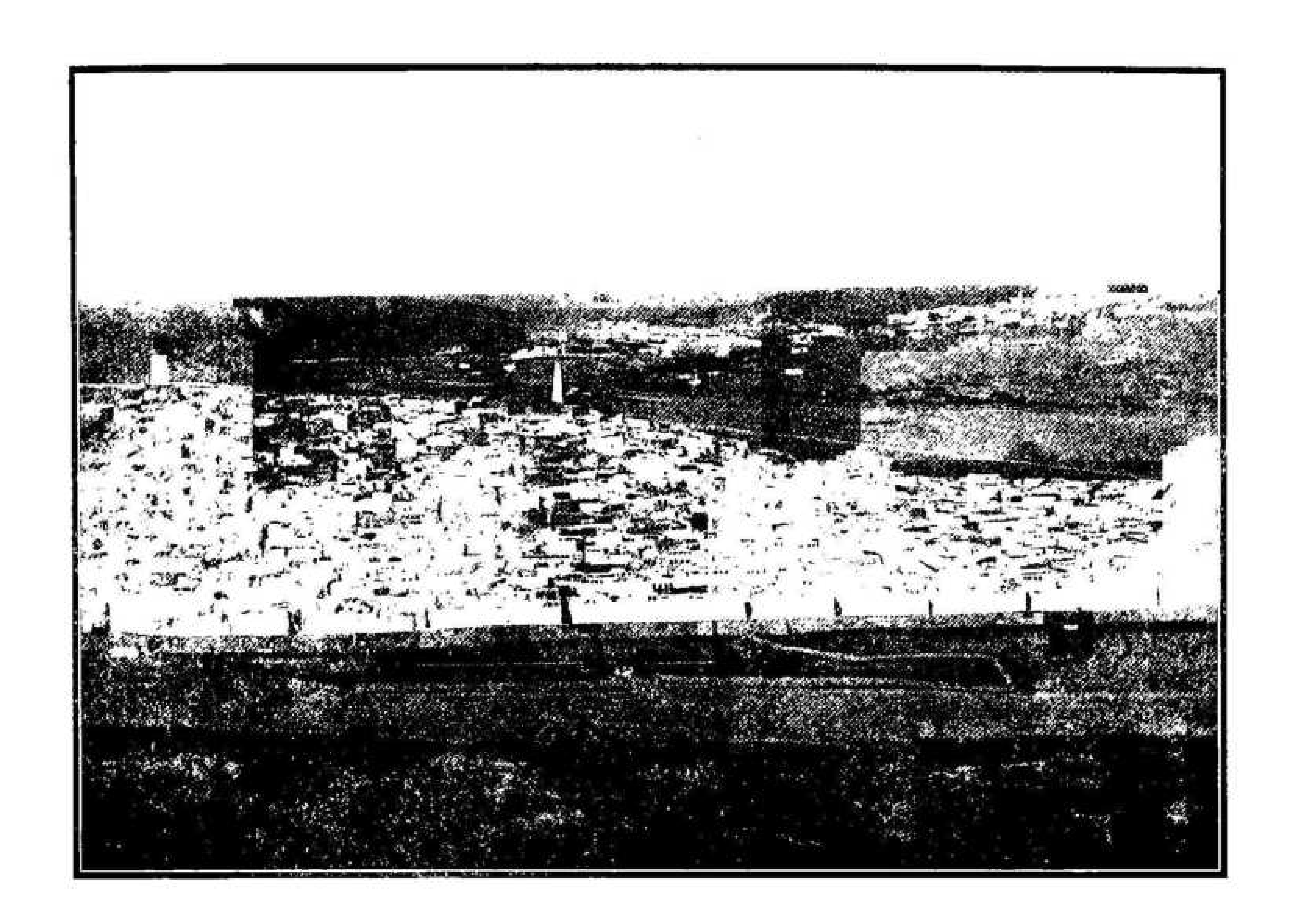
La porte principale donne sur une large rue qui fait le tour de la cité et sépare les maisons du mur d'enceinte. A droite, en entrant, se trouve le « Bit-el-Aïnin », la maison où l'on soigne les yeux ; à gauche, une première place sur laquelle donne la Zaouïa oudjedria. Devant sa porte, les riches déposent des « guerbas » destinées à transporter l'eau pour la boisson des indigènes qui ne peuvent en acheter. A l'extrémité de cette place s'ouvre une rue étroite qui permet de pénétrer très vite au cœur même de la ville.

Pour deviner l'âme harmonieuse de Béni-Isguen, il faut errer longuement dans ses rues ; elles sont méticuleusement propres et bordées de hautes maisons toutes blanches ou légèrement teintées. Pas une fenêtre ! Les portes, le plus souvent closes, sont élégantes, surmontées d'une mosaïque ou d'une main, dont l'empreinte a été dessinée dans le plâtre. Elles s'ouvrent sur un minuscule vestibule, dans lequel donne, de côté, et bien dissimulée, la véritable porte d'entrée de la maison.

Les femmes qui passent dans la rue sont entièrement voilées. Cependant, par un excès de scrupule, quand un homme est sur le point de les croiser, elles s'arrêtent, le visage tourné contre le mur, le front posé sur la pierre et ne continuent leur chemin qu'après son passage. Il n'est peut-être pas au monde de cités musulmanes où les mœurs soient plus puritaines que celles d'El-Ateuf et de Béni-Isguen !

Mais le puritanisme de Béni-Isguen, laisse, chose étonnante, une impression de sérénité et même de douceur, cela vient peut-être de ce que ses habitants ont toujours vécu, entre eux, dans une paix relative, et qu'ils jouissent, presque tous, d'une aisance leur permettant d'être de braves bourgeois à qui la générosité et l'affabilité sont naturelles. Ils ont de nombreux enfants, sains, vifs et gais. Le visiteur, presque toujours accompagné par un notable plein de courtoisie, est suivi de loin par une bande joyeuse de petites filles, qui, tour à tour, s'approchent et s'enfuient comme un vol de moineaux. Elles sont à la fois rieuses et timides, curieuses et effarouchées. Dès qu'on fait mine de les approcher, elles s'enfuient dans un tourbillon de voiles noirs, chamarrés de laine rouge et or. Certaines d'entre elles, les plus grandes, ont le visage encadré par un voile de laine très blanc, qui leur donne des airs de charmantes petites religieuses.

Dans cette ville de sages, où toutes les manifestations de la vie sociale sont soigneusement réglementées, il n'y a pas, comme à Ghardaïa, un



grand marché hebdomadaire. Ces réunions populeuses éveillent trop les passions humaines et attirent des profanes étrangers! Mais tous les jours, sauf le vendredi, a lieu, vers 15 ou 16 heures, selon la saison, un pittoresque marché aux enchères réservé à la vente du bois, des biens appartenant à des membres de la tribu et des produits provenant de l'industrie locale. Il est présidé par le caïd, assis dans son bureau largement ouvert sur la petite place. Tout autour de celle-ci s'assoient de beaux vieillards aux barbes blanches, très soignées, et des jeunes gens corrects, déjà replets. Leurs vêtements sont toujours propres, et d'une élégante simplicité.

Tous ces hommes sont venus là autant pour converser entre eux que pour acheter. S'ils discutent, c'est toujours avec courtoisie. Et les crieurs publics passent devant chacun, tenant à la main l'objet à vendre et publiant le dernier prix offert. Si l'objet présente quelque défaut, ils doivent le faire remarquer car sans cela la vente serait annulée. S'il s'agit d'une maison, le crieur en brandit la clef qui en est le symbole, ici plus qu'ailleurs ; cette clef est le signe de l'autorité du maître de maison et de la dignité de sa famille ; son propriétaire ne doit jamais s'en séparer et la tient toujours à la main. Longue et lourde, elle s'est malheureusement parfois transformée, malgré l'idée de sagesse qu'elle matérialise, en une arme redoutable ! Mais ces faits regrettables ont rarement lieu à Béni-Isguen. Comment ses habitants pour-

raient-ils oublier les faveurs qu'Allah leur a, à maintes reprises, prodiguées au cours des siècles ; il en est une, en particulier, dont la tradition perpétue pieusement le souvenir.

Exposée par sa situation, dominée de toutes parts par la Chebka, Béni-Isguen pouvait être aisément investie par surprise. Un soir, très lointain, comme sa situation était plus que critique, ses habitants décidèrent d'élever au point le plus élevé des remparts, une imposante tour de garde. Ils se mirent au travail dès le coucher du soleil, mais ils craignirent que la nuit ne fût pas assez longue pour leur permettre de terminer leur tâche à l'abri de l'obscurité. Ils commençaient à désespérer, quand ils s'aperçurent que les pierres, les unes après les autres, venaient, toutes seules, se mettre à leur place. Ils tombèrent en prières pour remercier la providence, et le lendemain matin une tour de vingt mètres, élevait dans le ciel ses murs inébranlables qui défièrent les assauts de l'ennemi. Cette tour existe encore.

MELIKA

Mélika signifie la sultane, la souveraine. Ce nom convient admirablement à cette petite cité construite au sommet élevé d'un éperon de la Chebka, et qui, depuis sa fondation, a vécu sans cesse en lutte avec ses voisines impuissantes à la réduire. Elle semble s'être complu dans les intrigues et la guerre. Ses instincts belliqueux sont peut-être dus à ce qu'elle abrite dans ses murs, à côté de la cité ibadite, un contingent de fiers Chaamba originaires de Metlili. Ce sont ces derniers qui paraissent, du reste, avoir été les premiers occupants de Mélika. Celle-ci n'aurait été rattachée à la confédération du Mzab qu'au quatorzième siècle, après la venue du vénéré Sidi-Aïssa. Ce grand musulman sauva, dit-on, Mélika assiégée depuis des mois et qui n'avait plus qu'une poignée d'hommes pour la défendre. Comme l'eau manquait, il pria, puis prenant une corne de mouton, la lança aux pieds des remparts. Ses disciples creusèrent à l'endroit où elle était tombée et trouvèrent de l'eau. Le puits ainsi créé fut fortifié par une enceinte en forme de tour qui permit de ravitailler la ville sans risquer les coups de l'ennemi.

Le tombeau de Sidi-Aïssa, aux formes quelque peu monstrueuses, est devenu un lieu de pèlerinage ; quand un indigène était soupçonné d'avoir commis un méfait, sans qu'il soit possible d'établir sa culpabilité d'une façon certaine, on le conduisait à ce tombeau. Là, on le faisait jurer, au nom d'Allah, qu'il était innocent. S'il refusait de jurer, il était condamné. S'il jurait, l'enquête n'était pas poursuivie, car seul Allah peut punir les parjures.



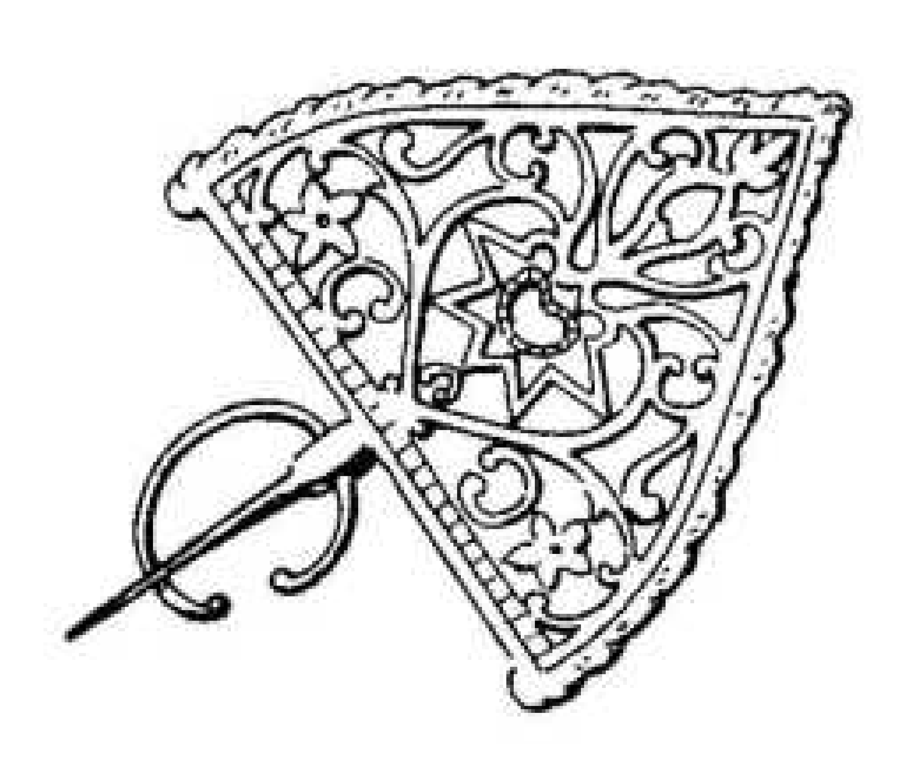
LA LOINTAINE GUERRARA

Guerrara est située à environ quatre-vingts kilomètres de la pentapole de l'oued Mzab. Elle a été fondée, vers 1631, par les Oulad-Bakha rattachés à la secte ibadite .Chassés de Laghouat par les orthodoxes, ils étaient venus se réfugier à Ghardaïa. Mais ils y furent si maltraités par leurs coreligionnaires qu'ils songèrent à créer une nouvelle cité ibadite. Un certain nombre d'entre eux quittèrent aussitôt la capitale du Mzab pour Alger. Dès qu'ils eurent gagné assez d'argent, ils revinrent vers la Chebka, mais ne rentrèrent pas dans leurs familles, et s'arrêtèrent à une cinquantaine de kilomètres de Ghardaïa. Là, ils tinrent conseil et décidèrent d'aller s'installer à proximité d'un ksar, appelé El-Mabartek. Aidés par des guerriers de Touggourt, commandés par le nommé Ben-Djellab, dont ils achetèrent les services, ils fondèrent Guerrara, malgré les protestations et l'opposition armée des habitants d'El-Mabartek. Durant de longues années les deux ksour se firent une guerre acharnée, qui se termina par la défaite et la ruine complète d'El-Mabartek.

Guerrara, très pittoresque, est assez différente des autres ksour du Mzab. Son cadre est moins sévère. Le voyageur qui vient de Ghardaïa a vu peu à peu la Chebka s'abaisser et faire place à une hammada moins rocheuse, moins stérile. Plusieurs oueds, presque verdoyants en hiver, traversent la piste.

A l'approche de Guerrara, l'horizon s'élève de nouveau et la chaîne qui se dessine bientôt nettement, n'a rien de commun avec cette forêt de pitons déchiquetés qui caractérise les environs de Ghardaïa. Les collines qui forment à Guerrara un cadre à la fois charmant et imposant, ne sont pas bardées de pierres, mais habillées de belle terre rouge. C'est encore le désert, mais un désert moins hostile.

La proximité de l'oasis, d'une oasis luxuriante qui s'étend jusqu'au pied du ksar contribue aussi à donner à Guerrara une physionomie plus douce que celle de ses sœurs en religion.



Les « bourgeois » de Béni-Isguen as
tant à la vente aux enchères.
(Photo BOUGAUL'





DEUXIÈME PARTIE

LES PAYS CHAAMBA



CHAPITRE V

Metlili, berceau des Chaamba

LE KSAR DE METLILI

Le Mzab et les pays Chaamba, malgré leur physionomie si différente, ont une unité incontestable.

Metlili, berceau des Chaamba, a été fondée à la lisière de la Chebka, qui cache dans ses replis les cinq plus anciennes cités du Mzab ; et les grands oueds qui alimentent les oasis d'El-Goléa et d'Ouargla, traversent ou longent la Chebka avant d'arroser les pâturages des nomades chaamba.

L'histoire a créé, à maintes reprises, entre les divers compartiments de cette région saharienne, des relations qui ne furent pas toujours amicales,

mais qui finirent, après des siècles de luttes épiques, par créer un tout qu'unissent des intérêts communs et des éléments ethniques identiques.

Quand ils furent chassés de Tahert, les Ibadites fondèrent Sédrata, dont Ouargla est l'héritière. Ne jugeant pas la place assez sûre, les Ibadites se réfugièrent ensuite dans la Chebka où ils fondèrent leurs établissements actuels. Mais ils laissèrent un certain nombre des leurs à Ouargla où leurs descendants vivent encore.

Les Chaamba, dont Metlili, la proche voisine de Ghardaïa, est le berceau, furent tour à tour les alliés intéressés ou les redoutables ennemis des Ibadites du Mzab. Et quand ils durent essaimer, un certain nombre d'entre eux s'installèrent à El-Goléa et les autres à Ouargla, non loin des murs de Sédrata.

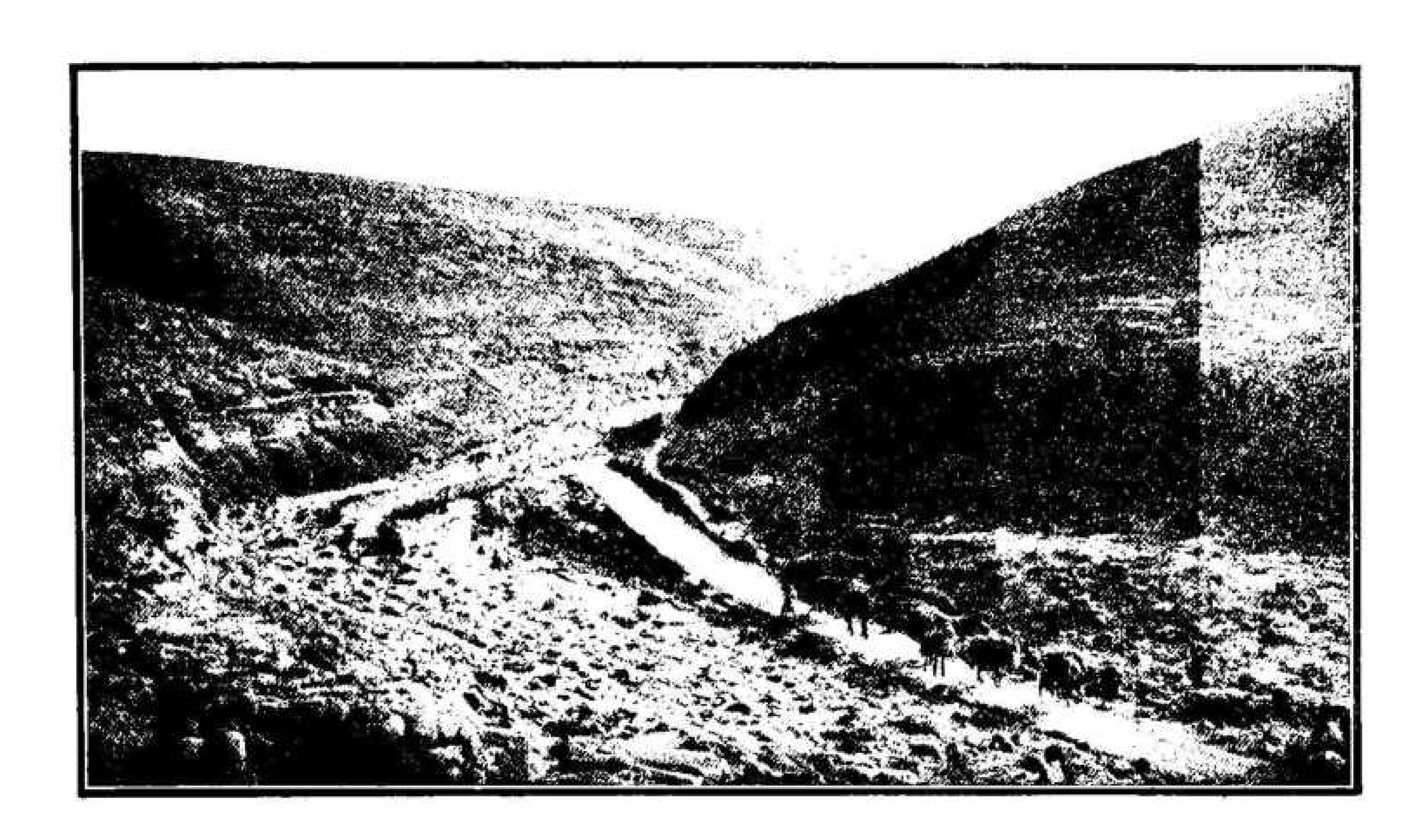
Aux parentés créées entre le Mzab, El-Goléa et Ouargla par de tels échanges de groupements humains, l'activité des Mzabites ajouta de nouveaux liens en faisant de Ghardaïa le centre économique et politique de la région.

Ces grands nomades que sont les Chaamba, ont de réelles qualités. Ce sont d'intrépides guerriers et de durs caravaniers. Mais le goût de l'aventure et des longues randonnées leur donnent une instabilité qui les rend particulièrement impropres à créer quoi que ce soit de durable. Ce sont de bons pasteurs sahariens parce qu'ils peuvent aisément emporter avec eux, sur le dos de leurs chameaux, leur maison, leurs femmes et tout ce qu'ils possèdent ; mais que feraient-ils de leurs troupeaux, si les paisibles sédentaires que sont les Mzabites n'avaient créé pour eux les marchés de Ghardaïa et de Berrian.

Les Chaamba n'ont créé que Metlili et encore ce pauvre petit ksar n'est-il qu'une pâle imitation des ksour berbères de leurs voisins.

La piste automobile qui conduit de Ghardaïa à Metlili suit d'abord le même itinéraire que celle d'El-Goléa, et s'en éloigne ensuite pour se diriger vers le Sud-Ouest. Elle parcourt une trentaine de kilomètres de chebka, puis descend dans une gorge profonde d'aspect très sauvage, un étroit défilé dominé par des pentes abruptes et nues. Rien ne laisse prévoir l'approche de Metlili. Tout à coup la coupure s'élargit et, ironie cruelle, le premier signe que des hommes vivent non loin de là, c'est l'apparition d'un champ de tombes alignées sur une croupe rocheuse, autour d'un coquet marabout. Ce sont bien des tombes de nomades, accoutumés jadis à remplir à la hâte leurs derniers devoirs envers leurs morts, avant de fuir ou d'attaquer. Les corps sont simplement posés sur le sol et recouverts de pierres sèches.

Plus loin, l'oasis s'étale, barrant la vallée encore étroite, puis se divisant en branches qui remontent plusieurs lits d'oueds.



Au-dessus des palmiers se dresse le vieux ksar, perché, fortifié, perpétuant le souvenir de ce que fut jadis ce repaire de pillards.

Le minaret, très postérieur à la fondation de Metlili, a été construit sur le modèle de ceux du Mzab.

Par une ruelle, bordée de ruines, on arrive sur la place du marché d'où partent d'autres rues, celles des épiciers, des marchands de tissus et de légumes. Mais l'agglomération elle-même est peu de chose. Quelques générations plus aisées, ou prises d'une ardeur exceptionnelle, ont construit des maisons que le temps a peu à peu dégradées. Et leurs propriétaires actuels, trop insouciants pour relever les murs tombés, préfèrent habiter sous la tente et abandonner ces demeures à leur triste sort. Celles-ci tombent en décrépitude, transformant la moitié de Metlili en une vaste étendue de ruines.

Pour avoir une vue d'ensemble du ksar et de son oasis, il faut monter au sommet d'une croupe rocheuse qui domine le Bordj militaire. En haut se trouve un second cimetière. Est-ce pour que leurs tombes n'encombrent pas les terres cultivables de l'oued que les Chaamba relèguent leurs morts sur les hauteurs qui dominent les jardins ? Ou est-ce plutôt parce qu'ils y dorment plus paisiblement, et plus près du ciel, leur dernier sommeil ?

« Des hauteurs qui dominent les ravins conduisant à Metlili, les morts veillent et protègent les vivants », me disait, un jour, un Chaambi. Pourquoi ne pas nous en tenir à cette interprétation, favorable aux Chaamba,

et qui, d'autre part, semble expliquer le culte des lieux élevés dont les musulmans d'Afrique du Nord ont hérité des païens.

D'autres cimetières couronnent, en effet, les hauteurs voisines, groupés autour de jolis marabouts qui font à Metlili une claire ceinture de pieux monuments.

Si près de Ghardaïa, nous sommes déjà bien loin du puritanisme mzabite qui proclame que « Dieu seul est grand ».

Bien que taxé d'hérésie, l'Ibadisme est bien plus près de l'Islam primitif que la religion de ces Chaamba soi-disant rattachés à la secte orthodoxe Malékite. Les croyances et les coutumes de ces derniers sont très fortement teintées du paganisme des peuples primitifs. Un coup d'œil jeté sur leur passé suffit à nous démontrer qu'il ne pouvait en être autrement, étant donné le niveau intellectuel, particulièrement inférieur, des éléments qui ont constitué, à l'origine, les tribus chaamba et les conditions dans lesquelles vécurent ces dernières, depuis leur formation.

LE PASSE DES CHAAMBA

La tradition est malheureusement la seule source à laquelle nous puissions recourir pour tenter de reconstituer, dans ses grandes lignes, le passé des Chaamba.

Mais il est possible d'élaguer la tradition pour n'en retenir que les parties qui concordent avec les points définitivement établis de l'histoire générale de l'Afrique du Nord.

Au début du XIV[e] siècle, un groupe de nomades, originaires de la tribu syrienne des Oulad-Madhi, fut conduit en Afrique du Nord par la dernière vague de l'invasion Hilalienne, constituée de hordes sauvages qui n'étaient musulmanes que de nom. Ces Oulad-Madhi nomadisèrent longtemps dans l'Oranie, à la faveur des migrations successives et prolongées, provoquées par le désordre et le déséquilibre général dus à cette seconde invasion arabe. Passant dans la région de Géryville ils mirent au pillage la célèbre Zaouïa des Oulad-Sidi Cheikh. Ils furent maudits par son chef, et comme ils se retiraient, chargés de butin, la croûte terrestre s'effondra sous leurs pas, et ils disparurent presque tous, ensevelis vivants.

METLILI, berceau des Chaa

(Photo BOUGAU


BIBLIOTHÈQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

Seuls, une jeune fille et ses deux frères furent sauvés parce qu'Allah avait sur eux de grands desseins.

Ces trois jeunes gens errèrent encore quelque temps. Il n'avaient d'autres ressources que le gibier pris à la course par leur chienne appelée Amba, gracieuse sloughia, couleur de feu. Pour entretenir son ardeur à la chasse, la jeune arabe courait derrière elle en lui criant : « Scha... Amba », ce qui signifie « Va, Amba ».

Ces jeunes gens s'installèrent à la place où se dresse actuellement le ksar de Metlili, et les habitants du pays prirent l'habitude de les désigner sous le nom de « Chaamba » !

Un grand nombre d'aventuriers, accourus des quatre coins du Sahara vinrent se joindre à eux. Mais l'unité des Chaamba n'a été réalisée que plus tard. Elle est, en partie, l'œuvre du saint et sage marabout Sidi El Hadj Bouhafs, de la famille des Oulad-Cheikh. Son père lui avait dit : « Je te donne les Chaamba, ramène-les à la sagesse. Metlili t'appartient, et tu appartiens à Metlili. Prends-en soin ».

Vers la fin du XVI^e siècle, ou le début du XVII^e, les Chaamba devinrent trop nombreux pour continuer à vivre ensemble. Un certain nombre d'entre eux, les Chaamba Mouadhi, partirent pour El-Goléa, et les Chaamba bou Rouba pour Ouargla. Ceux qui restèrent à Metlili prirent le titre de Chaamba Bérezga. Ces trois grandes familles de nomades, vivant de l'élevage des chameaux et des caravanes, étendirent leur influence sur les deux grands Ergs oriental et occidental, ainsi que sur le Sahara central, depuis la Chebka, jusqu'à In-Salah et au Touat. Ils furent longtemps, avec les Touareg, les deux grandes puissances rivales du désert. Malgré l'étendue de leur zone d'influence et leur nombre toujours croissant, les Chaamba gardèrent toujours une grande cohésion, se combattant parfois, mais faisant toujours front unique devant les menaces d'un ennemi d'une autre origine.



C'est ainsi qu'au XVII[e] siècle, ceux de Metlili et d'El-Goléa lièrent pour voler au secours de ceux d'Ouargla. Plus tard, ils firent en ble la guerre aux gens d'In-Salah, puis aux Touareg. Enfin, en 186 1871, ils s'unirent contre nous !

LES CHAAMBA AU SAHARA

Les Chaamba n'aiment aucun des travaux dont est faite la quotidienne d'une oasis. Aussi celle de Metlili n'est-elle pas très import Celles d'Ouargla et d'El-Goléa, plus prospères, sont, en grande partie, l vre des Zenètes, des Négroïdes et des nègres soudanais.

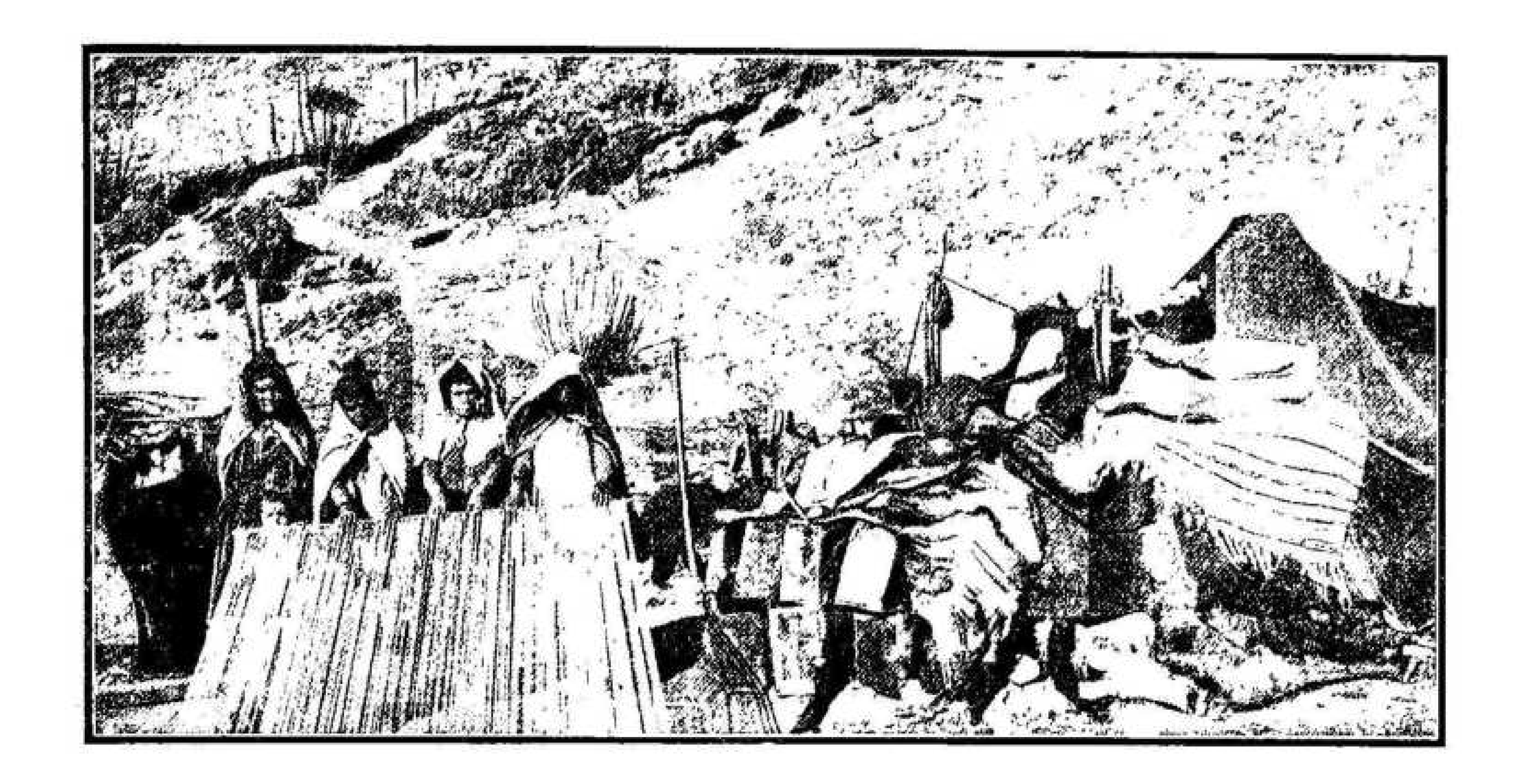
Un certain nombre des nomades de Metlili, sont propriétaire jardins, mais ils laissent le soin de les cultiver à des khamès (1), car ils horreur des travaux manuels qu'ils méprisent. A la saison de la récolte dattes, ils viennent passer quelques semaines dans les oasis ou leurs envir mais aussitôt après, ils repartent bien vite, parce qu'ils aiment, par-de tout, la vie sous la tente, en p Sahara. Leur sang arabe et le venir de leur existence de cors du désert leur ont laissé le goût fond des grands horizons, des gues randonnées et de la chass



Dans les ksour, ils n' pour se nourrir, que les duits de leurs jardins. Or, la réc en est incertaine. D'autre p beaucoup de nomades ne possè pas le plus petit morceau de te Au Sahara, presque tous sont a rés de pouvoir se nourrir de gi et du lait de leurs animaux.

Le mépris qu'ils ont tous travaux manuels et leur e tence de nomades, sans cesse p

(1) Fermiers qui ne prennent c cinquième de la récolte.



gés au sein d'une nature sauvage mais grandiose, donne aux Chaamba une certaine finesse d'esprit. Le paysan de nos campagnes aime la terre pour les fruits qu'elle produit. L'arabe, très fataliste, et qui a peu de besoins, aime tel coin du Sahara pour sa beauté autant que pour la qualité de ses pâturages. Il aime aussi la liberté que lui donne la vie au désert.

Elle est si belle, l'existence de l'homme qui peut aller là où il le désire, quand il le veut ; et pour qui, le temps ne comptant pas, il est toujours possible de s'attarder à goûter le charme d'une rencontre ou d'un paysage.

Je ne prétendrai pas que les états d'âme d'un Chaambi soient très compliqués et encombrés de sentimentalité ! Non, mais ils sont sans cesse sous l'influence directe d'une vie harmonieuse, vécue dans un cadre grandiose. Et comme une eau calme, ils en reflètent les contours.

L'Européen lui-même, le malheureux civilisé qui part à chameau pour parcourir de vastes étendues sahariennes, laissant derrière lui tous soucis matériels, se sent simplifié et purifié au fur et à mesure qu'il communie plus profondément avec la nature.

Et comment ne pas s'abandonner à l'emprise d'une telle vie, pleine de poésie, d'où toute hâte et toute fièvre sont exclues, où les seuls sentiments connus sont la sérénité des jours heureux, et la résignation dans l'épreuve.

La vie est parfois rude au désert. Tout vrai nomade a connu, une fois ou l'autre, la souffrance de la faim qui tenaille ou de la soif qui brûle les lèvres, serre la gorge, et, jetant un voile devant les yeux, conduit parfois jus-

qu'au délire hallucinant, au seuil de la mort ! Plus souvent encore, il connu le poids d'une chaleur de plomb qui meurtrit les reins au cours d'ét pes interminables, sur d'arides plateaux aux lignes brisées par l'air brûla qui danse.

Mais ces souffrances, purement physiques, sont de bonnes sou frances, parce qu'elles donnent du relief aux sensations agréables. Après ur longue course à chameau, le moindre petit verre de lait ou d'eau saumât paraît délicieux. Et les heures du soir, passées autour d'un grand feu, deva la tente, paraissent plus douces et plus fraîches. Les contes les plus simpl prennent des allures d'épopées, et les lieux les plus déserts, les plus pauvre s'enrichissent de légendes fantastiques rattachées à leur nom !

Un certain nombre de ces légendes commémorent des hauts fait voire même des miracles, attribués à Sidi Cheikh ou à sa descendance, po laquelle les Chaamba ont une profonde vénération, un vrai culte même, pl vivant que celui de la divinité. A cent kilomètres de Metlili, se trouve u puits, Hassi-Echchiekh, non loin duquel se dresse de gros blocs de roche bizarrement taillés. « Tu vois ces pierres, me disait un jour un nomac chaambi, voici leur histoire :

Il y a bien longtemps, Sidi Cheikh a campé là. Pendant qu' priait, sa négresse nommée Khadidja, préparait le couscous à cent mètres c lui. Soudain elle se leva et courant vers son maître elle s'écria : Interrom ta prière et fuyons ; voici qu'un « rezzou » (1) s'avance vers nous, men çant !

Sidi Cheikh lui répondit : travaille en pai l'homme pieux n'a rien à craindre.



Et tandis qu'il parlait, Méharistes, cavalie et fantassins constituant le rezzou furent changés e autant de « blocs de pierre ».

Bien des points du Sahara, que rien d'a parent ne distingue, même pas le plus petit accide de terrain, portent ainsi des noms qui rappellent ur légende ou un événement parfois futile. Mais les lieu du Sahara les plus importants, les vrais centres de l vie au désert, ce sont les puits. Ceux-ci portent soit nom du lieu où ils ont été forés, soit celui du puis tier. Le nomade chaambi a créé de nombreux pui dans ses régions de pâturages ; c'est le seul trava manuel qui lui convienne.

(1) Bande de pillards.

Un brodeur
(Photo



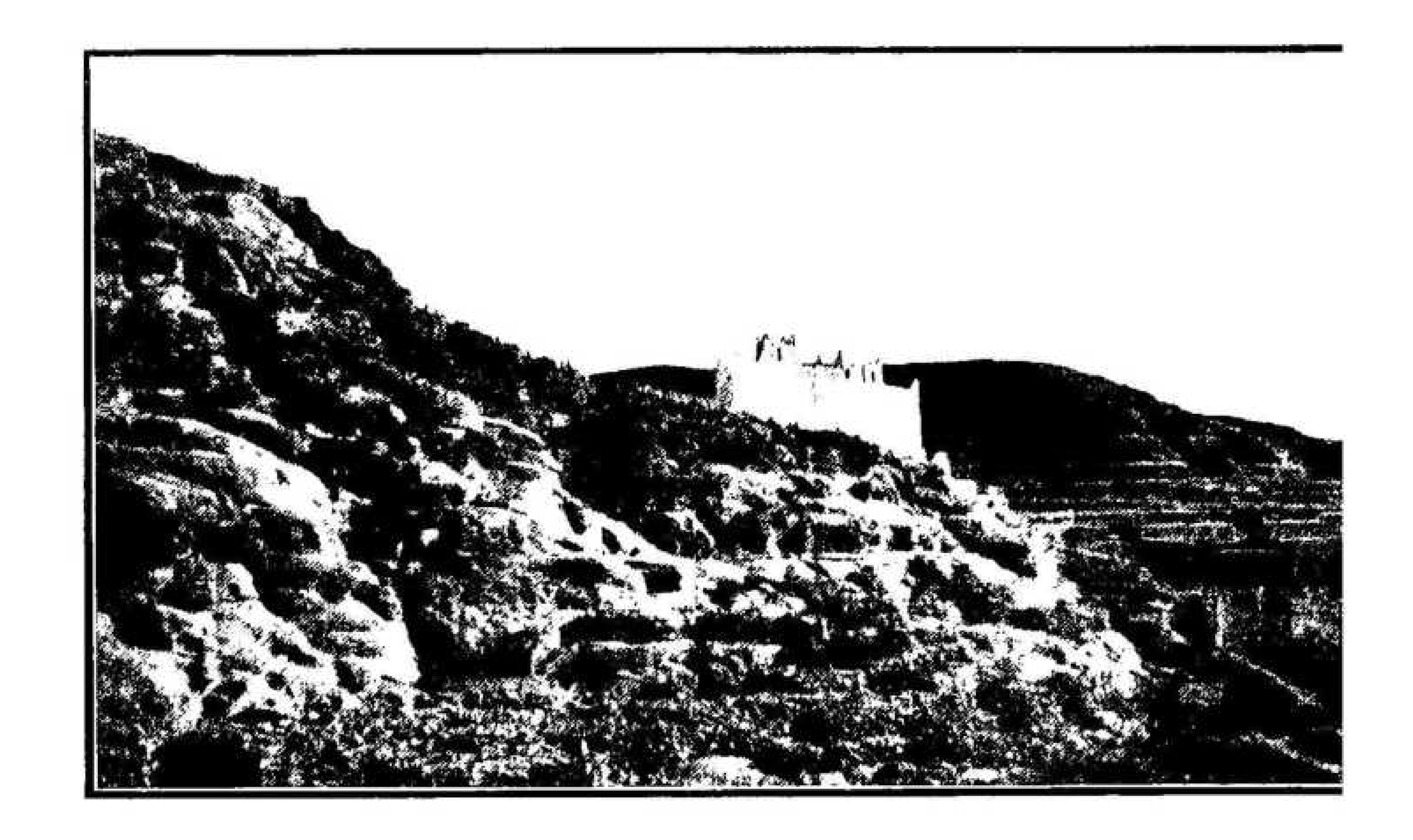
Non loin de ces puits, dans les lits d'oueds ou les replis sablonneux, recouverts de drinn, se groupent de basses tentes noires, qui forment de véritables villages nomades.

Les enfants jouent entre les tentes et les chiens de garde, hargneux, glapissent avec rage. On voit peu les jeunes femmes; elles restent sous la tente. La partie de cette tente où elles se réunissent, préparant le thé et le couscous, est séparée par une toile épaisse de la partie où se tiennent les hommes. Mais cette légère barrière laisse arriver jusqu'aux hôtes du maître de céans, leurs chuchotements et leurs rires étouffés !

Quel qu'il soit, le passant est invité à prendre le repas du soir et à se reposer près de la tente, sous sa protection. L'hospitalité est large, au Sahara ; mais avant d'approcher une tente, il convient de prévenir de loin. Les femmes se cachent et les chiens sont attachés, tandis que les enfants s'enfuient apeurés.

Du jour au lendemain ce village mobile peut disparaître. La tente, le léger mobilier, la volaille et les enfants sont hissés sur un chameau. Les femmes les plus jeunes et les plus belles sont cachées dans un bassour, sur le dos d'un second chameau, tandis que les autres, celles qui ont atteint l'âge canonique, suivent à pied, traînant les chiens au bout d'une laisse faite de poils de chameau. Et la caravane se dirige vers d'autres pâturages, aux environs desquels le village se reformera. Les chameaux, qui, en hiver, peuvent passer plusieurs mois sans boire, s'en vont pâturer loin des puits. Les moutons et les chèvres, dont le lait constitue l'aliment principal de la famille





nomade, sont ramenés, tous les soirs, près des tentes. A la nuit, les l
se réunissent autour d'un feu. Les hautes modulations de leurs guezb
font vibrer la nuit claire et paisible d'un chant qui exprime tantôt la ı
résignée, ou l'appel désespéré de l'amant éconduit, tantôt la débordant
gresse de son heureux rival !

LES CHAAMBA A GHARDAIA

« Le Bled », c'est le ksar, la cité arabe ou berbère, par opp
aux vastes étendues désertiques qui les englobent. Les Chaamba aiment
nomade, mais de temps en temps ils vont au bled, écouler les produits d
troupeaux et aussi... se plonger dans les délices d'une vie facile, ple
dangereux attraits.

Chaque Chaambi Bérezga a deux bleds, Metlili et la capit
Mzab.

A Ghardaïa, en marge de la puritaine cité ibadite, ils trouv
nombreux cafés maures. A leur ombre, ils se réunissent pour discu
affaires conclues au marché, ou jouer. Leurs jeux préférés sont les ı
les dominos et les cartes. Parfois le perdant se précipite sur l'enjeu,
dispute s'ensuit qui se règle à coups de bâtons ou de couteaux.

(1) Flûte en roseau.



Deux de ces cafés maures servent de vestibule aux établissements dans lesquels des femmes ouled-naïls, vraies prêtresses de l'amour, se livrent à la prostitution, avec gravité, — presque pudiquement. Les arabes les traitent le plus souvent, avec un certain respect. Ils estiment que pour une femme ce n'est pas déchoir que de vivre ainsi de ses charmes. L'époux achète bien le droit de jouir de sa conjointe ; et, quand il la répudie, elle se remarie assez facilement.

Mais, tandis que le fiancé ne connaît pas celle qu'il a choisie, ici, les femmes se présentent et paradent dans le café maure comme des mannequins défilent dans les salons d'un grand couturier.

Elles ne se contentent pas de passer. Aux accents rudes et rythmés d'instruments en bois et peaux de bêtes, elles dansent la parodie de l'amour, drapées de vaporeux voiles blancs et de châles écarlates bordés de franges d'or.

Les mères président à ces exhibitions chorégraphiques, veillant à la bonne tenue de leurs filles. Des nomades aux visages émaciés et hâlés, grisés par la musique et le thé, regardent de tous leurs yeux pleins de cet éclat d'acier qui apparente leur regard à celui de l'oiseau de proie.



Trois Chaamba et leurs mont

(Photo BOUGAU





CHAPITRE VI

Le riant visage d'El-Goléa

SUR LA PISTE

A la fin du siècle dernier, FROMENTIN mit douze jours pour franchir, au pas de son cheval, la distance qui sépare Blida de Laghouat.

De nos jours, ce n'est plus, pour le voyageur, qu'une promenade, d'aller en trois étapes d'Alger à El-Goléa, par Laghouat, charmante halte à la porte du désert, et le Mzab commerçant, riche mais encore mystérieux.

Mais en été, en juillet et août, quand les rayons d'un soleil ardent tombent droit, brûlant le sol nu de la Chebka et de la Hammada, c'est plus dur, c'est vraiment sportif.....

La saison chaude au désert n'est pas une barrière insurmontable, mais un obstacle, une difficulté qu'il ne faut pas ignorer et qu'il serait dangereux de négliger.

A cette époque de l'année, on voyage la nuit.

C'est ainsi qu'une fois par semaine un courrier régulier quitte le Mzab au coucher du soleil, pour franchir, péniblement parfois, l'étape Ghardaïa-El-Goléa.

Trajet inoubliable pour ceux qui l'ont fait dans ces conditions : les phares arrachent à l'obscurité, mètre par mètre, les tronçons d'une piste qu'on sait avoir trois cent vingt kilomètres de long...

Bientôt la Chebka est dépassée et le relief du sol peu à peu s'adoucit.

Vers les deux heures du matin, le chauffeur résiste mal à la fatigue et la voiture semble aller intentionnellement d'une pierre à l'autre, d'ornière en ornière.

D'un commun accord, une halte est décidée. La voiture stoppe, les phares s'éteignent et chacun s'endort, roulé dans un burnous, à la place qu'il a choisie. Il n'y a bientôt plus qu'une série de petits tas blancs d'où s'échappent des respirations sonores. Il y en a sur les banquettes, il y en a sur la piste et, un peu plus loin, dans les trous creusés par les bergers nomades.

Cinq heures, le soleil se lève, tout de suite éclatant, et la voiture repart vers El-Goléa.

Tout à coup, la piste se hausse vers de nouvelles étendues désertiques.

Rampe du kilomètre 135, rampe du kilomètre 140, elles montent raides et parfois ensablées. Les chauffeurs les redoutent et prennent de l'élan. Mais souvent la voiture s'arrête, haletante, à mi-côte. Il faut alors descendre, la pousser et puis courir derrière parce que, d'un bond joyeux, elle a dépassé le faîte.

Et ainsi, peu à peu, la Hammada s'élève vers un horizon très lointain, incertain, dont les lignes semblent chevaucher, agitées par les vibrations de l'atmosphère brûlante.

Cette Hammada est un haut plateau calcaire, ondulé et, de loin en loin, profondément raviné par des lits d'oueds. L'été, tout y est gris, la terre, les cailloux, et la végétation réduite à des touffes clairsemées de plantes aux tiges ligneuses. Sur le sol, court cependant, de temps en temps, un mince nuage de sable brillant, souple et mobile comme les rides d'un lac, qui fuient sous le vent. La Hammada monte longtemps, insensiblement, puis



s'infléchit deux ou trois fois en profonds replis où se cachent des bras du Grand Erg Occidental, encore invisible. Elle semble illimitée, et pourtant, tout à coup, nous apparaît la brisure, l'effondrement.

En même temps, l'Erg surgit à l'horizon, long serpent lumineux aux écailles bordées d'ombre. A l'heure où nous l'apercevons le soleil est déjà haut et cette chaîne de dunes, dont chaque grain de sable est un miroir, est tout imbibée de lumière. Elle rayonne et sur toute sa longueur, un halo la prolonge dans le ciel.

C'est une véritable apothéose !

Tout à l'heure le soleil régnait, maître incontesté, sur le sol terne et nu, dont il était le seul ornement, la seule vie.

Maintenant l'Erg partage avec le soleil cette royauté, et s'impose aux regards. On ne voit plus que lui, il domine et par son éclat rejette dans l'ombre tout ce qui l'entoure. Mais le soleil continue à monter. Les ombres disparaissent et peu à peu les contours de l'Erg s'estompent. Les dunes élancées, aux crêtes aiguës, qui dressaient leurs cimes vers le ciel, et semblaient sur le point de s'entre-choquer comme des vagues déchaînées, se soudent peu à peu en une masse informe. Ce n'est bientôt plus qu'un bandeau de lumière d'un blond ardent, si violent que l'œil le fixe avec difficulté.

LE SOURIRE D'EL-GOLEA

Par une faille, la piste descend brutalement du sommet de la Hammada. Elle plonge dans la plaine et tourne vers le Sud dans un large couloir orienté Nord-Sud. C'est la vallée de l'Oued-Seggeur que limitent, à l'Ouest le Grand Erg, et à l'Est, la coupure qui interrompt la Hammada.

Cette coupure est une vraie falaise à pentes rapides, et d'une hauteur d'environ quatre-vingts mètres, que l'on nomme Baten.

Au sommet du Baten se détache le rebord grisâtre de l'immense table calcaire d'une dizaine de mètres environ d'épaisseur, qui constitue l'armature du sol de la Hammada. Au-dessous de ce couronnement calcaire, dévalent les pentes rapides d'un talus marneux de soixante mètres.

Ces pentes sont, elles aussi, grisâtres dans leur ensemble, mais zébrées par une série de couches argileuses blanches, vertes et rouges. Tantôt c'est une teinte qui domine et tantôt l'autre. Le Baten change ainsi d'aspect à chaque heure du jour.

A un dernier tournant, El-Goléa surgit soudain, aux pieds de cette falaise escarpée qui sert de fond au plus merveilleux des tableaux.

Ce tableau, c'est l'image du calme, de la douceur, de l'abondance ; c'est El-Goléa, île de verdure sombre éclairée par la blancheur et l'ocre vif de ses maisons.

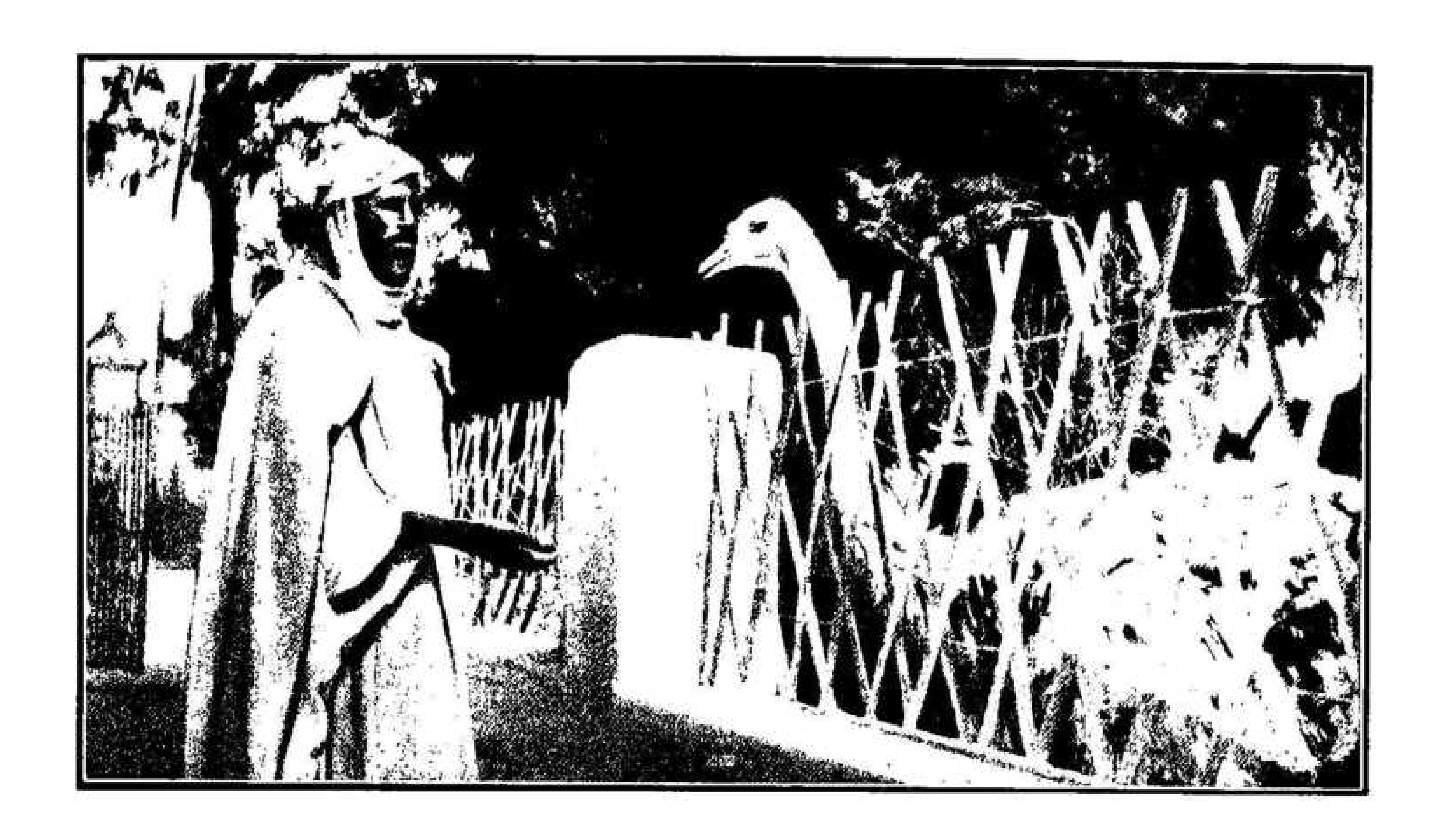
Comme nous sommes déjà loin de l'âpreté du désert traversé !...

A l'arrivée, la piste se transforme en une large avenue bordée de murs dentelés et faits de brique d'argile crue.

De hautes bornes pointues en forme de pain de sucre et toutes blanches, jalonnent joyeusement les derniers hectomètres de l'étape. Et de l'autre côté des murs, les ruelles, les jardins, les petites maisons carrées se multiplient déjà.

L'avenue débouche sur une grande place au milieu de laquelle a été planté, en 1918, l'arbre de « La Victoire Française ». Notre victoire a été fêtée ici, par cette autre France lointaine, aussi joyeusement que par son aînée. Et cet arbre prospère... mieux que la paix européenne, dont il est le symbole.

En face, le minaret, un minaret presque neuf, tout blanc, gigantesque, domine de très haut les maisons qui l'entourent, et, une mosquée minuscule..... bien proportionnée à la foi des habitants d'El-Goléa ! S'il était



l'œuvre bénévole de ces habitants, il n'aurait pas cette taille. Mais il doit le jour à l'amour-propre d'un chef de poste qui enviait peut-être au Mzab ses imposants minarets. Hélas ! celui d'El-Goléa fait un peu trop « décor d'opérette » !

Beaucoup plus harmonieuse est la chapelle des Sœurs Blanches qui lui fait vis-à-vis, de l'autre côté de la place. Sans clocher, simplement surmontée d'une croix, elle n'a aucune prétention. Elle est petite, mais sa porte est grande et accueillante. Au-dessus de sa terrasse, légèrement voûtée, de beaux palmiers étendent leurs longues palmes.

Entre la Mosquée et la Chapelle, tout au fond de la grande place, le Bureau des Affaires Indigènes semble posté là pour présider à la bonne entente qui règne entre la petite colonie française et les populations indigènes, et veiller sur les intérêts de chacun.

De ce bureau où le Chef de Poste est appelé à trancher les questions les plus diverses, depuis les conflits d'ordre matériel jusqu'aux discordes de nature intime, on ne voit que la grande porte, toujours ouverte...

Les bureaux, le logement du Chef de Poste, tout est noyé dans une masse de feuillages diversement teintés. Au-dessus des touffes sombres de palmiers s'élèvent d'immenses eucalyptus. C'est une vraie débauche de verdure.

La vue d'une oasis impressionne toujours le voyageur qui vient de traverser des centaines de kilomètres de désert. Et s'il a parcouru l'étape à

chameau, l'homme et sa monture ont l'impression d'entrer dans un paradis terrestre. Cette impression est particulièrement forte à El-Goléa, vrai miracle de la nature.

Je comprends un peu que les Chaamba d'El-Goléa n'aient pas les yeux tournés vers les délices de la vie future, que Mahomet promet aux justes. Car, ces délices, ne les possèdent-ils pas déjà ?

« Les justes habiteront les séjours de volupté. Ils jouiront de la félicité suprême dans les jardins de délices ornés de bosquets et de fontaines jaillissantes ».

Une allée d'arbres verts, à résine, conduit du bureau jusqu'à la seconde grande place d'El-Goléa, la place du marché, autour de laquelle se trouvent les boutiques des principaux commerçants. Partout des arbres, de la verdure. Des têtes de palmiers s'élancent au-dessus des cours inférieures. Une belle maison très moderne a été construite aux abords, de cette place par un commerçant européen. Ce dernier n'a pas voulu sacrifier un beau palmier qui se trouvait sur l'emplacement choisi, et on peut voir cet arbre surgir de la maçonnerie, à travers le toit de la terrasse.

Au milieu de la place, une kouba blanche abrite le puits où les enfants du village viennent puiser l'eau, sous les yeux de leurs pères qui, tout à côté, se réunissent chaque jour pour échanger les produits des jardins et ceux des troupeaux.

Sur cette place où se rencontrent pour acheter, vendre et discuter, les cultivateurs nègres, les commerçants mzabites et israélites, les Chaamba maigres et bronzés qui reviennent des pâturages ou des lointaines caravanes du Soudan, le passant peut difficilement s'imaginer que la paix française n'a pas toujours régné au Sahara sur ces tribus de marchands et de bergers.

EL-GOLEA VUE DU KSAR

Cependant, passants, ne vous contentez pas de regarder ce qui est à vos pieds. Un peu dans l'ombre, au fond de ce square qu'entoure une haute haie de mimosa sauvage, s'élève un monument à la mémoire du Commandant LAMY qui, en 1891, vint installer la première garnison permanente d'El-Goléa. Il créa ce Poste et prépara la résurrection de l'Oasis, par le

forage des premiers puits artésiens. De ce monument élevé à la mémoire de l'Administrateur, de l'organisateur avisé et méthodique que sut être cet officier, il est impossible de ne pas rapprocher cet autre monument, qui, à Ouargla, évoque la mémoire de ceux qui sont tombés autour de lui, avec lui, le soir de la bataille de Kousseri où fut défait et tué le Sultan RABAH.

Ces héros moururent après avoir assuré la réalisation de leur rêve en consacrant définitivement le triomphe de notre pénétration saharienne.

L'exploitation de ce succès fut encore, cependant, une dure et longue tâche. Il fallut étendre par la patience et la force notre zone d'influence vers l'Est et l'Ouest, réprimer les actes de brigandage, coloniser, assurer la paix par la création et le développement d'unités de combat vraiment sahariennes et la construction de bordjs fortifiés.

Celui d'El-Goléa n'abrite plus que des institutions éminemment pacifiques telles que l'Orphelinat des Pères Blancs, la Poste, l'Infirmerie, les bâtiments de la télégraphie sans fil, et l'Hôtel transatlantique.

Mais il est le témoin de la paix armée qui pendant de longues années fut la seule possible dans ces contrées sahariennes.

Du haut du mur crénelé du Bordj, on aperçoit à quelques centaines de mètres du Baten, deux pitons qui ont dû être détachés de la falaise aux temps lointains des érosions violentes. Ils ont la hauteur de cette falaise. Sur



leurs pentes se dessinent, en étages, différentes couches de marnes calcaires et argileuses, bariolées comme celle du Baten.

Sur les flancs de l'un d'eux s'accrochent les ruines imposantes d'un vieux ksar bâti en pierres et briques rouges.

Le second piton, Tin-Bou-Zid, s'élève à cinq cents mètres du premier et fut, nous dit la légende, son rival malheureux. Ses pentes sont entièrement dénudées, on distingue seulement à son sommet trois blocs énormes de rochers, en équilibre sur leurs arêtes, et qui encadrent un marabout vaguement blanchi à la chaux.

Ces deux témoins d'une époque où les éléments déchaînés façonnèrent brutalement le relief saharien, nous parlent aussi de temps moins lointains mais mal connus où ce point de contact de régions sahariennes très différentes, fut aussi le point de rencontres sanglantes de races ennemies.

Du haut du ksar, on distingue l'enchevêtrement extraordinaire des ruelles et des jardins.

El-Goléa a ceci de très spécial, qu'il n'y a pas, ou plutôt qu'il n'y a plus de vrai village. Quand ses habitants ont déserté le vieux ksar, ils ont été s'installer dans l'Oasis.

Chacun a construit sa maison ou planté sa zeriba dans son jardin. Il n'y a donc pas d'agglomération importante.

Au pied de la gara du ksar et de celle de Tin-Bou-Zid, se groupent une trentaine de maisons mal bâties, en terre, dont les murs fondent littéralement à chaque orage, et restent longtemps démantelés.

Autour de la Mosquée et de la place du marché, quelques rues postérieures à l'occupation et bordées de maisons blanches se coupent rigoureusement à angle droit. Mais c'est tout, et en somme peu de chose.

Ce qui domine dans l'ensemble, c'est donc la verdure, une verdure sombre qui borde les chemins, entoure les maisons et surplombe les terrasses dont les petits carrés sont à peine visibles. Tout est submergé par une multitude de palmiers dont les bouquets ondulent souvent sous une brise légère.

Certains jours de grand vent, l'Oasis est agitée par une véritable tempête. Mais cette agitation ne se propage pas instantanément. Elle commence par une extrémité du couloir qu'occupe l'Oasis, et avant d'être dans le vent, on l'entend accourir. Sur son chemin, il froisse les longues palmes avec un bruit de torrent et de vague. A la tombée de la nuit, c'est assez

Le Baten d'El-Goléa, l'Oued et da
lointain, quelques pitons aux pieds
quels on trouve de nombreux silex ta
(Photo Bougau



BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

impressionnant et quelques minutes plus tard, quand on est en pleine tempête, on a une profonde impression de soulagement, à constater que ce n'est que du vent...

Quelquefois pourtant, le calme absolu règne sur l'Oasis. Les palmes sombres brillent au soleil avec des reflets d'acier et le paysage, vu du ksar, donne une impression de calme infini, d'un calme troublant.

A l'Est, le long cordon du Baten limite la Hammada, qui au Sud descend sur le Tadmaït, désert aussi stérile que la Chebka du Mzab, mais moins mouvementé, plus morne, plus profondément triste. Face au ksar, à l'Ouest, le Grand Erg Occidental, tout proche cette fois. On distingue tous les détails des premiers massifs de dunes.

L'explorateur FOUREAU, qui avait à la fois un esprit très observateur et une âme de poète, nous a donné de ces mers de sable, une description remarquable, dans la relation de sa « Mission chez les Touareg » : « Je domine un chaos de pitons, des croupes tantôt aiguës, tantôt arrondies, à reflets jaunes, rouges, roses ; des touffes de verdure piquent de points noirs les flancs lisses et unis des dunes.

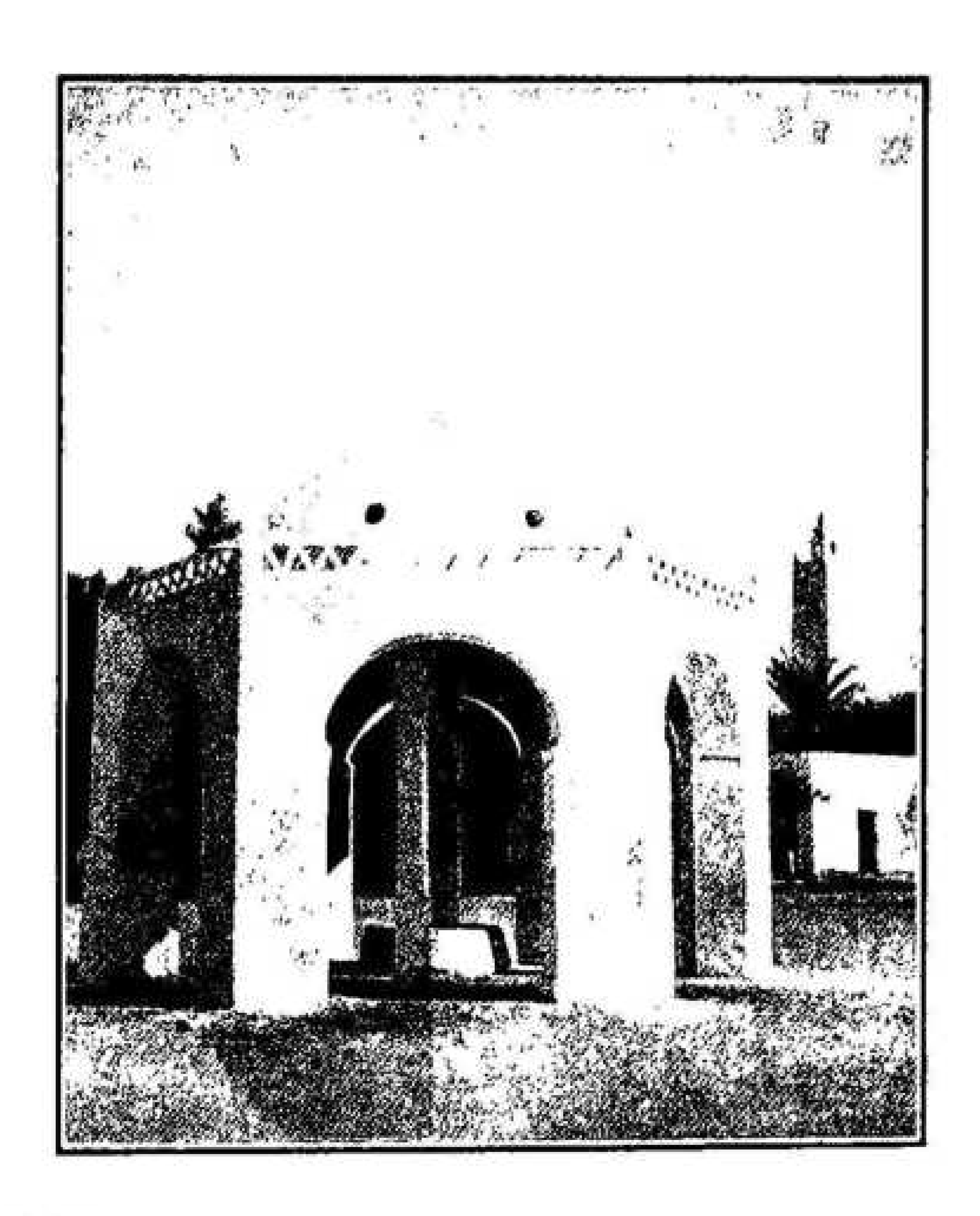
« Les crêtes brillent au soleil d'un beau ton d'or et dégagent comme une sorte de fumée blonde. C'est le vent qui, travailleur incessant, écrête les sommets et transporte plus loin sa fine poussière de sable... »

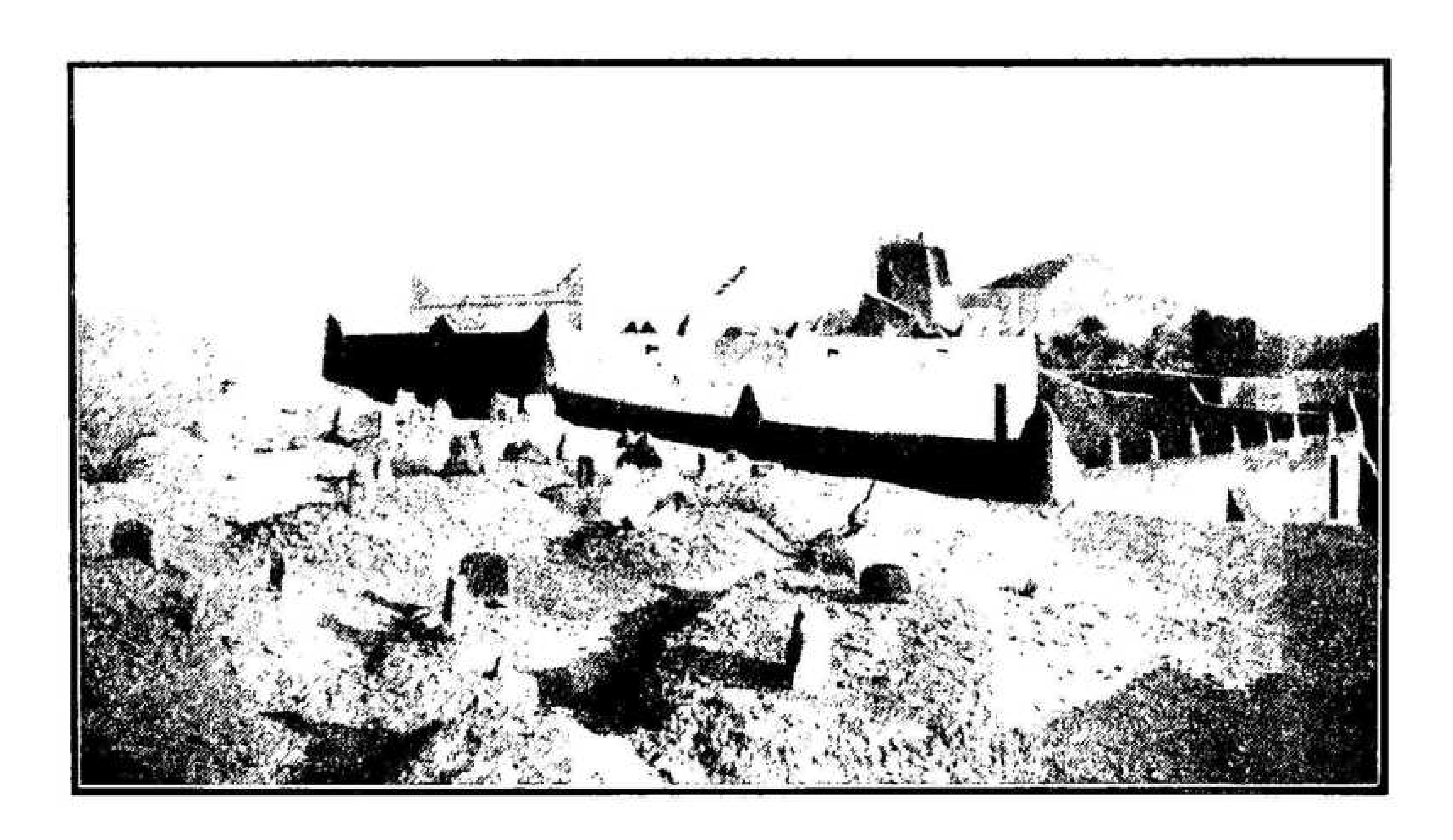
L'auteur s'élève ensuite de la description précise à l'expression d'une émotion légitime :

«Je m'arrête pour admirer, car je ne connais pas de spectacle plus grandiose et plus poignant que la vue de ces solitudes admirablement éclairées, brillantes et cependant moroses, silencieuses... »

Le voyageur se sent noyé dans cette immensité sans bornes et il lui semble qu'il n'arrivera jamais au port, dans cette mer sans limites.

Chebka et Hammada, Tadmaït, Grand Erg Occidental, El-Goléa, n'est qu'un point au sein de ces immensités désertiques.





Ce n'est pourtant pas un de ces coins perdus du globe où vivent depuis les temps les plus reculés, des populations sans rapport avec le reste de l'humanité.

El-Goléa est au contraire, particulièrement favorisée par la richesse de son sol et l'abondance de ses eaux souterraines due à sa situation dans la vallée de l'Oued Seggeur. C'est le point précis où cette rivière sortant de l'erg qu'elle a traversé dans une direction Sud-Est, vient buter contre le plateau crétacé sur lequel est assis le bassin supérieur de l'Oued Mya, et repart, dans une direction perpendiculaire à celle qu'elle suivait primitivement, allant, sous le nom d'Oued Meguiden, vers le bassin de la Saoura.

Ainsi placé entre l'Erg et la falaise de la Hammada, entre le désert de sable et le désert de pierres qui font partie, l'un du grand bassin de la Saoura, et l'autre, du bassin méditerranéen de l'Igharghar, El-Goléa est, en outre, un carrefour de grandes pistes sahariennes.

Ses routes naturelles, à la fois bienfaisantes et redoutables, furent suivies pendant des siècles par des caravanes de marchands, des tribus émigrantes, en quête d'une terre clémente qui leur permette de se fixer ; mais aussi par des hordes de pillards qui cherchaient à s'enrichir du travail des autres...

Les principales de ces voies d'accès, jalonnées de puits qui font communiquer la vallée d'El-Goléa avec les régions voisines sont au nombre de cinq. La plus importante est celle qui, vers le Nord, conduit au Mzab, à ses cités populeuses et commerçantes, en passant par Metlili, le berceau des Chaamba.

La seconde, qui est encore de nos jours suivie par de nombreuses caravanes, contourne l'Erg par le Nord, et suivant la vallée de l'Oued Seggeur, conduit vers le Nord-Ouest, dans la direction d'El-Abiodh Sidi Cheikh et de Géryville.

Vers le Nord-Est et la région d'Ouargla, les caravanes parcourent une piste facile à suivre, mais dépourvue d'eau.

Vers le Sud et le Sud-Ouest, conduisent deux routes importantes qui eurent, dans le passé du Sahara, un rôle prépondérant. Ce sont, la piste qui, par la large vallée de l'Oued Meguiden conduit au Gourrara et au Touat, et celle qui, franchissant l'aride Tadmaït, conduit à In-Salah et au Hoggar.

Il n'est pas surprenant qu'El-Goléa, lieu de passage et terre féconde ait eu un passé mouvementé et que nous trouvions actuellement sur son sol, au moins quatre races superposées.





Jeune fille nègre



Jeune Chaamba

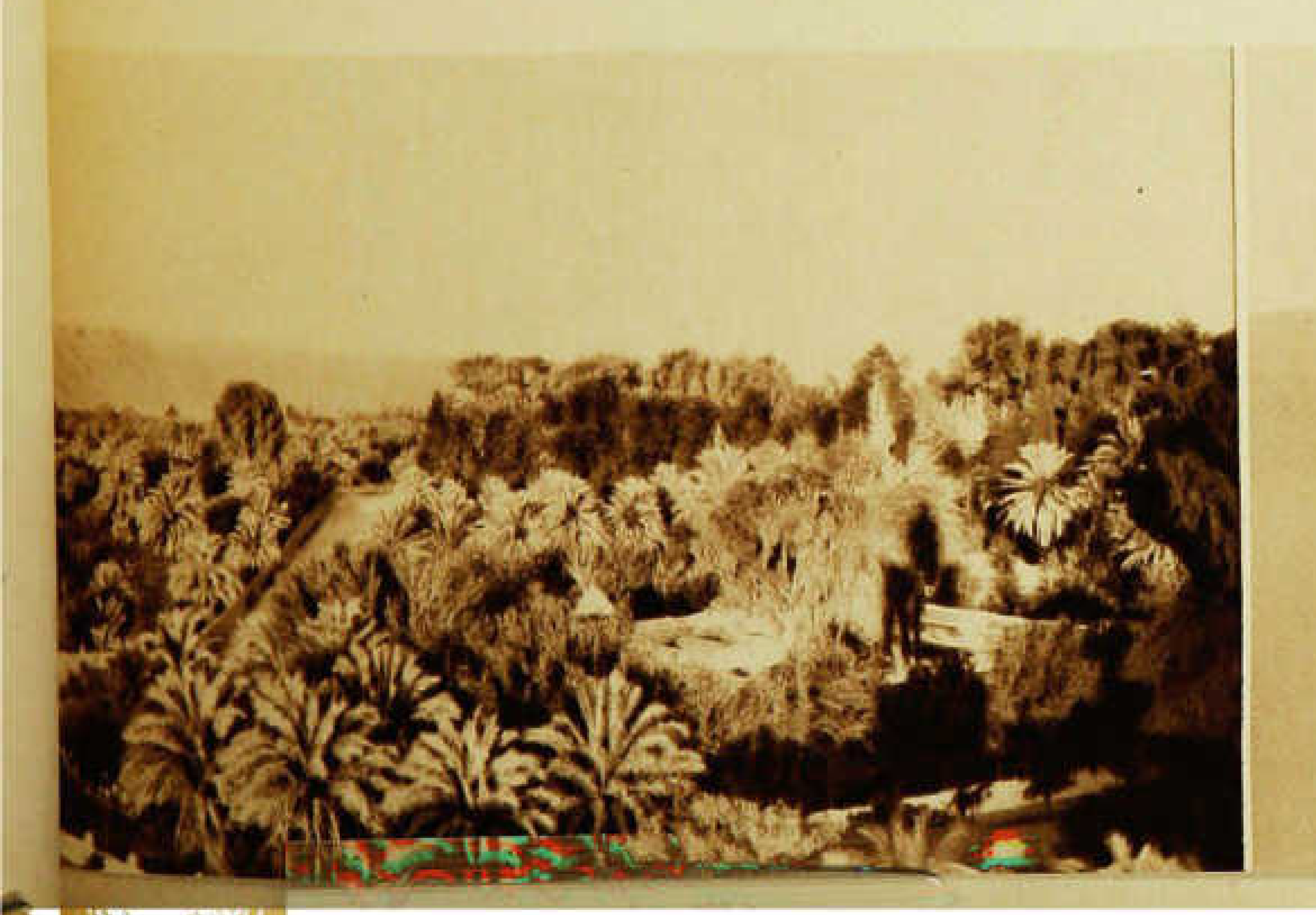
Jeune femme nègre

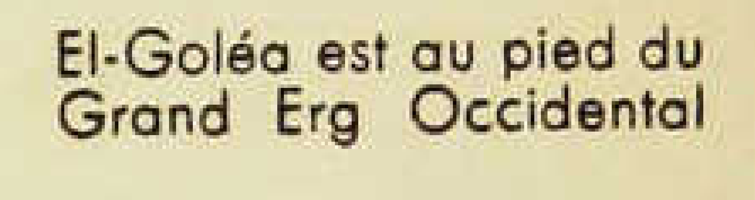




Caravane

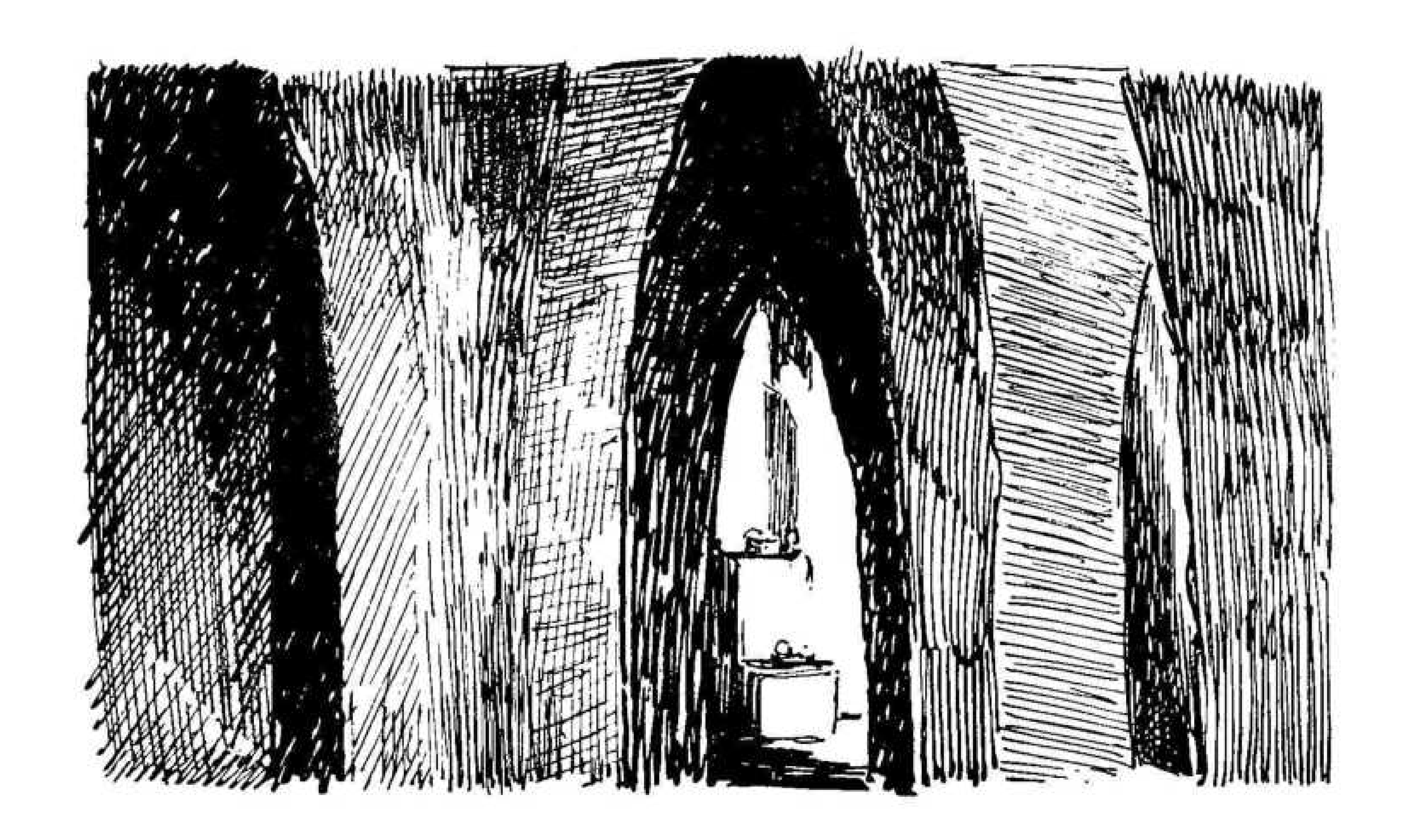
Les jardins d'El-Goléa





El-Goléa est au pied du Grand Erg Occidental





CHAPITRE VII

Histoire et légende d'El-Goléa

UN PEU DE PREHISTOIRE

Bien après les plantes et les animaux, les hommes vinrent s'aventurer jusqu'au cœur de l'actuel Sahara. Sur les points qui sont maintenant les plus arides, les plus desséchés, ont été découverts les armes et les outils en silex les moins bien travaillés, les plus archaïques, tels que coups-de-poing et massues. Dans les parties qui se sont desséchées plus tard, qui le sont encore incomplètement, on rencontre des vestiges d'une humanité plus évoluée ; des pointes de flèches, des racloirs et de vraies lances fort régulières. A El-Goléa, qui est un des points du Sahara les moins secs, on trouve des silex de cette dernière catégorie. Il y a, à quelques kilomètres de l'Oasis, le long de l'Erg, plusieur ateliers préhistoriques qui jonchent le sol de leurs silex taillés. L'un

des plus importants est situé aux pieds des Bekrates, ces quatre pitons en forme de mamelles de chamelles qui s'élèvent au milieu de la plaine, à vingt kilomètres d'El-Goléa. Les hommes ont fui la sécheresse menaçante...

Comment vécurent-ils à l'époque relativement prospère du Sahara? Vraisemblablement en nomades car ils n'avaient même pas l'abri tentant des grottes pour les fixer. Leurs principales ressources devaient être la pêche et la chasse. Ils étaient couverts de peaux de bêtes et avaient pour bijoux des colliers composés de ces petits disques en coquille d'œuf d'autruche que l'on ramasse, à demi pétrifiés, à côté des pointes de flèches et des hameçons en silex.

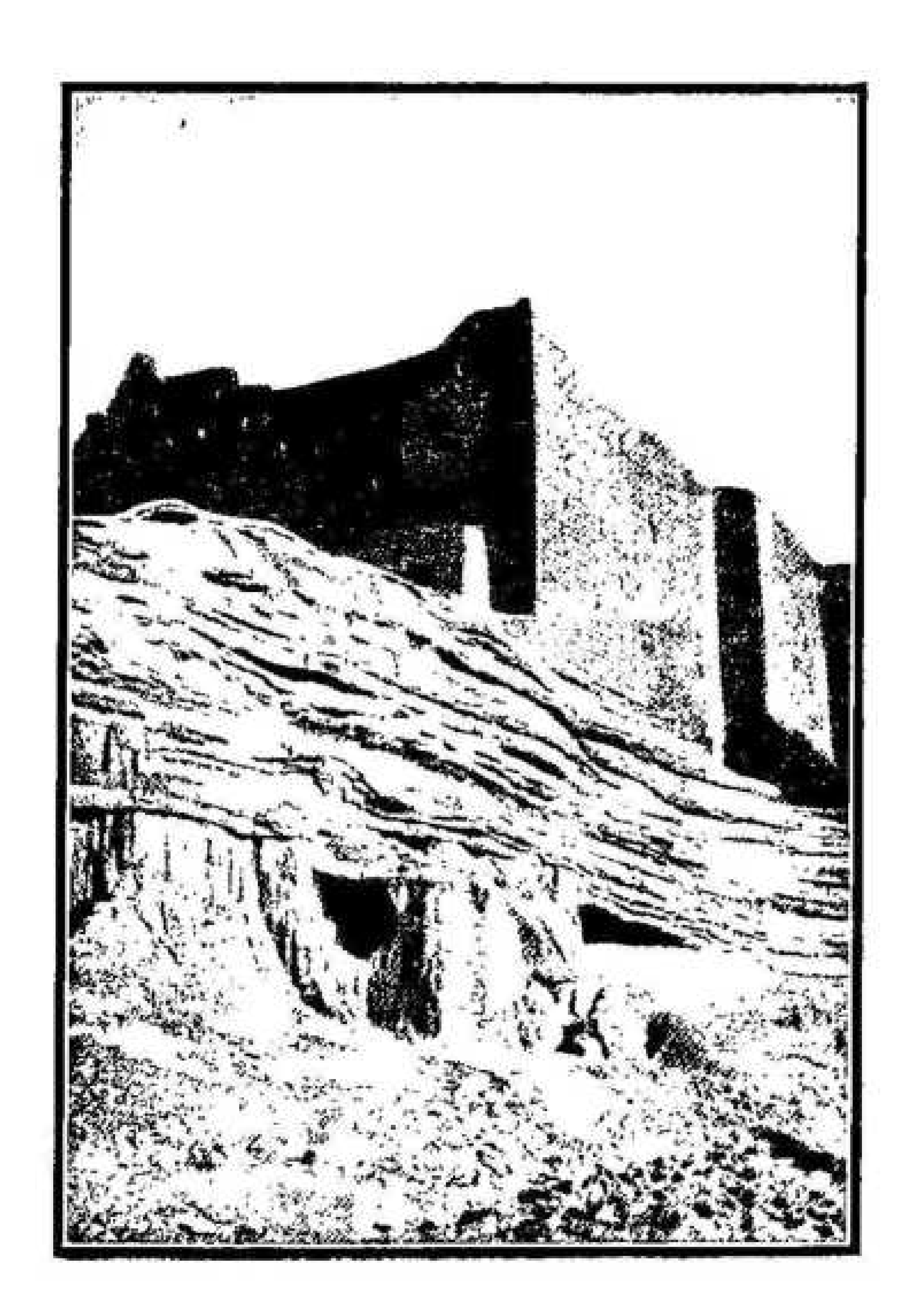
Nomades à court rayon d'action, les premiers hommes du Sahara cultivèrent des céréales dans les régions les moins sèches, et en particulier dans les cuvettes et les lits d'oueds. Ils se servaient pour moudre le grain, de rouleaux et de mortiers caractéristiques des civilisations nègres. La petite meule, encore en usage ne fut importée au Sahara que beaucoup plus tard, par les hommes de race blanche venus du Nord.

Les autochtones que les Grecs et les Latins devaient baptiser beaucoup plus tard du nom d'Ethiopiens, ceux aux visages noircis, parcouraient les pistes de leur immense domaine à dos d'éléphant et dans les chars traînés par des zébus! A une époque plus proche, le cheval dut être également utilisé à l'est et au Sud-est du Sahara, car les auteurs anciens nous rapportent que les Ethiopiens, montés sur des chars attelés de quatre chevaux, firent la guerre aux Garamantes du Fezzan.

Qu'étaient ces Ethiopiens, habitant le Sahara avant les temps historiques ? Nous savons peu de choses sur leur compte, les Phéniciens, Rome, les Vandales et les Grecs s'étant contentés d'occuper une partie plus ou moins importante de la Berbérie. D'autre part, cette dernière région de l'Afrique du Nord, était profondément séparée du Sahara par le rempart de l'Atlas et l'obstacle, non moins grand de la sécheresse du désert, devenue de siècle en siècle, plus redoutable ; seules les nations européennes des temps modernes se sont efforcées de percer le mystère du passé Saharien le plus lointain. Les difficultés de ce problème sont telles, qu'elles ne sont pas encore entièrement résolues. Nous possédons cependant de précieuses indications et en particulier les vestiges laissés un peu partout au Sahara par les hommes préhistoriques. Les flèches en silex que nous détenons à peu près intactes, étaient leurs armes préférées. Or les ancêtres des Berbères, qui ont été à cette époque reculée les seuls blancs de l'Afrique du Nord, n'ont jamais utilisé que la sagaie. De même les rouleaux et les mortiers à moudre le grain nous permettent d'affirmer que ces nomades sahariens appartenaient à la race noire.

Une hypothèse vérifiée par quelques faits historiques et ethnographiques les rattachent aux Nigritiens qu'on retrouve encore au Tibesti. Les Tibbous, grands, maigres et nerveux, ne sont pas de vrais nègres. Ils n'ont ni le nez épaté, ni les lèvres énormes des Soudanais. Leurs cheveux ne sont pas crépus, et leurs visages très allongés ont une grande régularité de traits. Seuls parmi toutes les populations vivant actuellement au Sahara, les Nigritiens, extrêmement résistants, paraissent parfaitement adaptés au climat qu'ils subissent. Les blancs, pour la plupart nomades, et nomades par nécessité, ne peuvent supporter sans inconvénients un long séjour dans l'oasis où ils sont bientôt minés par la fièvre. Et les nègres du modèle soudanais, qui exploitent la presque totalité des oasis du Sahara Français, s'étiolent sur les bords des puits, à l'ombre même des palmiers, parce que cette ombre est encore trop sèche pour eux. Blancs et nègres paraissent donc être des étrangers au Sahara, et seuls les Nigritiens du Tibesti peuvent être des autochtones.

Actuellement confinés dans une région montagneuse, à l'extrême Sud du Sahara, ces Nigritiens ont probablement occupé jusqu'à la fin de la domination romaine en Afrique du Nord, tous les points de « moindre sécheresse » situés au Sud de l'Atlas. C'est ainsi que depuis des temps immémoriaux un groupe de Nigritiens s'était installé dans la vallée occupée actuellement par El-Goléa. C'est probablement lui qui a fondé l'Oasis, Oasis de culture, qui n'était pas encore une palmeraie. Depuis de nombreux siècles ils s'y trouvaient en quelque sorte emprisonnés par le desséchement des étendues où ils avaient jadis nomadisé· Et ils durent vivre en sédentaires dans un désert hermétiquement fermé, jusqu'au jour où le chameau, seul animal domestique capable de parcourir des centaines de kilomètres sans boire, vint du nord, monté par des hommes de race blanche.



Les nouveaux venus détruisirent peu à peu la race des autochtones par métissage et refoulements successifs.

Maintenant les seuls vrais nègres sahariens sont ceux du Tibesti, les Tibbous, et encore ne sont-ils plus maîtres chez eux. Ce dernier vestige

d'une race qui meurt a été violé au Sud par la petite troupe fanatique des Oulad Sliman ; tandis qu'il était pacifiquement occupé au Nord par la confédération des Sénoussites qui firent de la païenne Koufra leur capitale religieuse. Un jour, qui n'est peut-être pas lointain, il n'y aura plus de Tibbous au Tibesti et sera ainsi consommée la conquête du Sahara nègre par les blancs, conquête qui a duré quinze siècles, conquête impitoyable, poussée jusqu'à l'élimination de la race vaincue.

Le dessèchement progressif fut le premier grand drame de l'histoire du Sahara. Le second fut la destruction complète par des hommes de race blanche des hommes de race noire qui avaient assisté à cette évolution du désert.

Les blancs purent, grâce au chameau, braver la chaleur et la soif. Et le nomadisme renaquit, rendant au Sahara une vie nouvelle.

DES ZENETES AUX ARABES

Les Zenètes, qui occupèrent d'abord, entre l'Oued Djedi et l'Atlas Saharien, l'emplacement de l'ancienne Gétulie, pénétrèrent plus tard dans le Sahara proprement dit. Ils étaient déjà nomades, comme l'avaient été les Gétules, mais des nomades qui ne circulaient que dans un pays de pâturages relativement humides, et ne faisaient que des déplacements à courts rayons.


Un événement important vint, aux tous premiers siècles de notre ère, transformer leurs conditions d'existence, faire d'eux de grands nomades, et les lancer à travers les immenses plaines sahariennes, où les points d'eau sont rares, les pâturages maigres et lointains.

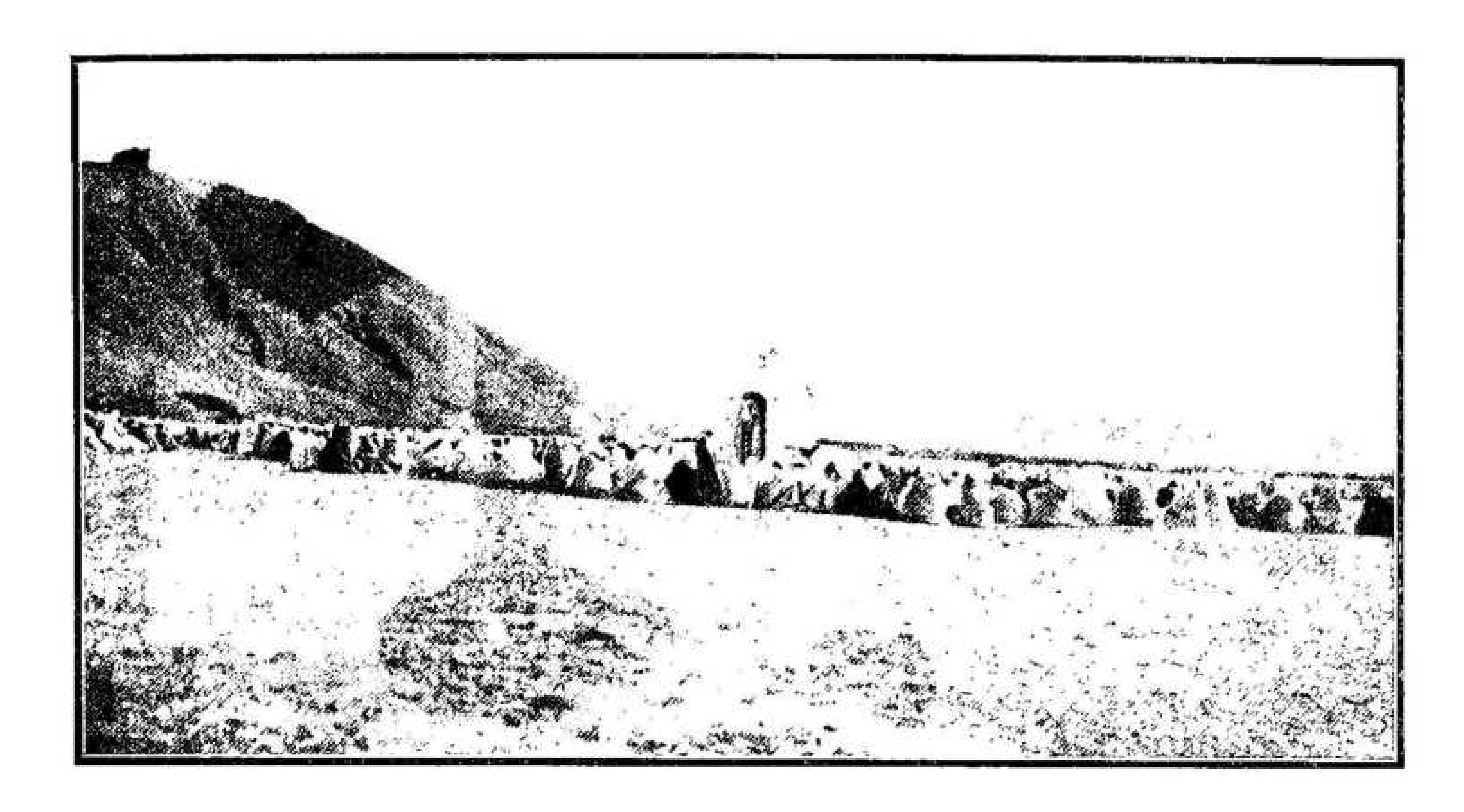
Cet événement qui devait modifier profondément l'histoire du Sahara et les Conditions de vie de ses habitants, c'est l'entrée en scène, si on peut dire ainsi, du chameau en Berbérie. Je n'ose rien dire de l'époque où il apparaît, car non seulement elle n'est pas sûrement déterminée, mais d'aucuns prétendent que cet animal a toujours existé en Afrique du Nord, ne serait-ce qu'à l'état sauvage.

En tout cas, son emploi comme bête de somme et de selle ne s'est généralisé que vers la fin de l'empire romain.

Cette monture sobre et rapide permit aux tribus zenètes de se développer, en étendant considérablement leur rayon d'action. Avec elle, ils

Silex taillés (grandeur natur


BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ



purent, au Nord, monter à l'assaut des derniers refuges de la civilisation byzantine, en même temps qu'ils s'enfonçaient dans les steppes désertiques dont l'accès leur avait été jusqu'alors interdit.

Ce fut le début de ce mouvement d'invasions incessantes qui, depuis les premiers siècles de notre ère, jette les races blanches à la conquête du Sahara, refoulant les populations Nigritiennes.

Ce mouvement s'amplifia peu à peu, atteignit son maximum d'intensité vers le septième siècle, à l'époque des premières incursions des arabes en Berbérie, et n'est pas encore éteint. Des invasions successives peuplèrent le Sahara de tribus nomades, et provoquèrent la création des premières palmeraies. A côté de ces palmeraies s'élèvent des ksour solidement fortifiés.

LE KSAR

La construction du ksar d'El-Goléa a été attribuée aux nigritiens, par le seul fait qu'une tombe garamantique, très ancienne, a été découverte par la Mission CHOISY, aux pieds de la Gara sur laquelle se dressent ses remparts. Cette découverte confirme en effet l'hypothèse de la présence de nigritiens à El-Goléa, dans les temps les plus reculés. Mais ces derniers, contraints à tirer du sol leur nourriture, semblent avoir vécu en petites colonies très isolées les unes des autres par le desséchement progressif du Sahara.

En l'absence de tribus essentiellement nomades, ils devaient être à l'abri des coups de main, des « razzias ». A quoi donc leur auraient servi ces greniers hauts perchés, entourés de remparts ?

D'autre part, ces fortifications accusent une véritable antiquité, mais tout de même, pas vingt siècles de vie !

Elles ressemblent fort à celles que les berbères élevèrent en Afrique du Nord, et en particulier au Maroc, entre le IX[e] et le X[e] siècle. Elles doivent du reste être à peu près de cette époque-là. Les premières invasions zenètes, celles qui peuplèrent le Hoggar de Senhadja, et celles qui fondèrent l'Empire Judéo-Zenète du Touat, ne firent que passer dans la vallée de l'Oued Seggeur.

Ceux qui s'installèrent à El-Goléa, furent d'après la tradition, des Zenètes non islamisés, refoulés vers les Oasis au X[e] siècle, par la puissante armée du Chiite (1) Abou-Abdallah ; cette armée dont le « nombre inondait la terre » selon l'expression d'un historien, Ibn Hammad.

A la même époque, en 908, les Kharedjites, chassés de Tiaret par les Fatemides fondaient Sédrata près d'Ouargla.

Les Zenètes qui s'installèrent dans l'Oasis d'El-Goléa créée par les nigritiens, plantèrent probablement les premiers palmiers, et entreprirent la construction du ksar.

Il en firent une citadelle presque inexpugnable contre laquelle devaient se briser, durant plusieurs siècles, les assauts des nouvelles vagues d'invasions. Et El-Menéa (2) prit le nom berbère de Taourirt.

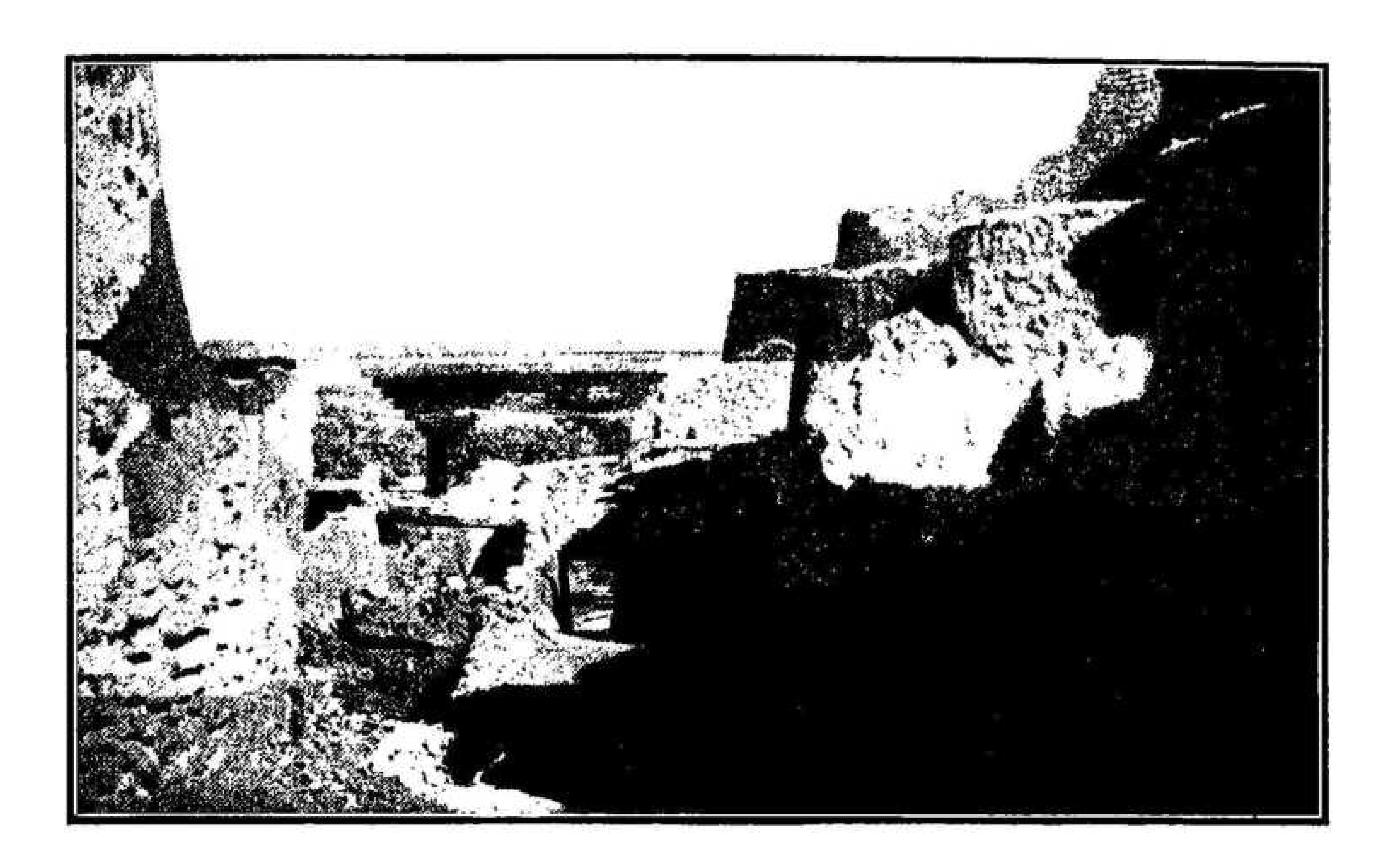
Elles sont nombreuses les cités berbères haut perchées et construites en acropoles, qui portent ce nom de Taourirt. Celle d'El-Goléa, mieux conservée que la plupart d'entre elles, permet d'évoquer quelques traits d'un passé mouvementé qui a eu toute la rudesse et le charme de notre Moyen Age.

La Gara sur laquelle elle est perchée, est un piton détaché de la falaise, qui à lui seul, par sa situation et ses flancs abrupts, eût été une forteresse. Elle a la forme d'une pyramide géante.

Une de ses faces, la face Ouest et Nord-Ouest, vraiment trop inabordable, est nue. Le ksar est en effet construit du côté Nord-Est et Sud. Il domine ainsi l'Oasis et permet de surveiller le débouché des pistes qui, venant de Metlili, du Touat et du Tidikelt, descendent dans la vallée.

Un étroit sentier gravit les pentes de la Gara et conduit à la porte par laquelle on franchit la première enceinte. C'est une muraille épaisse en

(1) Les Chiites sont des hérétiques musulmans qui, au IX[e] siècle, dominèrent une partie de l'Afrique du Nord et livrèrent un duel féroce aux Kharedjites.
(2) El-Goléa.



grosses pierres rougeâtres, sans mortier entre elles, mais si bien assises les unes sur les autres, que les siècles ont été impuissants à les séparer.

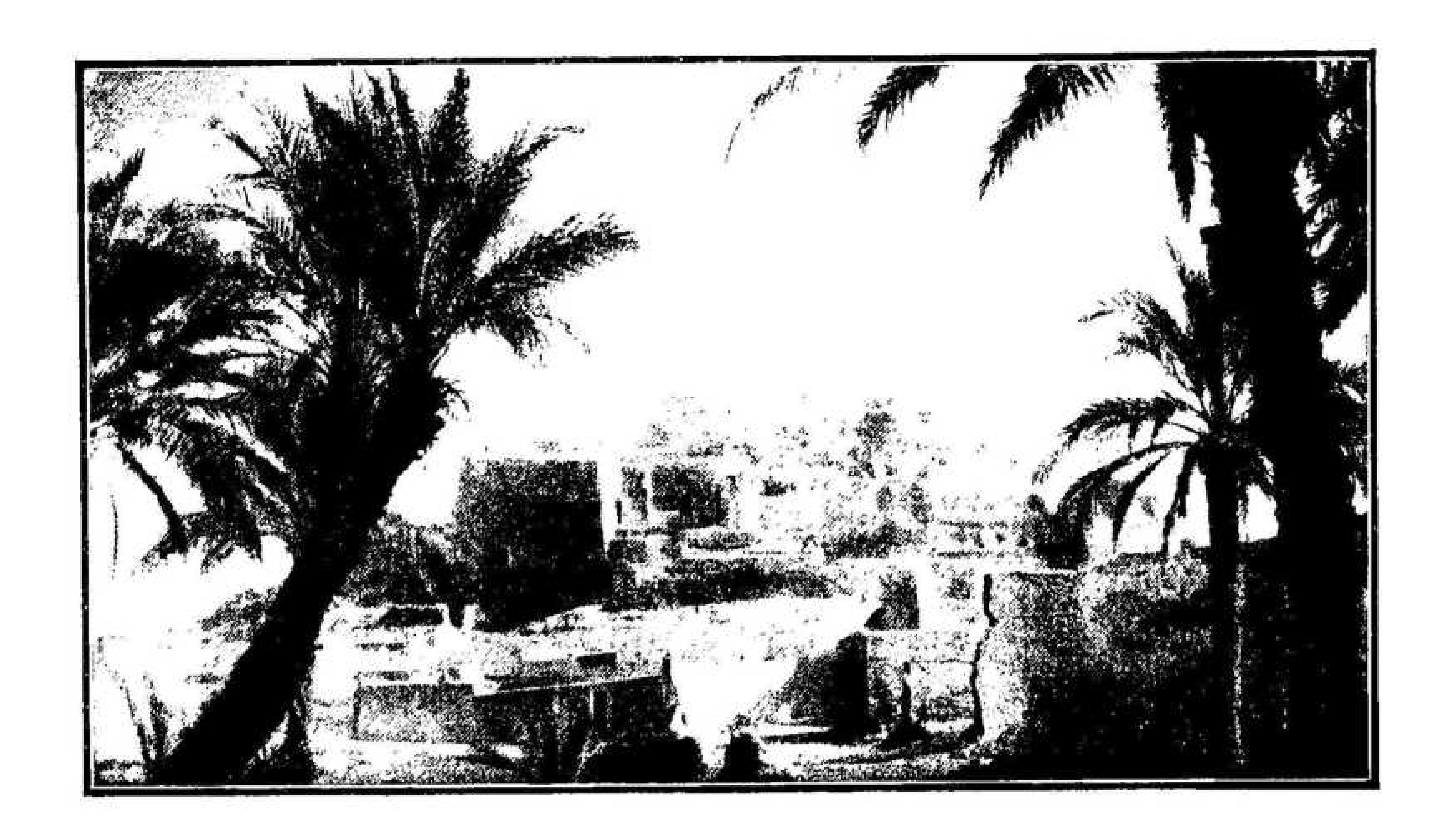
Ces murailles montent, redescendent, faisant tout le tour du ksar, longeant les crêtes derrière lesquelles un ennemi aurait pu se dissimuler pour monter à l'assaut. Sur certaines faces, particulièrement exposées, elles vont et puis reviennent, se repliant sur elles-mêmes et formant ainsi de véritables chemins de rondes percés d'étroites meurtrières. De ces meurtrières devaient pleuvoir sur les troupes d'assaut, les redoutables sagaies Berbères, tandis que de gros blocs de pierre étaient jetés du haut des murailles.

Dans l'espace compris entre la première et la seconde enceinte, il y avait peu de constructions. Les habitants de Taourirt devaient s'y juger trop exposés aux coups des armes de jet.

Un peu plus haut, une nouvelle porte permet de franchir la seconde enceinte, et aussitôt, on se trouve dans la « rue principale ». Le terme n'est pas exagéré, c'est une vraie rue, très pittoresque, tortueuse, mais presque large. Elle ne monte pas trop, se contentant d'aller d'un bout à l'autre du ksar, dans sa plus grande largeur, et dans le sens horizontal.

Mais de cette rue principale, s'échappe, vers le sommet du piton, toute une série de ruelles, étroites, en escalier. Elles contournent, escaladent, les maisons accrochées un peu partout, les unes au-dessus des autres, ou creusées dans l'argile, entre deux couches.

Certaines de ces maisons, construites sur une sorte de palier, sont assez grandes et percées de fenêtres. Elles ont quatre façades et un toit en



terrasse, comme celles que construisent actuellement les indigènes dans l'Oasis. Mais le plus grand nombre sont adossées au piton et n'ont que trois façades. Beaucoup n'en ont qu'une, celle de la rue... Ces dernières sont de véritables grottes murées dans lesquelles on pénètre par des trous qui ne ressemblent que très vaguement à des portes. Deux maisons superposées sont parfois desservies par la même rue. L une d'elles donne de plain-pied sur cette rue, tandis que l'autre est, je n'ose pas dire construite, mais creusée en sous-sol.

Ces grottes artificielles, sont composées d'une ou deux pièces, étroites, basses et sombres. En les aménageant on a laissé, au centre, un large pilier destiné à éviter les éboulements des voûtes taillées dans une argile verte peu résistante. Un grand nombre de ces grottes servaient de magasins utilisés pour mettre les récoltes à l'abri des pillards. Mais beaucoup étaient habitées, comme le prouve leur aménagement. Une cheminée circulaire était percée à leur sommet et débouchait dans la rue, à l'étage au-dessus, tandis que par une autre issue, les eaux sales s'écoulaient vers l'étage inférieur.

Ce mode d'habitat semi-troglodyte est vraiment étrange. Il ferait penser aux âges les plus reculés, si, en sortant de ces véritables terriers, on n'était pas saisi par la vision impressionnante des immenses remparts de la troisième enceinte. Ils dressent au-dessus de cette cité morte leurs murailles épaisses, solidement assises sur de larges bases. Leurs arêtes sont vives, légèrement convergentes, et dorées par le soleil ; elles semblent fuir vers un point du ciel.

Dans ce ksar, vivaient, entassés, des nègres cultivateurs et leurs maîtres, les Zenètes. Ces derniers, grands chasseurs et pilleurs de caravanes, venaient entasser, à l'époque des récoltes, leurs denrées dans les profonds



magasins, puis repartaient en campagne, laissant la garde de leurs trésors, à une petite troupe de guerriers, servis par des esclaves, de vrais noirs amenés du Soudan.

C'est à dos d'hommes que devaient se faire tous les transports de matériaux, ainsi que les corvées d'eau et de bois, parce que les rues étaient trop étroites et accidentées pour permettre d'utiliser des animaux.

L'eau utilisée pour les besoins courants venait des puits de l'Oasis. Il y a bien, dans la seconde enceinte, protégé par une grande tour, un puits à moitié comblé, qui, traversant toute la Gara, atteignait une nappe d'eau, au-dessous du niveau de la plaine. Mais remonter l'eau d'une telle profondeur, avec des cordes et des peaux de bêtes, était certainement trop long pour que ce puits ait été destiné à abreuver, en temps normal, les habitants de Taourirt. Il devait plutôt faire partie de l'organisation défensive, en cas de siège. Les événements nous prouvent que cette organisation n'était pas inutile.

Taourirt devait subir, à travers les siècles qui suivirent sa formation. de nombreux assauts. Deux d'entre eux furent particulièrement mémorables. Le premier échoua, mais le second mit fin à la suprématie des Zenètes dans la vallée de l'Oued Seggeur. Avant d'attirer sur El-Goléa la guerre et la ruine, les Zenètes lui donnèrent une ère de grande prospérité. Toute la plaine de l'Oued-Seggeur, sur trois kilomètres de large et quarante de longueur, s'était peu à peu couverte de jardins qu'arrosaient les nombreuses « foggaguir » (1). Au-dessus de ces jardins, s'étendait une vraie mer de palmiers.

(1) Tranchée horizontale qui recueille les eaux des couches superficielles.

Au temps de sa plus grande richesse, à l'époque où elle poss
les greniers les plus nombreux Taourirt était gouvernée, nous dit la trad
par une femme d'une grande beauté, venue du Djebel-Amour, qui s'apr
M'Barka bent El Khas et avait été nommée sultane.

Un Sultan du Maroc, ayant entendu vanter son intelligence e
charme, en devint follement amoureux, sans l'avoir jamais vue. Il décid
l'épouser, et pour négocier cette alliance, lui envoya des ambassadeurs
gés de lui remettre de riches présents.

Mais M'Barka bent El Khas était aussi fière qu'intelligente et b
Elle ne voulut pas d'une union, quelque flatteuse qu'elle fût, qui a
fait d'elle une vassale du Sultan du Maroc et aurait compromis l'indé
dance de la cité saharienne.

Les présents furent donc refusés, et les ambassadeurs, éconc
Le redoutable prétendant dut être profondément blessé dans son amour-
pre, car il décida de s'emparer de Taourirt et de conquérir par les armes
qui avait refusé de partager son trône. Il partit à la tête d'une puiss
armée et M'Barka vit un jour la plaine se couvrir de troupes menaça
Après de nouvelles négociations, aussi infructueuses que les première
sultan du Maroc ordonna à ses lieutenants de monter à l'assaut du
Mais toutes les attaques furent victorieusement repoussées par les dé
seurs, galvanisés par l'audace et la ténacité de leur sultane.

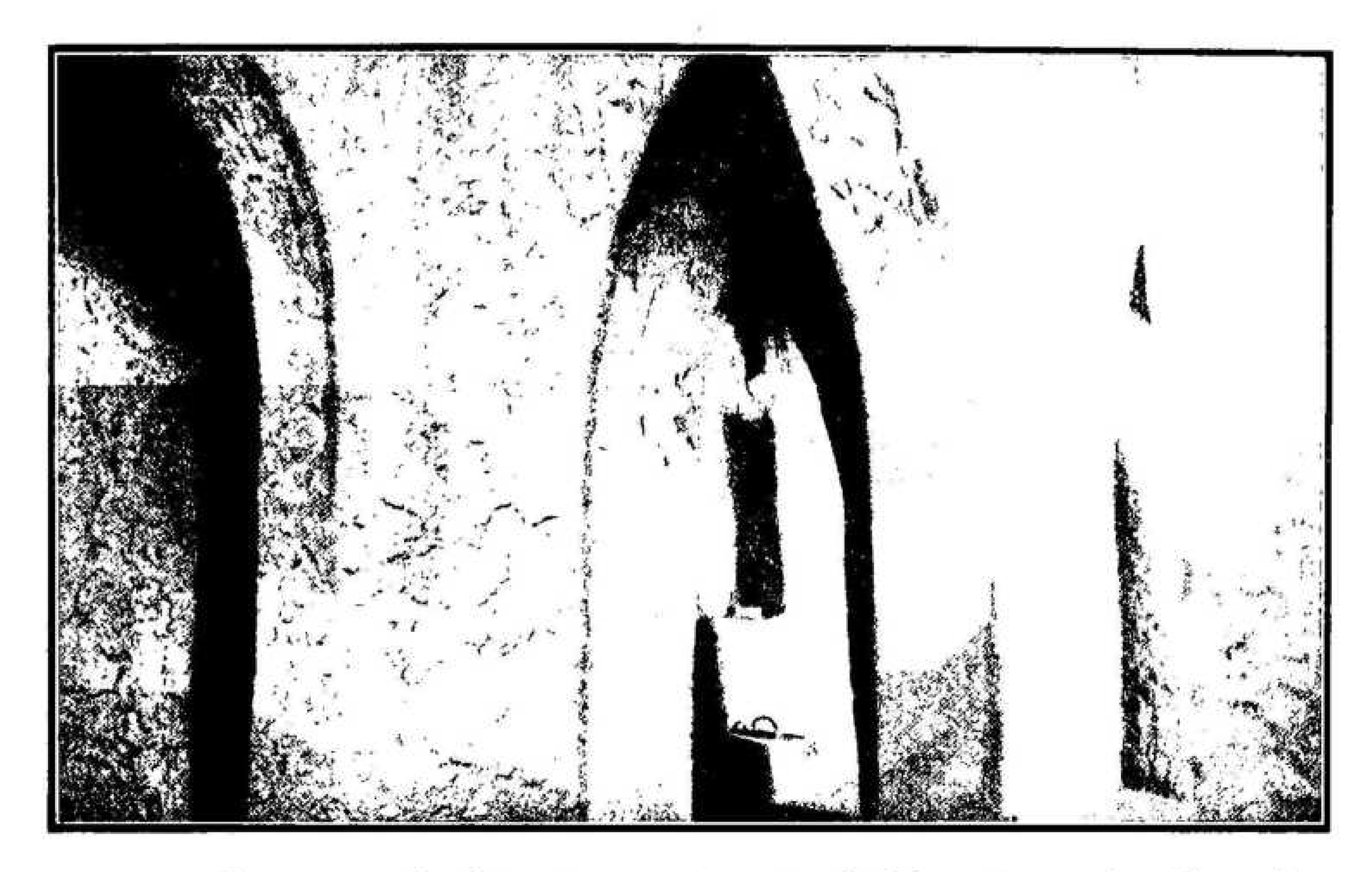
L'ennemi dut renoncer à s'emparer du ksar par un coup de f
et entreprit un long siège, qui devait durer plusieurs mois. Pendant ce te
puits, feggaguir, jardins, tout fut détruit à El-Goléa. Ce fut la ruine, l'an
tissement de tout ce qui avait été construit, planté, durant de longs si
d'efforts, de lutte contre le désert. Seuls restaient les remparts infranch
bles du haut desquels les soldats de M'Barka narguaient leurs ennemis
résistaient toujours, mais leurs provisions de dattes, de grain et d'eau
mençaient à s'épuiser. Ils décidèrent alors de se défaire des assiégeants
la ruse. M'Barka ordonna à tous les habitants de laver leur linge
ce qui restait d'eau, et de l'étendre sur les terrasses, bien en vue. Ell
ensuite lâcher dans la plaine une chèvre gorgée de grain.

Les assiégeants s'en emparèrent, et l'ayant tuée, en ouvriren
flancs. La vue de tout ce qu'elle avait mangé les remplit de stupeur.

Le Sultan désespéra de pouvoir réduire une place si bien ap
visionnée et leva le siège.

L'histoire générale du Sahara n'a gardé aucune trace de
expédition dont le récit nous est transmis par les traditions locales.

Ce serait fort dommage, mais il est bien possible que cette
page de l'histoire d'El-Goléa ne soit qu'une légende.



Beaucoup plus historique est la prise de Taourirt par les Chaamba, entre 1550 et 1650. Ces derniers, avant de s'en emparer, semblent avoir vécu en bonne intelligence avec les Zenètes. Ils chassaient l'autruche ensemble, et conduisaient leurs troupeaux dans les mêmes pâturages, ceux de l'Oued-Seggeur.

Mais un conflit s'éleva entre eux, et les Chaamba vinrent assiéger Taourirt. Comme ils ne parvenaient pas à s'en emparer, ils levèrent le siège et allèrent chercher leurs troupeaux qui étaient dans l'Erg. Ils amenèrent des moutons aux pieds du ksar et après les avoir égorgés, invitèrent les Zenètes à venir les manger avec eux, en signe de réconciliation. Les Zenètes sortirent du ksar et furent, en grande partie, massacrés. Les Chaamba s'emparèrent de leurs maisons et de leurs femmes, réduisirent les Zenètes survivants à l'état d'esclavage. Ils s'installèrent à Taourirt, qu'ils baptisèrent El-Menia, « la protégée », en raison de l'abondance de son eau.

Sidi Ben Eddine, descendant du grand Sidi Cheikh, dit un jour : « J'ai fait El-Menia comme le nombril du cheval, exempt du fouet et de l'éperon ».

Mais malgré ces vœux, malgré la fertilité et la situation privilégiée d'El-Goléa, les Chaamba ne surent pas y vivre en paix. Ce fut un sultan marocain qui commença à ruiner El-Goléa, mais, en tout cas, les Chaamba achevèrent cette œuvre de destruction. Ils détruisirent, comme l'ont fait les arabes partout où ils ont vaincu. Leur unique ressource devint le pâturage et la razzia. Ils parcoururent le Sahara pendant des siècles, pillant et faisant des esclaves. Ils ne surent même pas s'entendre entre eux.

Le ksar étant devenu trop étroit pour abriter leurs nombreuses familles, un certain nombre d'entre elles allèrent s'installer sur le piton de Tin-Bou-Zid.

Les guerriers de Tin-Bou-Zid étant partis en caravane au Soudan, ceux du ksar surprirent leurs familles à l'heure de la prière et mirent le feu à leur Kasbah. Lorsque les habitants de Tin-Bou-Zid rentrèrent de leur expédition, ils furent massacrés aux pieds des ruines encore fumantes de leur village.

Mais malgré leur existence essentiellement nomade, malgré leurs dissensions intérieures, les Chaamba surent toujours faire front unique, quand il fallut lutter contre l'envahisseur.


Ils restèrent ainsi, jusqu'à la conquête française, les maîtres incontestés d'El-Goléa, et de toute la vallée de l'Oued-Seggeur.

Ils cohabitèrent en plus ou moins bonne intelligence, avec les quelques éléments zenètes qui avaient survécu à la ruine de Taourirt, et se servirent des négroïdes pour cultiver les rares palmiers qui avaient résisté au pillage des premiers temps de leur installation.

Ils augmentèrent le nombre des esclaves nègres amenés du Soudan, et voilà comment les Français, en arrivant à El-Goléa, y trouvèrent deux races blanches et deux races noires, ou du moins très foncées.



Ksar d'El-Goléa
Un coin de la vieille cité berb
(Photo Bougat





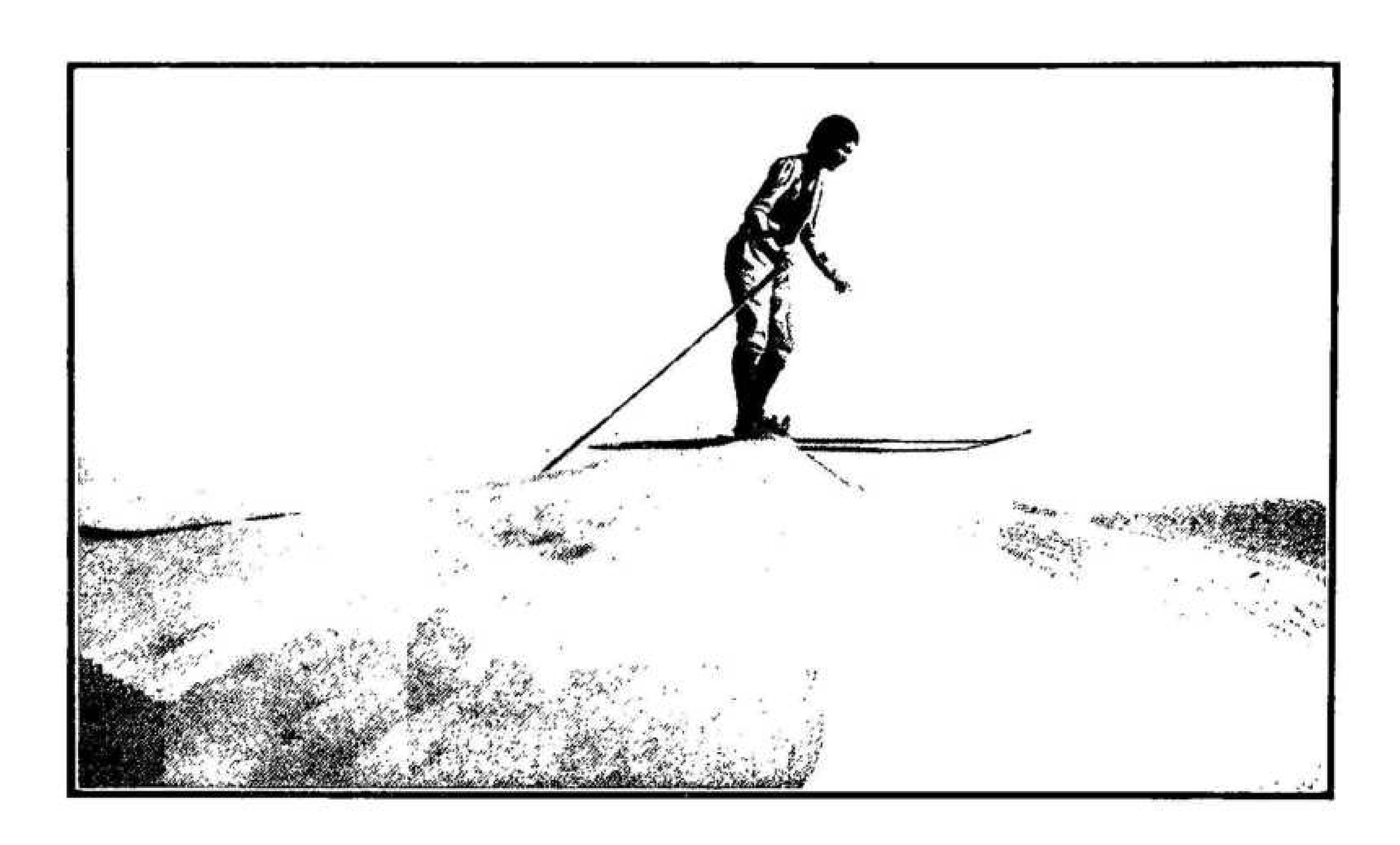
CHAPITRE VIII

El-Goléa depuis l'occupation Française

GLORIEUX PRELUDES

Le désordre régnant dans la région d'El-Goléa et d'In-Salah, la nécessité se faisait de plus en plus sentir d'aller y planter le drapeau français. Les Chaamba, malgré leur amour de l'indépendance, ne semblaient pas devoir opposer une bien violente résistance ; mais les difficultés vinrent d'ailleurs.

Pendant la période d'hésitation due aux partisans de l'occupation restreinte, période qui s'étend de 1830 à 1850, nos possessions du Tell semblèrent condamnées à être toujours séparées de l'Afrique Occidentale et



Centrale, par les immensités hostiles du Sahara. Peu à peu, pourtant, nos chefs militaires réussirent à faire triompher l'idée qu'il « fallait, selon le mot d'Augustin BERNARD, être maître partout, sous peine de n'être en sécurité nulle part ».

Sous l'énergique impulsion du Gouverneur Maréchal RANDON, naquit tout un mouvement d'expansion et d'explorations qui commença, vers 1852 et se prolongea jusqu'en 1864. Tandis que le grand explorateur BARTH accomplissait, de 1850 à 1855, son remarquable voyage à travers le Sahara et le Soudan, nos troupes entraient à Laghouat le 4 décembre 1852, et le Mzab capitulait, peu de temps après.

L année suivante commençait toute une série d'explorations dans l'Ouest, dont la plus intéressante est celle de ROHLFS qui alla, en 1864, de Tanger à In-Salah, et d'In-Salah à Tripoli.

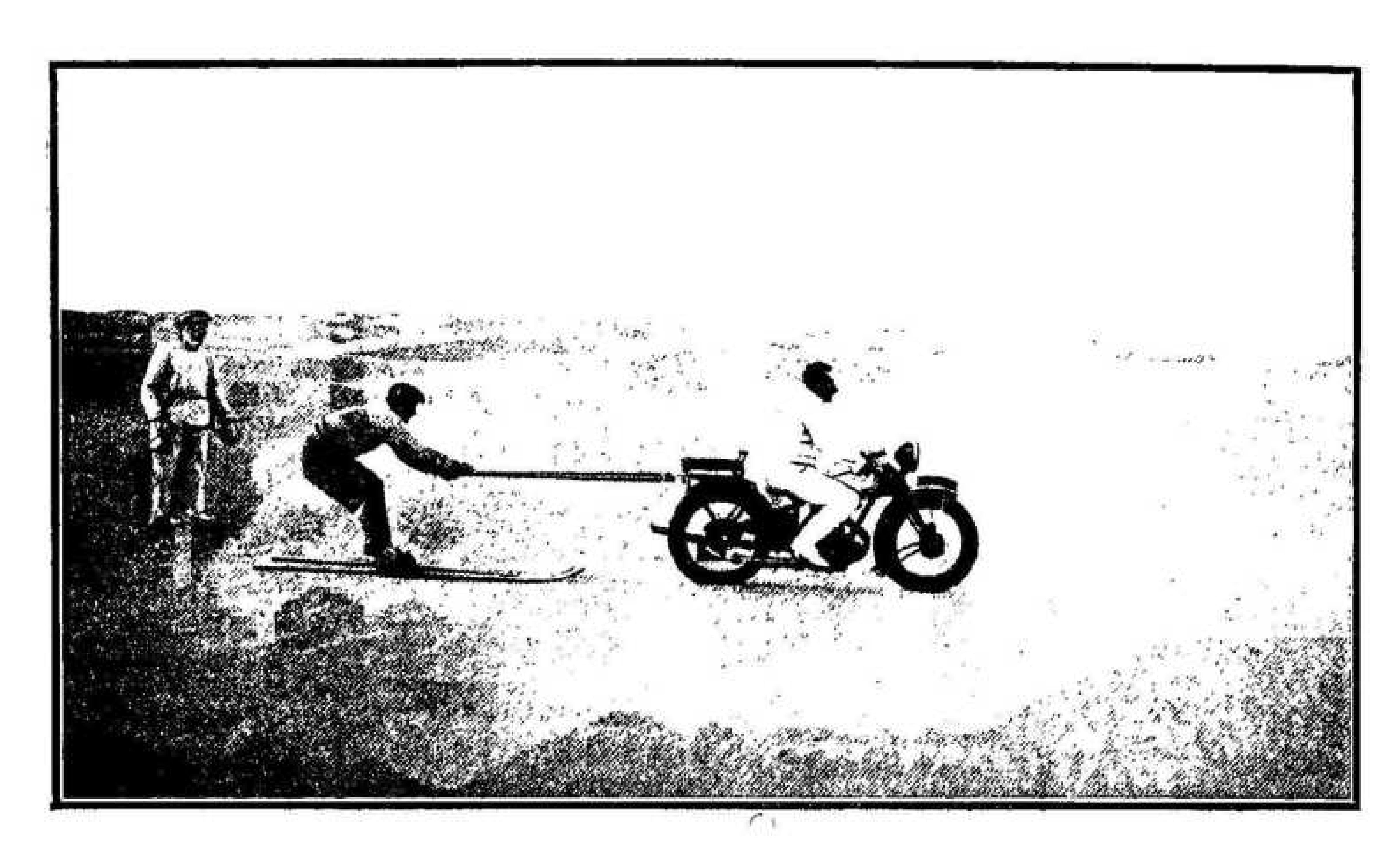
Dans l'Est, Touggourt était occupé, le Capitaine BONNEMAIN se rendait d'El-Oued à Ghadamès, et Ismaïl BOUDERBA, de Ouargla à Rhat.

Enfin, DUVEYRIER pénétrait, par le Mzab, en pays Chaamba, et allait jusqu'à El-Goléa.

Ce fut le premier français qui pénétra aussi profondément en suivant cette route du Sahara Central, le plus court chemin entre l'Algérie et les pays soudanais.

Etablir cette liaison, était devenu le but des efforts de tous nos sahariens.

C'est à un jeune homme de dix-huit ans que devait revenir l'honneur de l'amorcer. L'attention du Maréchal RANDON avait été attirée par la



réputation d'audace de DUVEYRIER et il lui avait confié la mission importante et périlleuse d'aller se rendre compte des dispositions des Touareg de l'Est à notre égard.

Fier d'une telle confiance, DUVEYRIER partit pour Biskra, Guerrara et Metlili, n'ayant qu'une crainte, que les Commandants de Territoire auxquels il devait se présenter au passage, ne l'empêchassent d'aller plus loin vers le Sud.

Mais, bien au contraire, le regard ardent de cet explorateur si jeune, de petite taille et presque malingre, en impose, donne confiance et remplit d'enthousiasme tous ceux qui le rencontrent. DUVEYRIER ne reçoit en cours de route que des encouragements, et le 1er septembre, en pleine nuit, il arriva sous les murs d'El-Goléa. Monsieur P VUILLOT, historien et géographe, nous a laissé, du court séjour de DUVEYRIER dans cette oasis si mal famée, le récit suivant :

« Ses guides, saisis de terreur, l'abandonnent près de la porte et « les habitants d'El-Goléa s'emparèrent de lui, l'obligeant à passer la nuit « sur place, et disant entre eux : voilà un chien de Chrétien qui a donc bien « envie de mourir ! »

« Le lendemain, DUVEYRIER demande en vain à parler à la Dje- « mâa ; vers le soir il fait tranquillement ses observations astronomiques, et, « comme on veut l'empêcher, il proteste énergiquement.

« Enfin, la Djemâa lui fait donner l'ordre de quitter El-Goléa « avant le jour, s'il ne veut pas être égorgé. DUVEYRIER proteste de nouveau,

« déclare qu'il ne cède qu'à la force, et se voit forcé de partir au milieu de « la nuit, presque furtivement. »

Malgré ce départ précipité, DUVEYRIER, tout surpris de n'avoir pas été égorgé sans avis préalable, garda de cette équipée, une bonne impression.

L'année suivante, il se rendit d'El-Oued à Ghadamès, Rhat et Tripoli.

Les Touareg Azdjer, frappés, comme l'avaient été les Chaamba, par son audace inouïe, lui firent bon accueil et l'année suivante, conclurent avec la France, le Traité de Ghadamès.

HESITATIONS ET REVERS

Ce traité n'aurait peut-être pas été absolument stérile, si les avantages en avaient été exploités par une occupation immédiate.

Et les prévisions optimistes de DUVEYRIER auraient pu, semble-t-il, se réaliser si des événements aussi malheureux qu'imprévus n'étaient venus s'y opposer.

Successivement survinrent, en effet, la grande insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh qui dressa contre nous la majeure partie du Sahara, et la guerre de 1870.

Nos troupes ne devaient arriver sous les murs d'El-Goléa, qu'en 1873.

De 1864 à 1890, pendant vingt-six ans, notre pénétration saharienne traversa une période d'attente, de régression même, et d'effacement, très dure pour tous ceux qui avaient fait de notre puissance coloniale le rêve de leur existence pleine d'abnégation et de dévouement.

Un grand nombre d'entre eux ne surent pas contenir leur impatience ; ils tentèrent d'accomplir une tâche surhumaine et ne réussirent qu'à rougir de leur sang les sables du Sahara.

En 1874, DOURNAUX, DUPÉRÉ et JOUBERT furent tués par un « rezzou » entre Ghadamès et Rhat.

L'année suivante, poussés par le zèle ardent du Cardinal LAVIGERIE, les Pères PAUMIER, MENORET et BOUCHARD quittèrent leur résidence de Metlili pour aller porter la bonne parole aux tribus qu'avait visitées DUVEYRIER. Mais ils furent assassinés par leurs guides touareg entre

EL-GOLÉA
Les dunes et le Grand Erg O
(Photo Bo


BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

El-Goléa et Hassi-Inifel. Des Chaamba retrouvèrent leurs corps décapités et affreusement mutilés.

Malgré l'état peu avancé de la pénétration saharienne, naquit l'idée prématurée du transsaharien, qui aboutit, l'année suivante, au massacre de la seconde Mission FLATTERS, victime de l'optimisme de son chef.

Cet échec sanglant ne fut pas vengé.

Ce fut là une faute grave, car notre inaction n'avait plus d'excuse. En 1864 et 1870, « on nous savait occupés ailleurs ». En 1881, il n'en était plus ainsi. Devant notre timidité, le Sahara se ferma de plus en plus et le nombre de ses victimes s'accrut encore.

Il est possible d'affirmer que le sacrifice de toutes ces vies aurait pu être évité. Dire qu'il fut inutile, je ne l'oserai jamais ! N'ont-ils pas contribué, malgré l'échec d'une entreprise qui dépassait leurs forces à faire germer et à développer l'idée que l'un d'entre eux, l'explorateur CRAMPEL a résumée, en manière de testament, dans une lettre écrite peu de temps avant sa mort :

« En dehors des résultats directs qu'il peut avoir, mon voyage, « que je réussisse ou que je meure, sera le symbole de ce que la France doit « exécuter dans l'avenir..... Il faut une formule simple et un fait qui la « synthétise, la concrétise pour ainsi « dire. Eh bien! la réunion sur les bords « du lac Tchad de nos possessions de « l'Algérie-Tunisie, du Soudan français « et du Congo, sera cette formule et « mon voyage sera le fait symbolique. »



1864..... 1890, cette période, marquée par d'héroïques explorations, n'est pas seulement, au point de vue politique et militaire un temps d'arrêt, d'hésitations regrettables et coûteuses.

Ce fut une époque de véritables revers politiques !

Dans l'Ouest, où se trouvaient les plus importants foyers de la révolte des Oulad-Sidi-Cheikh, nos troupes parvinrent trois fois jusque sous les murs de Figuig : en 1865, avec le Colonel



DE COLOMB ; en 1868, avec le Colonel COLOMIEU ; en 1870, avec le Général de WIMPFFEN. Mais, chaque fois, leurs chefs reçurent l'ordre de ne pas entrer dans cette capitale de la dissidence et durent se replier, la mort dans l'âme.

A l'Est et au centre, les succès de nos soldats furent aussi mutilés, faute d'être exploités. Treize ans après l'expédition de DUVEYRIER chez les Chaamba-Mouadhi, nos troupes entrèrent à El-Goléa, sous les ordres du Général DE GALLIFFET.

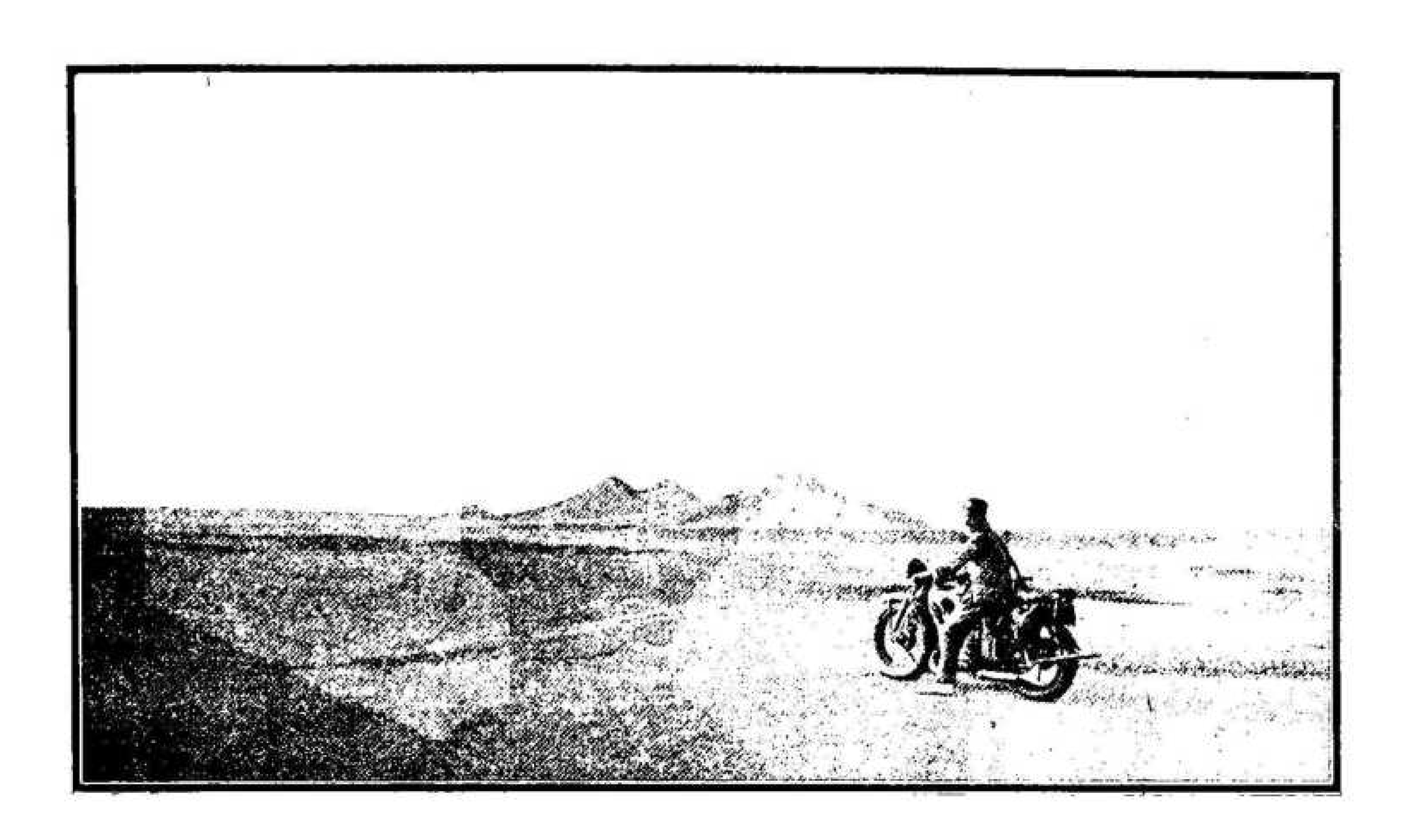
Voilà comment la chose se passa :

Un groupe de dissidents constitués par des éléments venus de tribus différentes, furent chassés de la région de Touggourt, en 1872, par le Général LACROIX. Ils se réfugièrent à El-Goléa qui devint ainsi un vrai repaire de brigands. Le Général DE GALLIFFET fut chargé d'aller au secours des tribus Mouadhi qui étaient les premières à souffrir de cet état de choses.

Il partit d'Ouargla, le 11 janvier, avec 700 hommes et quarante jours de vivres.

Après avoir fait un long détour vers le Nord, la colonne arriva le 24 janvier sous les murs du ksar d'El-Goléa.

Les sédentaires se soumirent aussitôt, heureux d'être affranchis, par notre arrivée, du joug des nomades. Ces derniers avaient fui vers le Sud-Ouest. Mais ils furent chassés par les populations du Touat qui craignaient,



en leur donnant asile, d'attirer nos troupes.

Ils se décidèrent donc à reprendre le chemin de leur Oasis pour venir demander « l'aman » au Général DE GALLIFFET.

Le Tidikelt aussi, tremblait de voir un jour paraître nos soldats à l'horizon, et In-Salah nous envoyait des protestations d'amitié.

Touat et Tidikelt auraient été aisément conquis par les 700 hommes qui venaient d'entrer à El-Goléa sans coup férir. Malheureusement l'état d'esprit de la Métropole ne permettait pas au Gouverneur d'établir la frontière de notre occupation plus loin qu'Ouargla. Et à la surprise des populations du Sud, non seulement GALLIFFET ne poussa pas plus loin ses opérations de police, mais il rentra à Ouargla avec toutes ses troupes.



Les Chaamba Mouadhi nous restèrent désormais fidèles, non sans mérite, car dès notre départ, ils furent pris à partie par les Touareg.

Le Mzab s'était offert à nous, malgré sa méfiance naturelle, et avait capitulé en 1852, sans que fut faite la moindre démonstration militaire. Il ne fut cependant occupé qu'en 1882.

Il s'en fallut de bien peu, que cette politique d'une inconcevable timidité, ne compromit à jamais la « soudure » si nécessaire, de nos diverses possessions d'Afrique.

En 1890, se produisit un revirement des idées et des événements, certes bien lent, mais qui cependant, sauva la partie ! Cette année-là fut fondé le Comité d'Afrique Française, qui, par sa courageuse campagne, s'efforça de rendre populaire notre œuvre coloniale en Afrique.

En même temps, deux conventions passées avec l'Angleterre le 5 avril et le 5 août, délimitaient notre champ d'action, en étendant notre zone d'influence, jusqu'à une ligne passant par Say sur le Niger, et Barrous, sur le Tchad.

A la fin de cette même année, le Gouverneur Général CAMBON autorisa la création d'un poste permanent à El-Goléa.

RENAISSANCE D'EL-GOLEA

Le Lieutenant CAUVET, adjoint à l'annexe de Ghardaïa, avait passé quelques mois à El-Goléa et y avait étudié la possibilité de creuser des puits artésiens. Mais le Capitaine LAMY fut le premier chef de poste de cette Oasis pour laquelle il a tant fait.

Je ne retracerai pas la brillante carrière du Commandant LAMY, je ne m'attarderai pas non plus à faire le portrait de cet Officier à l'intelligence vive et souple, au cœur plein de bonté et de générosité, à l'âme ardente et intrépide.

Par la voix et par la plume, ses anciens compagnons d'armes plus autorisés que quiconque, ont célébré sa vie et son œuvre, en termes émouvants.

Le Commandant LAMY quitta El-Goléa en février 1893. Cet Officier dont l'activité a revivifié l'Oasis, qui circulait au Sahara aussi aisément qu'un nomade, et qui assis sur une dune, à l'emplacement actuel du marché, rendait la justice en égrenant un chapelet, a laissé un profond souvenir chez les chaamba Mouadhi.

Petites négresses d'Oua
(Photo BOUGAU



La sagesse de ses sentences, sa bonté et son endurance font partie des légendes sahariennes qui le célèbrent sous le nom de ELHADJ LAMY.

Les chefs de poste qui lui succédèrent continuèrent son œuvre de conquête morale des Chaamba Mouadhi et le développement économique de leur Oasis.

A l'occupation d'El-Goléa, un certain nombre d'entre eux avaient été rejoindre en dissidence les partisans de l'agitateur Bou Amama. Ils rentrèrent peu à peu dans l'ordre, impressionnés par les progrès que fit notre pénétration saharienne, pendant les dix dernières années du XIXe siècle.

Ils étaient aussi attirés, et furent ensuite retenus par la prospérité, la résurrection de l'Oasis d'El-Goléa, que venait de sauver notre occupation.

Nous avons vu que sous le règne des Zenètes cette Oasis était extrêmement florissante. Elle s'étendait du ksar jusqu'à un douar (1) nommé Ouallen, et situé dans l'Erg, à trente kilomètres.

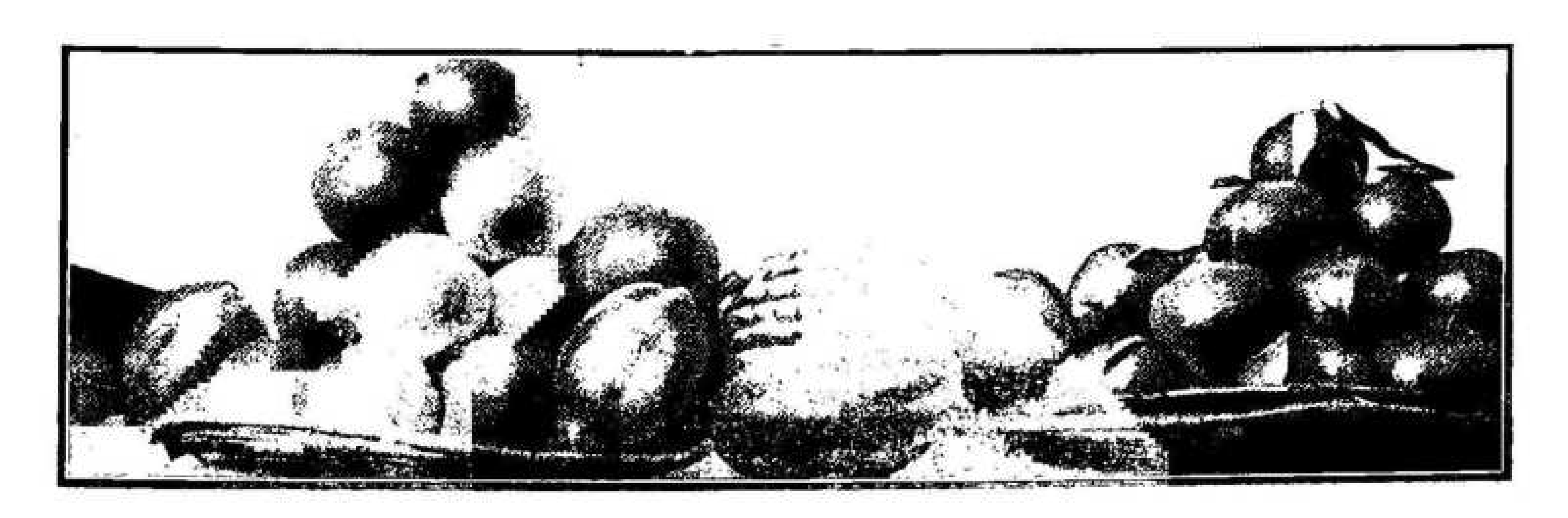
Les divers assauts que subit Taourirt, et en dernier lieu celui des arabes, ruinèrent cette immense Oasis.

Et à son arrivée à El-Goléa, le Commandant LAMY, écrivait qu'il ne restait plus que quelques bouquets de palmiers dispersés entre le ksar et l'Erg, sur trois ou quatre kilomètres de long.

Depuis notre occupation, El-Goléa renaît peu à peu de ses cendres, grâce aux efforts de notre administration.

Depuis le premier puits artésien, celui qui a été foré à Belaïd, et dont les eaux ont formé le joli lac du même nom, les Chaamba n'ont cessé de demander qu'on leur donne de l' « eau jaillissante ». Jusqu'à notre arrivée, le seul type de puits, était le puits à bascule, d'où les esclaves nègres tiraient

(1) Village indigène.



l'eau jour et nuit. L'un des effets de notre occupation ayant été la suppression de l'esclavage, les arabes qui ont horreur de tout travail manuel, comprirent l'avantage de ces puits d'un modèle si nouveau pour eux, dont l'eau arrivait toute seule à la surface du sol et en grande abondance.

On fit donc, sans cesse de nouveaux forages, et il en existe actuellement dix qui déversent chacun à la surface du sol, de 500 à 3.000 litres à la minute, d'une eau limpide et merveilleusement pure.

Constatant que la terre prenait sans cesse plus de valeur, les Chaamba ont créé de nouveaux jardins et planté des palmiers. Un certain nombre d'entre eux se sont sédentarisés. Les autres vivent au pâturage du mois de décembre au mois de juin, dans les Oueds du Sahara, dans l'Erg et en certains points des Hauts Plateaux de la hammada. Leurs meilleurs pâturages sont ceux du grand Erg Occidental. Ils vivent de gibier, de dattes et du lait de leurs chèvres ou de leurs chamelles ; à défaut de tout autre aliment, ils arrivent à vivre, à se nourrir uniquement de thé très sucré et fortement aromatisé à la menthe.

Un certain nombre d'entre eux vont, après avoir mis leurs chameaux en état, en caravanes vers le Mzab, le Touat, le Tidikelt ou la Tunisie. Ils transportent du sucre, du blé, des céréales qui viennent du Touat ou du Tell, les tentures du Soudan et les objets manufacturés dans le Nord de l'Algérie.

Quand vient l'été, tous ces nomades se rapprochent d'El-Goléa. Ils ne s'installent pas encore tout près de l'Oasis, parce que leurs bêtes vivent du désert où se trouve leur seule nourriture. Et eux vivent presque uniquement du lait de leurs bêtes, à cette époque où les dattes de l'année précédente sont presque épuisées, alors que les nouvelles ne sont pas encore mûres. De juillet à la fin de Septembre, les nomades s'installent donc en des points intermédiaires, entre les pâturages lointains et leurs jardins.

Ils vivent là en semi-nomades, dans des Zeribas (1) ou des gourbis de terre battue.

Ouallen est une de ces stations, Témassine en est une autre.

Pendant la saison des dattes qui commence dans les derniers jours de Septembre et se prolonge jusqu'en fin Novembre, presque tous les Chaamba vivent dans l'Oasis, ne laissant au Sahara que quelques bergers avec leurs troupeaux. Il y a des bergers de 25 ou 30 ans qui n'ont jamais vu El-Goléa.

---

(1) Abris en branches de palmier ou en roseau.

Pour tous les nomades, l'attraction du Sahara, l'amour des maigres et déserts pâturages est si puissant que la moindre pluie suffit à les faire sortir de l'Oasis, même en pleine récolte des dattes.

Le désert est si tentant quand il reverdit et s'émaille d'une multitude de petites fleurs !

Malgré leur extrême mobilité, on peut agir sur l'âme rude mais confiante des Mouadhi. Leurs intérêts les ramènent périodiquement sur le marché d'El-Goléa, et l'Officier va, de temps en temps, les voir au désert.

Bien que l'esclavage ait été supprimé au Sahara, comme partout où règne l'influence de la France, un grand nombre de zenètes et de négroïdes sont restés au service des nomades. Ce sont eux qui cultivent les jardins. Mais ils traitent presque d'égal à égal avec leurs maîtres, et reçoivent un salaire qui est ordinairement d'un cinquième de la récolte. Un certain nombre d'entre eux sont, à leur tour, devenus propriétaires.

La plus importante des richesses agricoles du Poste d'El-Goléa, c'est, avec l'élevage du chameau, la production de la datte qui varie actuellement entre 1.300 à 1.800 quintaux, chiffres qui augmentent sans cesse.

Sous les palmiers on cultive déjà des céréales, toutes sortes d'arbres fruitiers et des plantes potagères.

Mais à El-Goléa, où le climat, la terre et l'eau sont particulièrement favorables, presque toutes les cultures peuvent réussir.

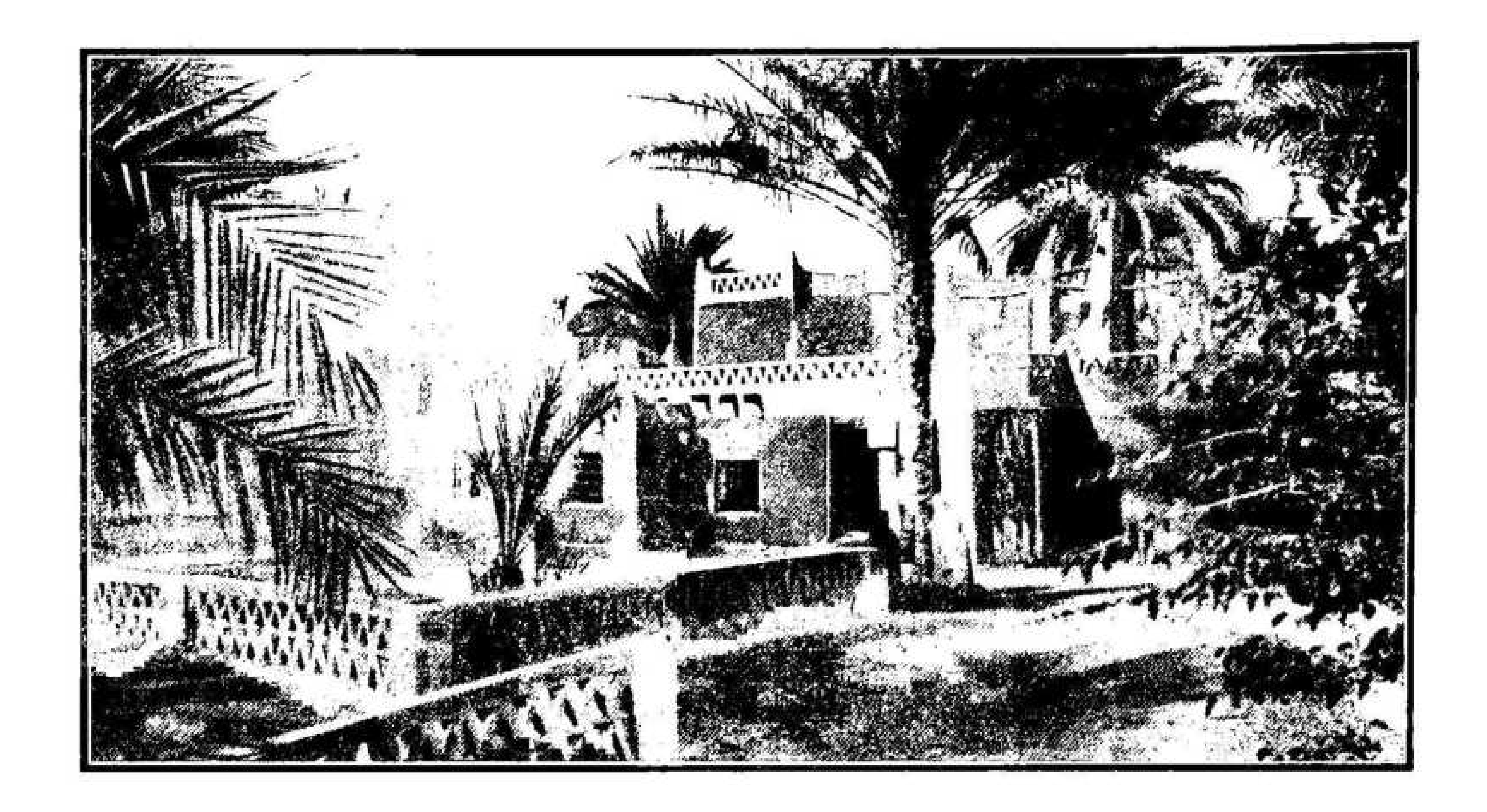
L'installation, actuellement en cours, de colons européens disposant de moyens étendus et de méthodes encore peu usitées à El-Goléa, va certainement accroître sa production et la rendre plus variée.

Le splendide jardin du poste et celui, déjà célèbre de Mohamed ben BRAHIM ABAZA, véritable forêt d'arbres et de fleurs, ont démontré que la rose se trouvait tout à fait dans son élément à El-Goléa. De là est venue l'idée de la cultiver pour en faire de l'essence.

L'exploitation de cette nouvelle ressource est encore à l'état de projet, mais il ne serait pas surprenant que la rose devint plus tard la principale richesse de cette Oasis...

C'est là une éventualité que le premier chef de poste, ce grand soldat, n'avait certainement pas prévue...

Au point de vue industriel, il n'y a pas grand'chose à El-Goléa, c'est une branche de l'activité humaine qui tente encore moins les Chaamba



que le travail de la terre. La seule ressource existante, c'est le tissage des tentures organisé avec succès du reste, par l'Orphelinat des Sœurs Blanches.

Il existe également un Orphelinat des Pères Blancs qui forme des maçons et des menuisiers.

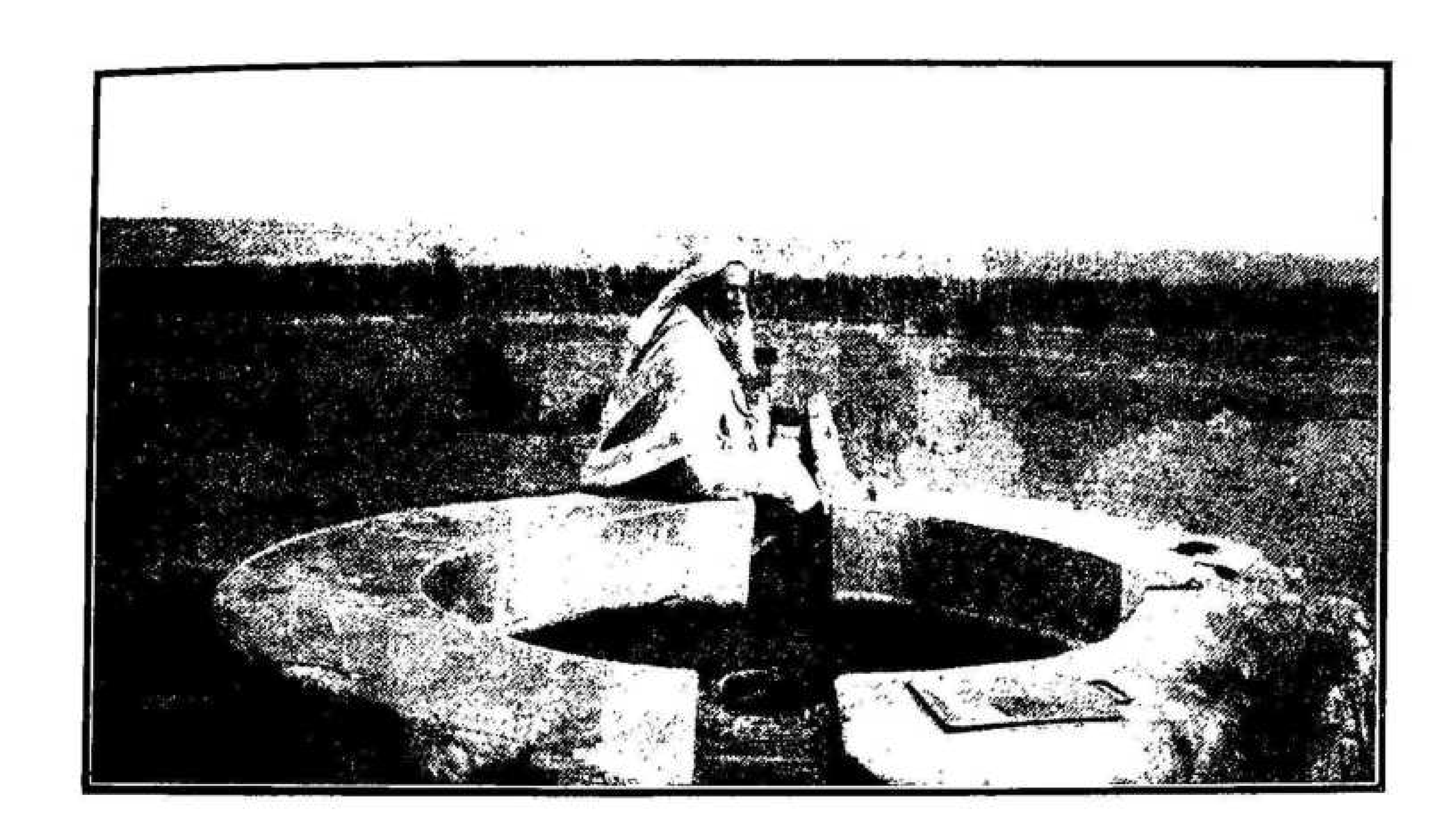
Ces deux institutions recueillent des orphelins et les jeunes métis, nombreux au Sahara... Elles les élèvent, aidées par le Gouvernement Général, leur donnent des métiers, leur font construirent des maisons, à l'aide d'une subvention, et les marient. Au lieu de traîner lamentablement dans les rues des ksour sahariens, ces jeunes gens vivent heureux dans le petit village de Saint-Joseph, qui a été créé à trois kilomètres d'El-Goléa.

A leur entrée dans la vie, on leur donne de jeunes épouses bien formées par les Sœurs Blanches, une maison, de la terre et de l'eau. Que leur faut-il de plus ?

Non loin de leurs maisons, toutes pareilles, saines et confortables, se trouve le tombeau du Père de FOUCAULD.

C'est là, en face du grand Erg, au sein d'une petite Colonie Chrétienne que reposent actuellement les restes de ce Grand Saharien, ami et collaborateur du Général LAPERRINE.

Derrière son tombeau, là où il y a quelques années il n'y avait que le désert, sont sortis de terre d'admirables jardins, autour d'une chapelle en construction.



Tout cela, c'est l'œuvre d'un Père Blanc énergique, dévoué et inlassable qui n'est pas sorti d'El-Goléa depuis près de quinze ans.

Depuis la conquête, il y a quelques israélites commerçants à El-Goléa, mais ils restent peu nombreux.

La population musulmane et chrétienne s'accroît au contraire sans cesse. Ce serait assez troublant si on ne croyait pas au développement économique d'El-Goléa ! Mais il est déjà en bonne voie.

El-Goléa est, en effet, un carrefour de pistes et un lieu de passage forcé dans le mouvement d'échanges sahariens et transsahariens. Elle est un port du désert et un des meilleurs, sur la route qui unit notre Afrique du Nord à notre Afrique Centrale et Occidentale.

El-Goléa est enfin une des stations les plus intéressantes de notre grand tourisme saharien. En plein désert elle offre au voyageur la vue de ce miracle de la nature qu'est son Oasis de fraîcheur et de verdure, tandis que le vieux ksar invite à faire, par l'imagination, une excursion dans l'histoire de cette féodalité moyenâgeuse que connut le Sahara. Si ses connaissances le lui permettent, le voyageur peut remonter par la pensée dans un passé plus lointain encore.

A proximité d'El-Goléa, à quatre kilomètres, l'Erg permet d'aller faire à chameau des randonnées splendides. Aller passer une nuit ou une journée à Témassin, à vingt kilomètres d'El-Goléa dans une de ces saisissantes vallées du Grand Erg, c'est à la portée de tout le monde. Et cette tra-

versée à chameau d'un bras d'Erg extrêmement mouvementé est une d'émotions et de jouissances esthétiques infinies.

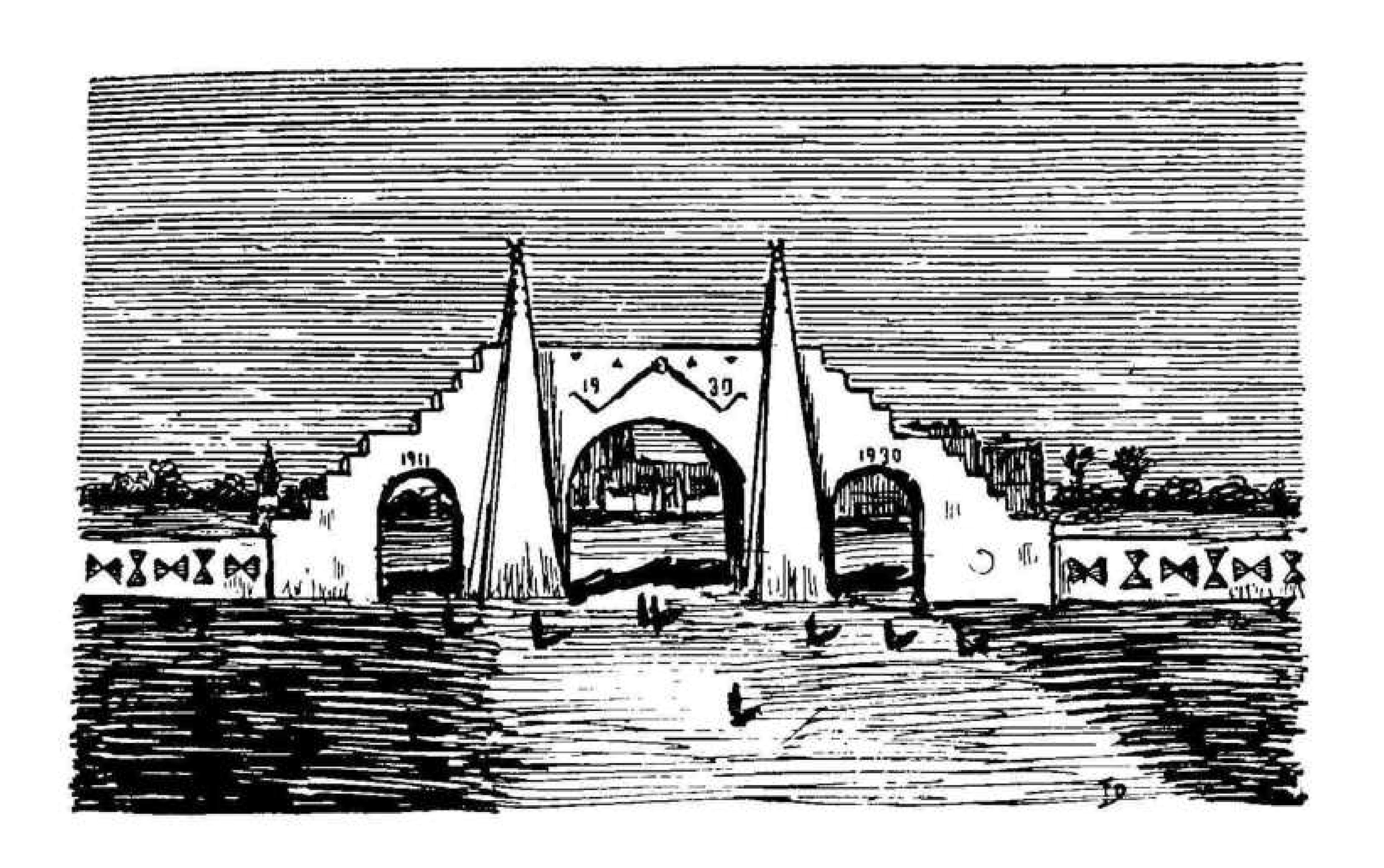
On peut même, et ce n'est pas une galéjade, faire du sk l'Erg.

Que les temps ont changé !

L'antique cité Berbère et arabe, repaire de pillards, devenı tard une de nos plus importantes bases d'opérations au Sahara, va pe devenir le lieu d'une Colonie Chrétienne, un lieu de Pèlerinage, un ceı grand tourisme... et de culture de la rose.







CHAPITRE IX

Ouargla - Le Chameau

L'impression d'arrivée est forte. De la piste qui se dégage d'un labyrinthe de mamelons pierreux, le voyageur découvre cette cité saharienne, et son cadre très différent de ce qu'on voit au Mzab et El-Goléa. Une croûte de sel blanchit par places, un sable tantôt clair, tantôt d'un jaune éclatant. Sur ce fond, se détache la sombre masse d'une grande Oasis, compacte, à laquelle d'autres bosquets de palmiers font une triomphante couronne. A côté de ces jardins se trouve la ville, ceinte de remparts délabrés et violemment éclairés. De ses rustiques maisons de terre rouge, s'échappe tout un peuple de nègres et de négroïdes. De jolies petites négresses passent dans les rues, maintenant sur leur tête, de leurs longs bras musclés, des pots de grès rouge pleins d'eau, ou de lourds plats de bois. Elles portent, tout autour de la nuque, une couronne de grosses tresses, noires comme du jais et qu'elles ont gonflées de sable. Par coquetterie les négresses répandent sur leurs cheveux des gouttes d'huile qui brillent au soleil, comme une rosée.



*
* *

Tout à fait en dehors de la Chebka et de la Hammada d'El-Goléa, qui constituent l'arête de la dorsale saharienne, Ouargla est placée au fond d'un des deux bassins situés de part et d'autre de ce plateau calcaire. Le bassin occidental, celui de la Saoura, abrite les Oasis du Gourrara, du Touat et du Tidikelt, et le bassin oriental, celles d'Ouargla, de l'Oued Rhir et de Biskra.

Ouargla est donc nettement rattachée, au point de vue géographique, au Sahara Oriental, c'est-à-dire au Sud Constantinois. Ses pâturages sont arrosés non seulement par les Oueds descendant de la Chebka comme l'Oued Mzab, mais aussi par l'Oued Mya, qui venant du Tadmaït se jette dans la cuvette du chott Melghir.

Bien que située dans un autre milieu physique, Ouargla doit avoir un passé lointain assez semblable à celui d'El-Goléa. Les négroïdes ont dû être ses premiers habitants.

Mais plus près de nous, et probablement jusqu'au IIe siècle, Ouargla fut soumise indirectement à l'influence de Rome à qui elle dut payer l'impôt, bien qu'aucun fonctionnaire de l'Empire n'ait séjourné dans ses murs. Les révoltes des Berbères du Nord l'affranchirent peu à peu du joug latin et il est probable que la tribu berbère des Béni Ouargla la trouva sans maître quand elle vint s'y installer vers le Ve ou le VIe Siècle et créa la palmeraie.

A partir de 760, Ouargla vit grandir, à ses côtés, sa rivale ibadite, Sédrata. Cette dernière connut au Xe siècle une ère de gloire et de prospérité,



quand les kharedjites de Tahert se réfugièrent dans ses murs. Elle a peut-être vécu jusqu'au XII^{e} siècle ; mais depuis 1011, année de la fondation d'El-Ateuf, premier établissement important créé dans la Chebka, Sédrata a cessé de jouer un rôle prépondérant, dans l'Oued Mya.

Ouargla renaquit alors de ses cendres, sous l'impulsion de Sultans berbères. Au XVI^{e} siècle, les Turcs qui venaient de fonder la régence d'Alger, occupèrent Ouargla et y maintinrent une petite troupe d'occupation chargée d'assurer le prélèvement des impôts. Mais dès que ces troupes furent retirées, Ouargla reconquit son indépendance, comme elle l'avait fait à l'époque de l'occupation romaine de l'Afrique du Nord.

L'arrivée successive de tribus arabes nomades, Chaamba, Béni-Thour et Saïd Otba ouvrit une période de luttes intestines, qui ne prit fin qu'à la venue des Français.

L'Oasis d'Ouargla est actuellement une des plus importantes du Sahara.

A côté de la ville indigène, si colorée et pittoresque se dessinent peu à peu les contours et les larges avenues d'une ville française dont les fondateurs s'inspirent d'un style soudanais qui ne manque pas d'originalité...

Les palmiers d'Ouargla, au nombre d'un million environ, sont sa principale richesse. Ils produisent des dattes qui valent presque celles de Biskra et de l'Oued Rhir. Les nomades, Chaamba ou Saïd Otba possèdent une partie des jardins, mais ne les cultivent pas eux-mêmes. Ils vivent en

pasteurs et caravaniers. La tribu des Saïd Otba remonte tous les ans, à l'automne, jusque sur les Hauts Plateaux, avec ses tentes et ses troupeaux de chameaux. Elle redescend un peu plus tard, transportant des chargements de céréales qu'elle écoule sur les marchés du Mzab et d'Ouargla.

Chez les nomades d'Ouargla, comme chez ceux d'El-Goléa et de Metlili, le chameau occupe une place importante. Soit qu'il se présente sous la forme d'une rapide et courageuse monture, soit qu'il remplisse les fonctions moins glorieuses d'une rude et patiente bête de somme, ce chameau est l'héritier de celui qui a si profondément modifié les conditions de vie au Sahara et radicalement substitué une race à une autre, la race blanche à la race noire. Venu des confins de l'Asie cet animal prédestiné a été importé en Egypte cinq siècles environ avant notre ère. Par la Tripolitaine, il s'est lentement acheminé vers le Nord de l'Afrique et le Sahara où il a fait son apparition vers le sixième siècle.

La venue du chameau n'a pas influé uniquement sur l'histoire du Sahara. Provoquée semble-t-il, par l'occupation romaine elle a permis, un peu plus tard, aux Zenètes, les nouveaux occupants du désert, de monter à l'assaut des derniers refuges de la civilisation Bizantine, héritière de Rome.



Cet animal qui a joué un tel rôle et dont l'action durable dépasse celle qu'ont pu avoir les personnages les plus influents est pourtant le plus humble des alliés de l'homme. Mais il est parfaitement adapté aux conditions sévères et très spéciales dans lesquelles il doit jouer son rôle. Ses jambes immenses lui permettent de couvrir rapidement de longues distances, sans qu'il lui soit nécessaire de précipiter son allure, que cadencent les balancements d'un interminable cou. Au désert le chameau rappelle sans cesse à son maître, que les mouvements trop rapides épuisent inutilement. Et ses longs pieds spongieux foulent tranquillement le sable des dunes sans trop enfoncer, alors que le cheval perd pied, s'énerve, lutte et tombe parfois, bientôt épuisé par l'effort, assommé par l'ardeur du soleil.

La lecture du Cc
(Photo BOUGAU

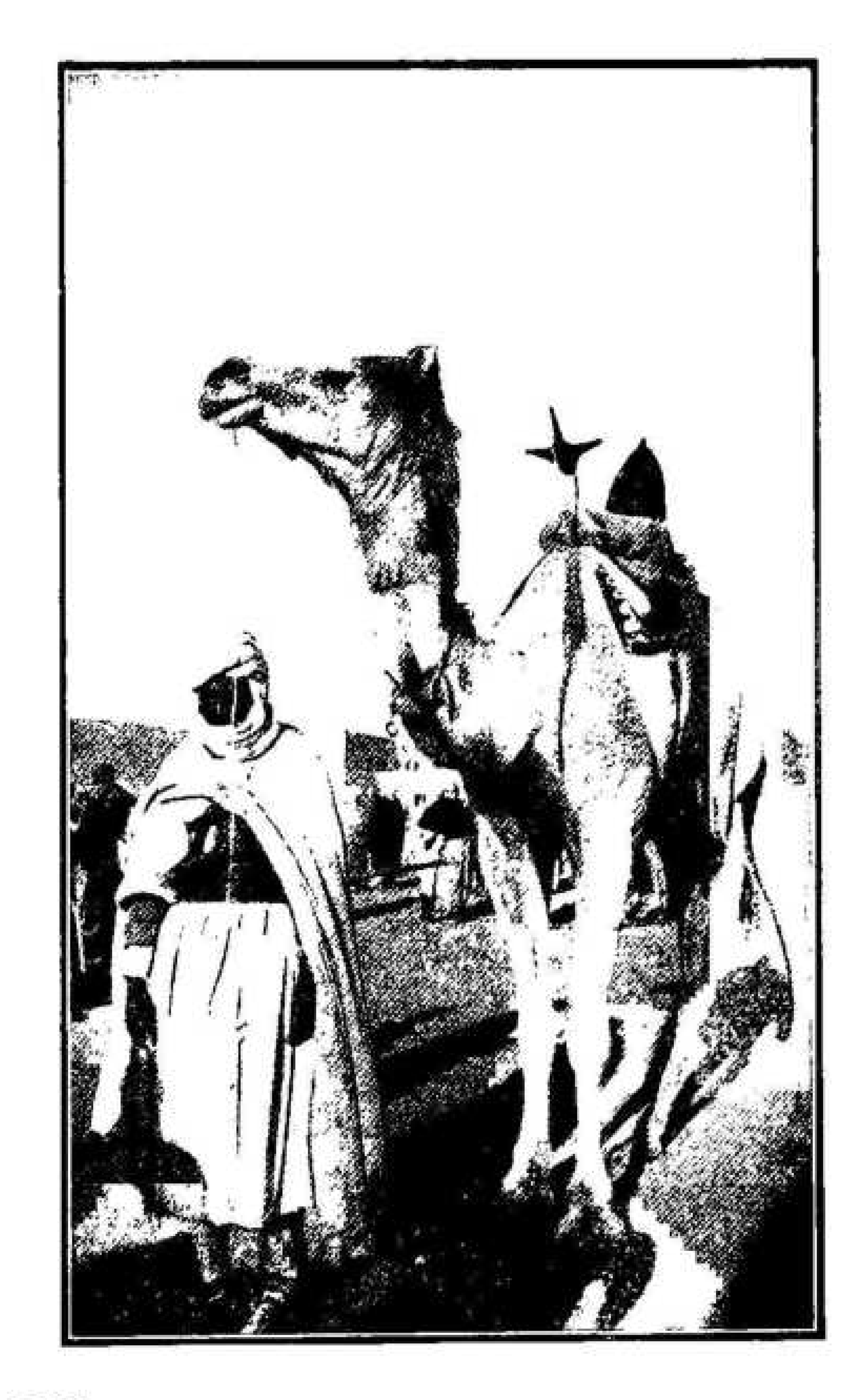

BIBLIOTHEQUE
ALGER
DE L'UNIVERSITÉ

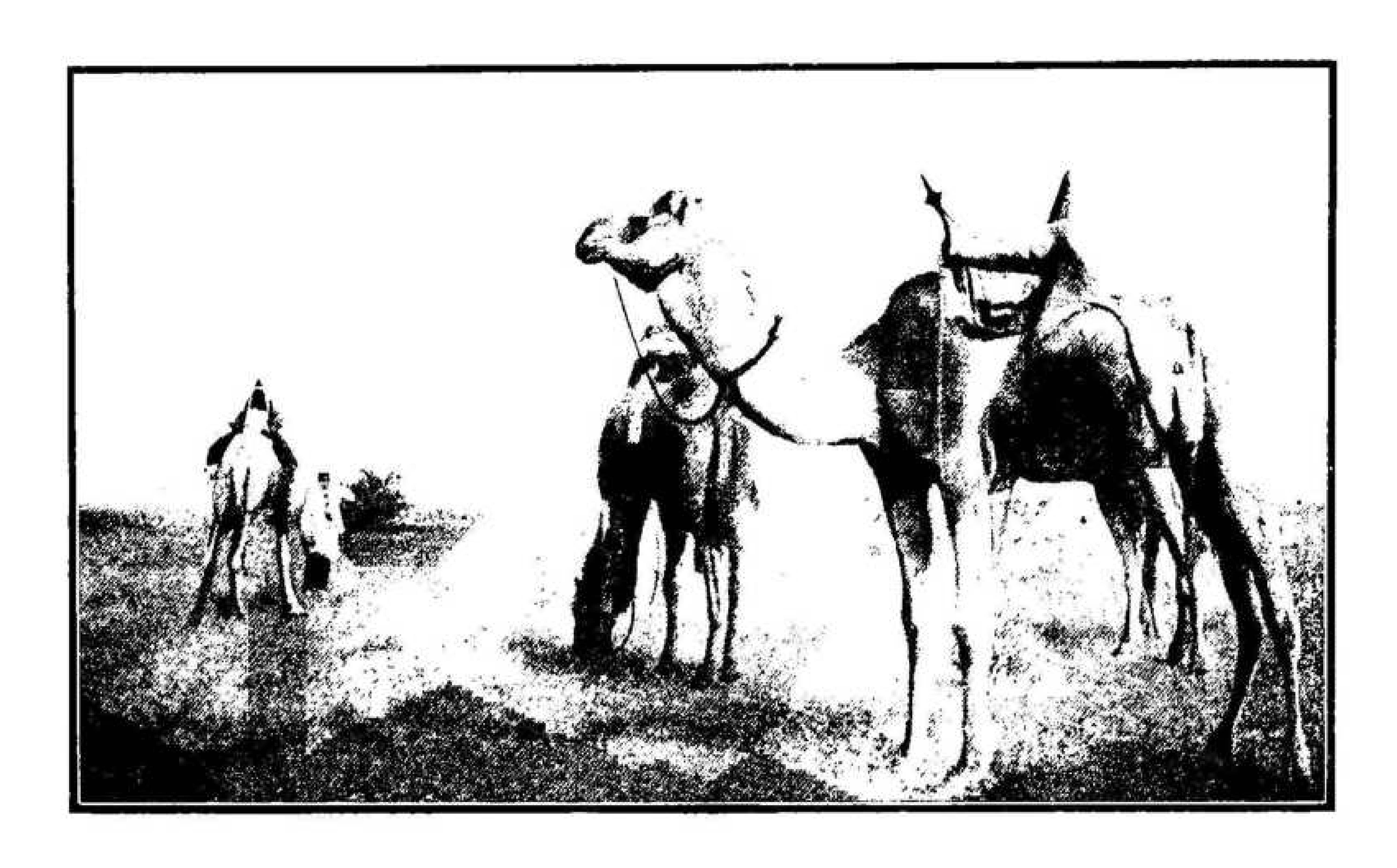
En quelques siècles, le méhari du Sahara a su s'adapter au sol des diverses régions qu'il avait à parcourir. A la simple trace laissée par la plante des pieds, on distingue les méhara touareg nés dans les montagnes rocailleuses, de ceux que les Chaamba élèvent dans l'Erg.

Le chameau est en outre le mammifère dont le sang est le plus froid à l'état normal et ainsi son corps peut, sans grave inconvénient, supporter les fortes chaleurs de l'été saharien.

Dans la vie du nomade qui est appelé à parcourir de longues et monotones étapes, et pour qui le temps ne doit pas compter, le caractère du chameau présente de grands avantages. Peu d'animaux sont aussi calmes et doux. Par ceux qui le connaissent peu, qui n'ont jamais partagé avec lui la rude vie des caravanes, son impassibilité a été prise pour un symptôme de stupidité et d'indifférence. Mais c'est une erreur. Le chameau s'est fait peu à peu à l'image du désert, ordinairement calme et si souvent semblable à lui-même, mais qui peut être tout à coup traversé par une violente tempête.

Quand le chameau mâle, le « Faal », est en rut, il change tout à fait de caractère et peut même devenir dangereux. Il marche la tête très haute et les yeux injectés de sang ; de temps en temps il rejette hors de sa bouche une langue énorme et congestionnée qui sème de gros flocons de bave blanche, et il pousse en même temps de sourds grognements qui tiennent du rugissement et du cri de l'éléphant. Monté, il part à toute allure dès qu'il aperçoit des chamelles au loin, et il devient très difficile de le maîtriser. S'il est en liberté, il s'attaque à ses rivaux et leur livre de furieux combats dans lesquels les plus faibles trouvent parfois la mort. D'un seul coup de dent, le « Faal » peut briser la colonne vertébrale de son adversaire. Les arabes qui ont voulu intervenir ont été parfois gravement blessés et même tués. Certains auraient eu le crâne broyé. Mais une fois passée la saison des folies le « Faal » redevient aussi doux que les autres chameaux.

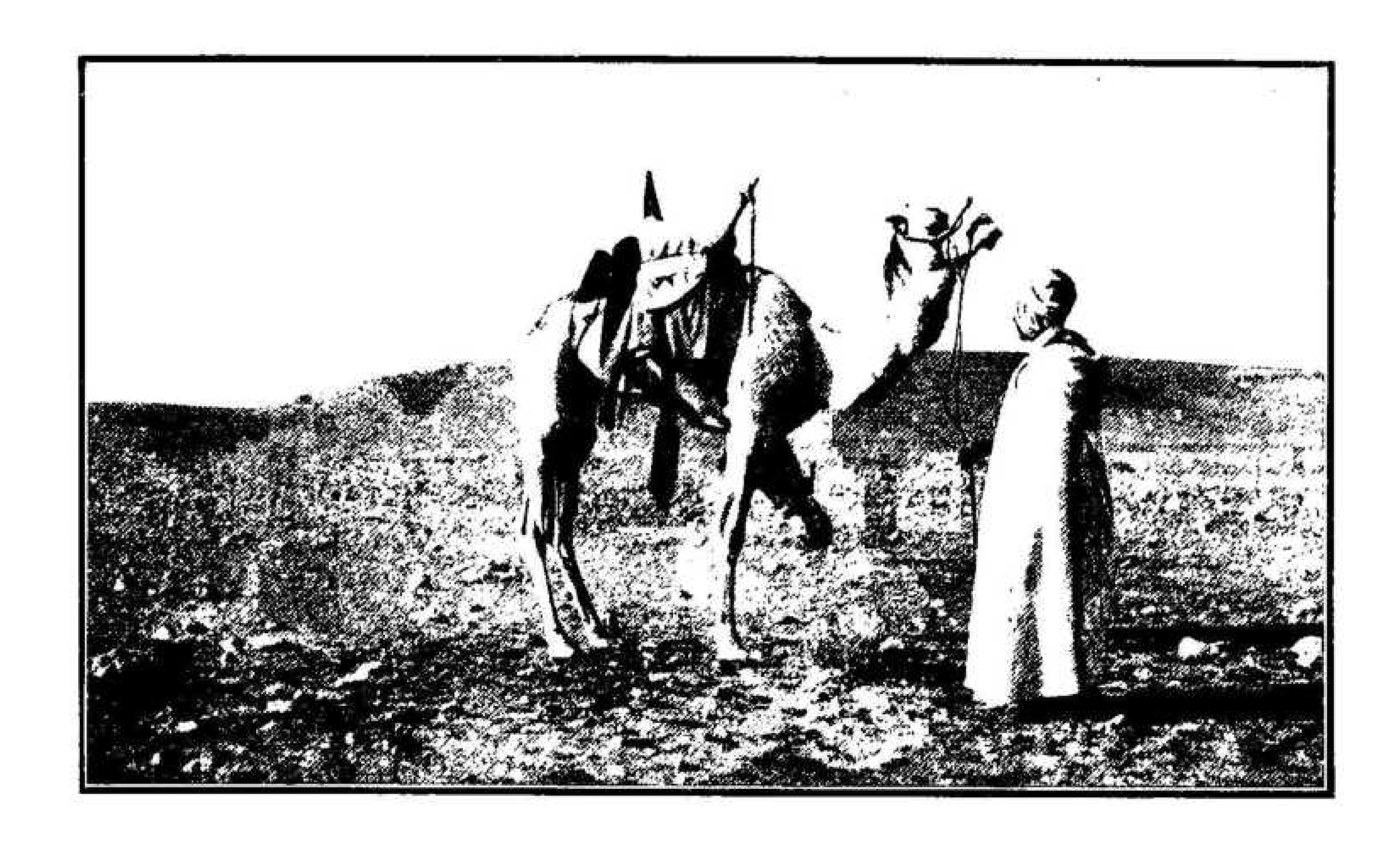




Les chameaux ont des sens très développés. On les dit vaniteux parce qu'ils portent la tête très haut, et myopes parce qu'ils clignent des yeux. En réalité ils voient très loin, en raison de la qualité de leurs yeux et de la position de leur cou. Les yeux de certains méhara sont placés à plus de trois mètres au-dessus du sol et leurs longues paupières filtrent les rayons trop ardents du soleil. Ces animaux ont une mémoire visuelle extraordinaire qui leur fait reconnaître, en plein désert, le chemin qui conduit à un puits où ils ont bu une fois, plusieurs années auparavant. Ils ont encore une autre particularité qui leur permet de se diriger sur un point d'eau invisible, distant de plusieurs kilomètres, c'est l'acuité de leur odorat. Ils sentent même de très loin les pâturages frais. Quand ils les ont atteints, ils frôlent les herbes de leurs longues lippes pour choisir celles qui conviennent le mieux à leur goût. Il y a au Sahara des plantes qui sont pour les chameaux des poisons violents. Ils en sont parfois victimes, mais seulement dans le cas où ils sont affamés ou pressés par leurs guides. Car les chameaux broutent en marchant et peuvent, en cas de nécessité, couvrir de très longues distances sans étapes. Ils sont capables de marcher ainsi pendant plusieurs jours et autant de nuits.....

L'ouïe du chameau est aussi très fine et le rend sensible à la musique. Les méharistes, pour rompre la monotomie de la route, font entendre des chants rythmés, et leurs montures, accélérant le balancement de l'encolure, allongent le pas.

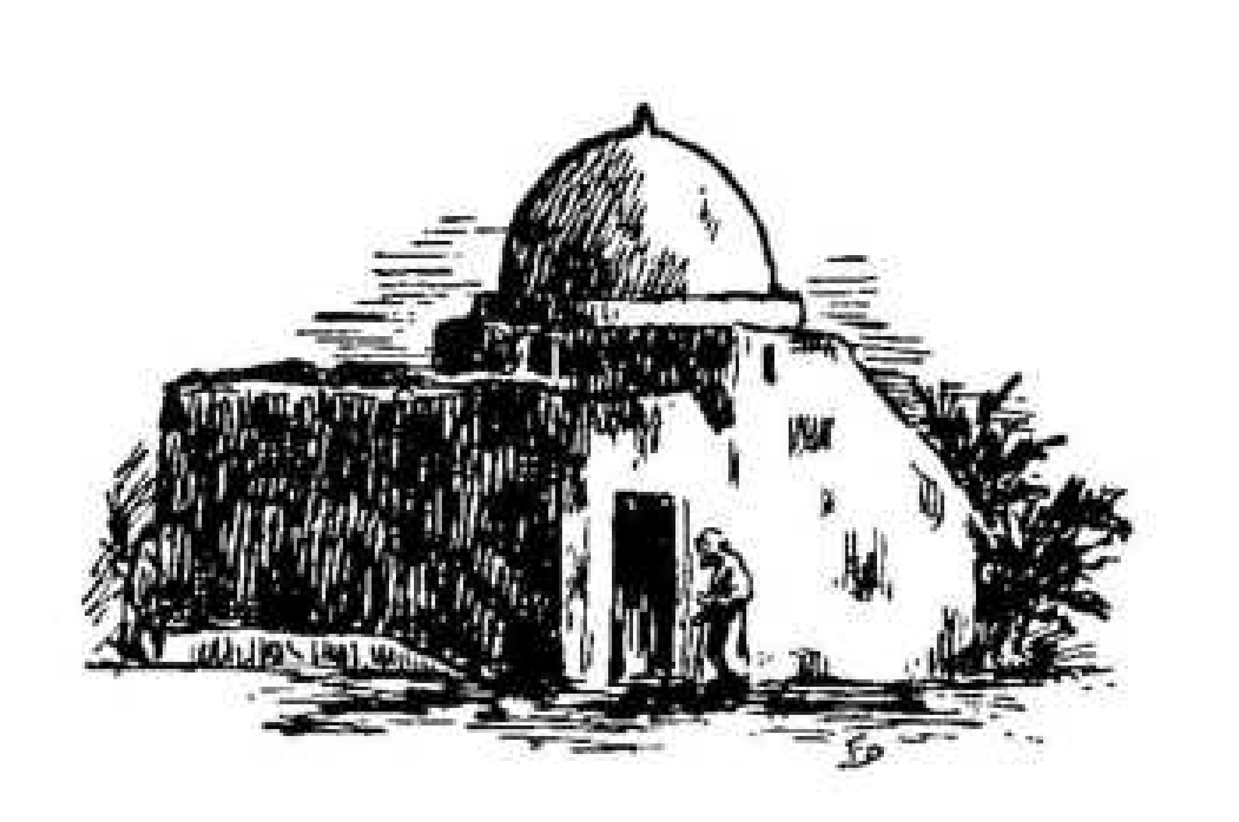
Ces particularités du chameau sont peu connues. Par contre sa sobriété est légendaire et mérite bien de l'être. Aucun grand quadrupède n'est capable de rester aussi longtemps que lui sans boire ni manger. Mais



lorsqu'il en a les moyens il rattrape le temps perdu et fait dans sa bosse et sa panse des réserves pour les mauvais jours. Quand elles sont épuisées il est, comme les autres animaux, à la merci de la faim et de la soif. Mais il ne refuse d'avancer et ne s'arrête qu'à la dernière extrémité, pour tomber et mourir. Si le puits est encore loin, le nomade que la toute puissance du désert a rendu fataliste, sait qu'il est inutile de lutter. Il se couche près du cadavre de sa monture, pour attendre la mort, et les hyènes et les chacals rôdent autour de lui, attendant qu'elle ait fait son œuvre.

Malgré ses défaites inévitables, subies noblement, le chameau arrive à parcourir trois ou quatre cents kilomètres sans boire ni manger, et presque d'une seule traite. Il est le compagnon précieux et indispensable des nomades qui parcourent le désert en tous sens et dressent leurs tentes dans ses replis. Il leur permet de braver la soif, de transporter de pâturages en pâturages leurs tentes, leurs femmes et leurs enfants, d'aller chercher à des puits lointains des provisions d'eau pour plusieurs semaines, de razzier les troupeaux des tribus ennemies et de s'enfuir avec le butin. Paré comme une châsse et fier de l'être, le méhari prend aussi part à toutes les fêtes. Il se livre à des courses folles, salué par des fusillades et les « youyou » des femmes.

Et jadis, il n'y a pas encore bien longtemps, il servait à organiser ces expéditions lointaines au cours desquelles Berbères et Arabes franchissaient le Niger, pillaient les cases nègres et ramenaient vers leurs oasis, qu'ils peuplaient ainsi de noirs, des centaines d'enfants et des femmes, qui devenaient leurs servantes et leurs maîtresses.......



RENSEIGNEMENTS TOURISTIQUES

Le Sahara est le plus grand, le plus absolu, le « plus réussi » des déserts, selon l'expression de M. E.-F GAUTIER.

Ses austères paysages, infiniment variés, à la fois impressionnants et attachants, ont un cachet que rien n'égale.

La vie de ses Oasis, de ses Ksour et de ses campements nomades, constituent pour les esprits curieux un champ d'investigation inépuisable. Et les intellectuels qui aiment à arracher au passé ses secrets, se trouveront, au Sahara, sur cet immense carrefour où, depuis les temps préhistoriques, des peuples de races diverses, venus de leurs lointains berceaux, se sont rencontrés, heurtés avec violence ou associés pour se compléter.

Mais bien des déserts ne sont encore accessibles qu'aux explorateurs et aux soldats. Le Sahara français est au contraire pacifié depuis de nombreuses années et, depuis quelque temps, il est équipé pour le grand et le moyen tourisme, tant en avion qu'en automobile.

Ses grandes voies de pénétration sont balisées. Il existe, en outre, des pistes secondaires reliant entre elles toutes les Oasis où le voyageur peut séjourner confortablement et se ravitailler.

Avec certaines précautions, toutes les pistes peuvent être parcourues par une bonne voiture automobile. Mais le Sahara est en particulier le domaine idéal de l'avion pour lequel ont été créés de nombreux terrains d'atterrissage.

« Le Mzab et les Pays Chaamba », situés dans la région du Sahara la mieux équipée, permettent au touriste de faire connaissance avec le désert, sous ses aspects les plus divers.

DIFFERENTS CIRCUITS

Selon le temps dont il dispose, le voyageur peut adopter un des itinéraires suivants :

1° ALGER-LAGHOUAT-GHARDAIA et retour, soit 1.260 km. ;

2° ALGER-LAGHOUAT-GHARDAIA-EL-GOLÉA et retour, soit 1.910 km. ;

3° ALGER LAGHOUAT - GHARDAIA - GUERRARA - TOUGGOURT-BISKRA-CONSTANTINE, soit 1·371 km. ;

4° ALGER LAGHOUAT - GHARDAIA OUARGLA TOUGGOURT BISKRA-CONSTANTINE, soit 1.491 km. ;

5° ALGER LAGHOUAT GHARDAIA EL-GOLÉA OUARGLA TOUGGOURT-BISKRA-CONSTANTINE, soit 1.930 km.

Ce dernier circuit, qui est le plus complet, peut être incorporé à un itinéraire plus étendu, conduisant, après El-Goléa, à In-Salah et le Hoggar, ou bien, dans la plaine du Touat, à Timimoun et Adrar.

MOYENS DE TRANSPORT

La voie ferrée conduit, dans le Sud d'Alger, jusqu'à Djelfa, et dans la région de Constantine, jusqu'à Touggourt.

Des services automobiles réguliers relient :

Djelfa à Laghouat et Ghardaïa, tous les jours ;

Ghardaïa à El-Goléa, deux fois par semaine ;

Ghardaïa à Touggourt (par Guerrara) et Ouargla, toutes les semaines en hiver et tous les quinze jours en été ;

Ouargla à El-Goléa, dans les mêmes conditions que Ghardaïa à Ouargla ;

Ouargla à Touggourt, trois fois par semaine.

NOTA. — Ces renseignements succincts devront être complétés par la lecture du *Guide du Tourisme au Sahara*, par le Général MEYNIER et le Capitaine NABAL, édité par la Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 184, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Il convient, en outre, de s'adresser au Secrétariat Général de l'Association « Les Amis du Sahara », 14, rue de la Liberté, Alger, et à l'Office Algérien d'Action Economique et Touristique (OFALAC), 26, boulevard Carnot, Alger.

TABLE DES MATIÈRES

1re Partie : LE MZAB

2e Partie : LES PAYS CHAAMBA

AUX ÉDITIONS BACONNIER ALGER

Du même auteur

Le Sahara, Carrefour des Races

M^me^ Lucienne FAVRE

Tout l'Inconnu de la Casbah d'Alger

Claude-Maurice ROBERT

L'Envoûtement du Sud

Achevé d'imprimer
sur les Presses de
BACONNIER Frères
Imprimeurs-Editeurs
═══ ALGER ═══
le 12 Mai 1934